

LES HAUTS FAITS

DE

MONSIEUR DE PONTHAU

Il a été tiré des HAUTS FAITS DE MONSIEUR DE PONTHAU

32 EXEMPLAIRES DE LUXE AVEC GRAVURES AVANT LA LETTRE

Comme suit :

1 Exemplaire sur Vélin. } Non mis
1 — sur Japon } dans le commerce

10 Exemplaires sur papier Whatman à 20 fr.

20 — sur papier de Hollande teinté à 15 fr.



N. B. — *Il n'a été tiré, des gravures avant la lettre, que pour les Exemplaires de luxe.*

Paris. Morris père et fils, imp. brevetés, rue Amelot, 64.

LÉON HENNIQUE

LES HAUTS FAITS
DE
M. DE PONTHAU

ILLUSTRÉ DE GRAVURES HORS TEXTE

PAR

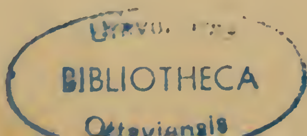
BENJ. CONSTANT, GERVEX, INGOMAR, ETC.

TIRÉES PAR SALMON



PARIS
DERVEAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
32, RUE D'ANGOULÊME, 32

1880



A MES AMIS

BENJAMIN CONSTANT, HENRI GERVEX ET INGOMAR

JE DÉDIE

Cette plaisanterie romantique sur le romantisme.

PRÉFACE

—

J'ai voulu montrer de l'imagination, combattre et « blaguer » une école avec son vernis et la pointe émoussée de ses propres armes, démontrer que son genre de sublime *n'a rien à voir dans le fait* de l'âme telle qu'elle est*, que son* grotesque *ne peut jouer* le rôle de la bète humaine. *Je me suis servi de sa philosophie cabriolante, à l'usage des gobeurs, pour lui taper joyeusement sur le ventre. (Je lui ai emprunté sa phraséologie), Tous les personnages de ce livre sont exagérés, se servent d'un langage conventionnel. Mon seul but, en l'écrivant, a été de m'offrir une satisfaction : celle de prouver que, comme tant d'écrivains convaincus de leur impeccabilité, on aurait pu faire du romantisme.*

Léon HENNIQUE.

PREMIÈRE PARTIE

LES HAUTS FAITS

DE

MONSIEUR DE PONTHAU

(HENRICO QUARTO REGNANTE)

Une petite clairière s'allonge au milieu d'une forêt. Elle est pleine de muguets, d'herbes folles, de boutons d'or et de marguerites. Le soleil se couche à l'horizon et flamboie comme un incendie à travers les branches et les feuilles vertes. A quelques endroits où les éclaircies sont plus larges, les cadres printaniers plus obscurs, on croit apercevoir les vitrages d'une forge cyclopéenne. De temps en temps, des lapins traversent la clairière. Le roucoulement éperdu des ramiers se répond d'arbre en arbre. Dans les buissons, dans les profondeurs, au loin, partout, les voix de la forêt glapissent, chantent et sifflent.

Lariflette et Barrabas causent, étendus à l'ombre d'un bouquet de jeunes chênes. Lariflette est petit, noir, trapu. Barrabas a des cheveux roux, il ressemble au Christ, mais à un Christ usé par la débauche et tanné par le grand air. Tous deux sont vêtus de loques intéressantes, et sinistrement armés.

LARIFLETTE, *bâillant.*

Ah, ah, ah, ah! Satané métier!

BARRABAS.

A quoi penses-tu? Tes idées sont-elles si gê-

nantes que tu sois obligé de les mettre à la porte à coups de bâillements sonores?

LARIFLETTE.

Je m'ennuie.

BARRABAS.

En ma compagnie?

LARIFLETTE.

Te crois-tu fort intéressant, par hasard?

BARRABAS.

J'avais cette prétention.

LARIFLETTE.

Fat stupide!

BARRABAS.

Merci. Un renseignement, s'il te plaît: pourquoi es-tu lamentable, toi qui portes, en guise de plumet, un nom aussi frétillant que le refrain d'un couplet villageois?

LARIFLETTE, *avec un soupir.*

On m'a prédit que je mourrais jeune. J'ai trente ans, l'heure approche.

BARRABAS.

Tu crois aux prédictions?

LARIFLETTE.

Non.

BARRABAS.

Eh bien, en ce cas...

LARIFLETTE.

Mais je ne suis pas certain non plus que sorcellerie soit un mot synonyme de mensonge.

BARRABAS.

Tu doutes, par conséquent ?

LARIFLETTE.

Sans doute.

BARRABAS.

A ta place, je vêtirais un costume décent et je m'en irais tout droit à confesse.

LARIFLETTE.

Pour qui me prends-tu ?

BARRABAS.

J'ai envie, moi-même, d'y aller, et ma foi ! je serais bien aise de trouver un compagnon de ton espèce. Il me semble qu'un pareil acte de ta part m'excuserait un peu.

LARIFLETTE.

Tu as l'intention de te faire moine?

BARRABAS.

Qui sait? Bien intrigant est celui qui commente l'avenir.

LARIFLETTE.

Si tu as le désir d'être admis un jour parmi les serviteurs de Jésus, je te conseille de rouler des yeux doux vers un autre métier.

BARRABAS.

A quoi veux-tu en venir ?

LARIFLETTE.

Tu es bandit, n'est-ce pas? Reste bandit, mon cher. Il est plus magnanime de dépouiller des inconnus que de voler un tas de braves gens qui croiront en toi.

BARRABAS.

Lariflette, tu as beaucoup d'esprit pour un ancien reître. A propos, j'ai tué ma femme.

LARIFLETTE.

Prout ! le beau malheur !

BARRABAS.

Tu ne le savais pas ?

LARIFLETTE.

Ni ne tenais à le savoir. Une femme vaut si peu de chose...

BARRABAS.

Cependant...

LARIFLETTE.

Tais-toi ; je suis marié... je suis cocu.

BARRABAS.

Le roi l'est bien ! Quant à moi, je puis l'affirmer, aucun cerf de cette forêt ne m'avait prêté sa ramure.

LARIFLETTE.

Ah ! ah ! En es-tu certain ?

BARRABAS, *inquiet*.

Pardieu !

LARIFLETTE.

Tu es le seul homme qui puisse en dire autant.

BARRABAS.

Ma femme m'aimait.

LARIFLETTE.

La mienne me chérissait. — Voilà donc pourquoi, depuis tantôt huit jours, je n'ai pas aperçu

Rose. Tu as bien agi en t'en débarrassant ; tôt ou tard elle aurait gêné ton avenir.

BARRABAS.

Hélas ! je l'adore.

LARIFLETTE.

Tu peux l'adorer à ton aise, maintenant.

BARRABAS.

Mon rêve aurait été de la garder toujours auprès de moi et de vivre milieu d'un éternel printemps.

LARIFLETTE.

Poète ! Tu ne connais pas la vie.

BARRABAS.

C'est vrai ! car, en réfléchissant, je crois que si elle vivait je la tuerais encore ; et si la futaie demeurait éternellement printanière, je crois que je regretterais les floraisons glacées de l'hiver.

LARIFLETTE.

Tu as eu raison de ne pas m'inviter à l'enterrement.

BARRABAS.

J'ai fait des vers sur elle.

LARIFLETTE.

Comédien ! Ne me les dis pas.

BARRABAS.

Je veux avoir l'avis d'un homme que je sais ne pas être flatteur.

LARIFLETTE.

Je te le donne d'avance : tes vers sont mauvais.

BARRABAS.

Mauvais ? Écoute-les au moins.

LARIFLETTE.

Si tu veux que je les écoute, paye-moi. Foin des bandits dont le cœur est emmiellé de poésie !

BARRABAS.

Est-ce ma faute, si les teintes roses de l'aurore parviennent à me distraire des teintes rouges du sang, si j'ai de l'ombre et des rayons dans la caboche, si la voix plaisante des fauvettes et des pinsons se mêle aux crix douloureux des gens que j'égorge, si le corps humain enfoui sous la terre rend le gazon plus épais et les fleurs plus brillantes ? Est-ce ma faute si, dans ma tête, une pensée qui tue se prélasse à côté d'une pensée qui crée ?

LARIFLETTE.

Nous ne sommes coupables ni l'un ni l'autre. A qui donc en est la faute ? Tiens ! quoi que tu fasses , quelque perspective que tu admettes, tu conserveras le caractère de ton ancienne profession de bateleur. Hop ! hop ! triple gueux, hibou poétique, ta pièce de vers ou je décampe.

BARRABAS.

Le rythme est remarquable, et...

LARIFLETTE.

J'écoute.

BARRABAS.

Je puis compter sur un avis sincère, n'est-ce pas ?

LARIFLETTE.

Allons, commence.

BARRABAS.

Nous vivions dans le même bouge,
Ses yeux verts luttaient de splendeurs
Avec sa chevelure rouge,
Bouquet de gaillardes odeurs.
Au moral, c'était une gouge
Qui méprisait fort les grandeurs.

Amoureux de la péronnelle,
Je soupirais sur tous les tons;
Dans les bois, divine tonnelle,
Je perdais mes instincts gloutons,
Les yeux plongés dans sa prunelle,
La tête sur ses durs tétons.

Un ruisseau de baisers charmants
Murmurait pour moi sur sa bouche.
Oh! les sauvages beuglements
Que nous poussions sur notre couche,
La nuit, quand nous étions amants!
Oh! qu'elle était belle et farouche!

Parfois notre amour impudent
S'étalait à l'ombre des branches,
Et, pâle, sur mon cœur ardent
La femelle craquait des hanches.
Il lui manquait bien une dent,
Mais les autres étaient si blanches!

LARIFLETTE.

Imbécile!

BARRABAS.

Comment, imbécile?

LARIFLETTE.

Continue.

BARRABAS.

Elle a quitté notre hémisphère,
Elle est morte... *Ora pro nobis !*
Ma dague, en un jour de colère,
A fouillé dans sa chair de lis,
Et je ne pourrai plus lui faire
D'enfants, hélas! *De profundis.*

LARIFLETTE.

Tout beau, j'ai un remords. Veux-tu savoir avec qui ta femme te trompait?

BARRABAS.

Oui.

LARIFLETTE.

Avec moi.

BARRABAS, *lui sautant à la gorge.*

Misérable! je vais te planter mon couteau entre les deux épaules.

LARIFLETTE, *se dégageant brusquement.*

Là, là, là! Deux bons amis vont-ils se fâcher aujourd'hui? Aurais-tu la fantaisie d'occire un homme pour une femme? Tu veux jouer du poignard avec moi, mon petit? Attention!

UNE VOIX, *dans l'éloignement.*

Demandez à Pédrille
Ce qu'il préfère à l'honneur?

Il vous répondra sans peur :
La bouteille qui brille.

LARIFLETTE.

Chut! Avalons d'abord l'oie que la providence nous a destinée; car, ne l'oublie jamais, la Providence qui donne l'herbe aux brebis, donne aussi les brebis aux loups.

VINCENT, *chantant d'une voix un peu avinée.*

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars...

Bon! je ne reconnais plus mon chemin. — Que va dire la maisonnée quand elle ne me verra pas rentrer? Mes enfants croiront que je suis malade. Ma femme pensera que je suis dans le lit d'une autre; et pendant ce temps, la rosée me traversera jusqu'aux os, et le vent frais de la nuit me fera grelotter. Brrr! Si seulement j'avais le bénéfice de ce qu'on va me reprocher. — Maudit vin, tu es cause que des étincelles de gaieté jaillissent de mon inquiétude... Trois enfants!... j'ai trois enfants et je m'enivre... quelle gueuserie! — La nuit va bientôt arriver. Ah! benoîte Vierge Marie, permettez que dans une heure je sois étendu chaudement auprès de ma femme, et je vous jure de lui garder une fidélité exemplaire... Vin d'enfer! quand auras-tu fini de me tourbillonner dans la

tête?... J'ai peur, à présent. Au secours! Hé! hé! Au secours!

LARIFLETTE, *émergeant d'un taillis.*

Plaît-il?

BARRABAS, *sortant d'un fourré.*

Vous me faisiez l'honneur de me demander?

VINCENT.

Heu! Moi?... pas le moins du monde.

LARIFLETTE et BARRABAS.

Pourtant?

VINCENT, *tremblant.*

Vous avez raison.

BARRABAS,

Nous vous offrons nos services...

VINCENT, *de plus en plus effrayé.*

Vous êtes bien bons.

LARIFLETTE.

A une condition!

VINCENT.

Parlez, parlez.

LARIFLETTE.

Il y a une fille qui m'a prodigué ses faveurs sans jamais exiger la plus minime rétribution. J'ai appris, indirectement, qu'elle pouvait avoir besoin de quelques menues pièces en or. Vous comprenez, je ne tiens pas à passer pour un pleutre. Prêtez-les-moi donc.

BARRABAS.

J'ai, dans ma poche, un livre de poésies destiné à m'édifier un magnifique succès. Malheureuse-

ment, je suis pauvre, et l'impression coûte très cher. Vous avez l'air d'aimer les arts, monsieur ; veuillez donc m'avancer quelque argent. Je vous le restituerai fidèlement, — plus tard. —

VINCENT.

Messieurs, mes... bons messieurs, je le regrette vivement, mais ma bourse est à sec. — Plût à Dieu que le vin qui roucoule dans mon estomac fût encore palpable sous la forme d'écus d'or... je vous aurais volontiers rendu un bon office.

LARIFLETTE.

Souffrez que nous nous assurions par nous-mêmes de la véracité de vos paroles.

(*Ils se mettent en devoir de le fouiller*).

VINCENT, *terrifié.*

Mes chers seigneurs...

BARRABAS.

C'est une simple formalité.

VINCENT.

Ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu !

LARIFLETTE.

Silence, drôle !

BARRABAS.

Rien dans les poches de droite.

LARIFLETTE.

Pas le rogaton le plus usé au fond des poches de gauche.

LARIFLETTE et BARRABAS.

Diable !

VINCENT.

Mes bons messieurs, maintenant que vous êtes convaincus de ma pauvreté, ayez donc l'obligeance de m'indiquer le sentier qui conduit au hameau des Ruchettes.

LARIFLETTE.

Vous êtes pressé de nous quitter?

BARRABAS.

Nous sommes pourtant de fort joyeux compères, quand on sait nous apprécier.

VINCENT, *s'efforçant de rire.*

Pardieu ! Vous m'avez l'air de braves garçons.

LARIFLETTE.

Ah ça! Pourriez-vous m'expliquer la raison pour laquelle vous vous êtes risqué dans les profondeurs de la forêt sans une bourse convenablement arrondie?

BARRABAS.

Auriez-vous eu l'intention de nous voler ?

VINCENT.

Voler!... Voler! Messieurs, jamais une intention aussi mauvaise n'a germé dans mon cerveau.

BARRABAS.

Je crois que vous nous insultez.

LARIFLETTE.

Quel genre de mort préférez-vous?

VINCENT, *au comble de la terreur.*

Quel genre de mort, avez-vous dit? — Messieurs, de grâce!... par pitié! ne me tuez pas... je ne vous ai rien fait. Hélas ! si je vous ai nui en

quelque chose, pardonnez-moi, ma volonté n'est pas coupable. Excellents seigneurs, épargnez-moi; si j'avais su, j'aurais empli toutes mes poches d'or... ou plutôt je ne serais pas venu; de cette façon, je ne vous aurais pas dérangés.

LARIFLETTE.

Un coup de poignard savamment dirigé vous plairait-il?

VINCENT.

Un coup de poignard! — J'ai trois enfants... Ne soyez pas cruels, je vous en supplie. Faut-il embrasser vos genoux?

BARRABAS.

Dis-donc, Lariflette, monsieur préférerait peut-être que son corps fût suspendu à quelque branche d'arbre? Il ne manque pas de potences naturelles dans la forêt. Les oiseaux gazouilleraient avec le dernier soupir de monsieur. Si, par hasard, monsieur avait des aspirations éthérées, cette seconde manière lui conviendrait beaucoup mieux que la tienne.

LARIFLETTE.

Le poignard est plus expéditif.

BARRABAS.

Oui, mais la potence est plus poétique.

LARIFLETTE.

La vue du sang me grise.

BARRABAS.

Quand je rêve, la nuit; quand j'entends les baisers capricieux que la brise donne aux feuilles;

quand je vois la futaie avec ses lueurs blanches comme des fantômes, mon âme vibre ! Mais il me semble qu'elle se déchaînerait dans ma poitrine et pousserait des rugissements de gaieté si, par un beau clair de lune, j'entrevoyais les balancements monotones d'un corps pendu, et si j'entendais les frottements agréables de la corde contre le bois.

VINCENT.

Messieurs, quelle somme désirez-vous? Sur la très sainte Trinité, demain je vous l'apporterai.

LARIFLETTE.

Fallacieuses promesses !

VINCENT, *la voix pleine de sanglots.*

Grand saint Vincent, mon patron, n'oubliez pas votre infortuné serviteur qui vous a toujours été si dévot !

LARIFLETTE.

J'ai trouvé un moyen terme.

VINCENT, *joyeusement.*

Lequel ? mon bien-aimé seigneur, lequel?

LARIFLETTE.

Ce n'est pas à vous que je m'adresse. — Barrabas, je vais poignarder monsieur, tu le pendras ensuite, si cela te sourit.

BARRABAS.

Soit.

VINCENT.

Ah ! misérables, vous pensez m'assassiner sans que je me défende ! Brigands !... approchez, je

vais vous montrer ce que vaut un homme qui défend sa vie. Approchez! (*Criant.*) A moi!... à moi !

LARIFLETTE.

C'est dommage! Il n'y a pas d'écho ici.

BARRABAS.

Crie plus fort, profite de ton reste. (*Ils le saisissent.*)

VINCENT.

A moi!... au secours !

(*Un coup de pistolet retentit. Lariflette tombe. Barrabas se sauve et le comte de Ponthau se présente, suivi par Jonathas.*)

De Ponthau est élancé, grand. Il a des yeux bleus, puissants et vagues, des moustaches retroussées, selon la mode de l'époque, une barbe d'un blond d'argent, un peu clair-semée; des lignes d'une délicatesse et d'une pureté féminines ornent son visage.

Malgré cet ensemble, ses moindres gestes ont quelque chose d'indomptable. Son costume se compose d'un vieux pourpoint en velours violet anciennement superbe, d'un haut-de-chausse en drap noir et de bottes fauves, presque collantes, lui montant à moitié des cuisses. Sa tête est coiffée d'un feutre de couleur marron, sans plumes, et retroussé par devant. Une magnifique rapière à coquille lui bat les mollets tandis qu'il porte à sa ceinture une bible retenue par une courroie.

Jonathas, espèce de géant à l'air décidé, jeune, châtain, très barbu, marche vêtu et armé comme son maître, mais plus modestement, avec une étoffe grise, commune, décousue. Outre une immense rapière, deux pistolets se pavanent à ses reins.

DE PONTHAU.

Jonathas, poursuis le coquin qui s'est échappé.

JONATHAS.

En avant! (*Il sort en courant.*)

VINCENT, *embrassant les mains de Ponthau.*

Ah! monsieur, vous venez de me rendre un fier service.

DE PONTHAU.

Le Seigneur est tout puissant.

VINCENT.

Puissiez-vous le devenir! Quelle reconnaissance je vous dois!

DE PONTHAU.

Dieu est bon.

VINCENT.

Vous aussi, monseigneur. Prenez garde! le bandit n'est pas mort, il pourrait vous égratigner.

LARIFLETTE, *qui s'est soulevé.*

Hé! monsieur, vos façons de souhaiter le bonjour aux gens sont peu orthodoxes. Aïe! Aïe! Ventrebleu!... la sorcière... n'a pas... menti... Que le diable vous emporte! (*Il meurt.*)

VINCENT.

Bandit, tu voulais me tuer injustement, et c'est toi qui meurs selon la justice. Réfléchis dans l'autre monde aux désillusions humaines. Bon voyage!

DE PONTHAU.

Maraud, comment t'appelles-tu ?

VINCENT.

Vincent, pour vous servir, monseigneur.

DE PONTHAU.

Quel culte ton père professait-il ?

VINCENT.

Le culte catholique, monseigneur, un noble culte !

DE PONTHAU.

Le culte catholique romain ?... Et toi, quelle religion as-tu embrassée ?

VINCENT.

Celle de mon père.

DE PONTHAU, *avec colère.*

Eh bien, ta religion est un tissu de faussetés.

VINCENT, *faisant le signe de la croix.*

Oh ! monseigneur, vous blasphémez.

DE PONTHAU.

Le temps est venu. Je veux qu'une pure lumière illumine ta cécité de ses reflets pieux. Songe à te convertir.

VINCENT.

A me convertir ?

DE PONTHAU.

La religion réformée est la seule religion.

VINCENT.

La religion de Luther et de Calvin ? des parpaillots dont les livres ont été brûlés sur les places publiques ? Mordieu ! monseigneur, je suis

un catholique fervent, et je regrette profondément que mon sauveur fasse cause commune avec les ennemis de ma foi.

(*La nuit tombe de plus en plus.*)

DE PONTHAU.

Je te dis que si Dieu a permis que je fusse là, juste à temps pour te sauver ; je te dis que si Dieu a voulu que j'entendisse ton appel désespéré, c'est qu'il avait l'intention de t'ouvrir les yeux.

VINCENT.

Je ne vous écoute plus.

DE PONTHAU.

Et je te dis encore que si tu ne veux pas sentir les effluves rayonnants de la vérité, ton sort va s'accomplir.

VINCENT.

Qui êtes-vous donc ?

DE PONTHAU.

Homme, je suis passé à l'heure où ta mort allait sonner. Obéissant à un décret suprême, je t'ai tendu la main, tu l'as repoussée. L'heure est solennelle ; les ténèbres nous entourent déjà de toutes parts. Tu avais été désigné pour être sauvé, tu ne l'as pas voulu. (*Il tire sa rapière.*) Devant le ciel qui m'entend, j'affirme que tu as méprisé le regard de bonté que le Tout-Puissant avait versé sur toi du haut des nuages flamboyants. Homme, je te rends au destin qui voulait ta mort. (*Il le frappe sur la tête. Vincent*

tombe.) Ainsi périsse le mensonge! (*Il essuie sa rapière aux vêtements de Vincent.*) Que le sang lui rejaillisse sur la face.

JONATHAS, *revenant.*

Monsieur, je n'ai pu rattraper le gredin. Je l'ai aperçu un instant qui bondissait comme un chevreuil à travers les broussailles, puis il a disparu. Je l'ai poursuivi; mais comme la nuit devenait plus épaisse, j'ai craint quelque embuscade et me voici. (*Remarquant le cadavre de Vincent.*) Ah, bah !... le brigand est donc revenu, que je le vois étendu non loin de son compagnon ? (*Regardant de plus près et reculant un peu effrayé.*) Oh !... monsieur...

DE PONTHAU.

J'ai vengé Dieu.

JONATHAS.

En voilà un qui peut se vanter d'avoir eu de la chance pour ne pas en avoir. Pardieu ! Il sera canonisé par votre faute, monsieur. Vous avez donné un martyr de plus à leur sainte Église catholique... un martyr ! Justice est faite, monsieur, allons-nous en. (*Revenant encore au cadavre.*) J'ai cru remarquer, quand nous sommes arrivés, que ce misérable était pris de vin. Qu'importe ! nos adversaires l'édifieront martyr. C'est drôle !

DE PONTHAU.

Trève de bavardages !... Laisse-moi penser. Sauras-tu retrouver notre chemin ?

JONATHAS.

Je connais la forêt comme la Bible.

DE PONTHAU.

En route ! (*Ils s'éloignent. Peu d'instants après entre Barrabas.*)

BARRABAS.

Je ne me souviens plus au juste de la place où ce gueux de Lariflette est tombé. O cieux obscurs, n'allumerez-vous pas quelques-uns de vos flambeaux pour m'éclairer ! (*Heurtant du pied le corps de Vincent.*) Halte ! la chance me favorise. La nuit, dit-on, protège les amoureux et les rimeurs. Parbleu, c'est vrai ! car j'aurais pu chercher longtemps comme si j'avais été un homme sans tête. Lariflette ! (*Il se baisse et touche le corps.*) On dirait que ce n'est pas lui... L'étoffe est moelleuse comme un matelas de mousse... Je ne reconnais pas ses guenilles. Mais n'est-ce pas le bon apôtre que nous tenions il n'y a qu'un instant ?... C'est lui ! Mes doigts sont pleins de sang tiède. Que signifie tout cela ? (*Il cherche en se traînant.*) Est-ce que les étrangers qui nous ont mis en fuite auraient commis un pareil massacre ? Idée bizarre ! je donnerais six mois de ma vie pour entendre pétiller dans cette ombre la chanson d'une alouette ivre de soleil. Lariflette !... Lariflette ! Réponds moi donc si tu es vivant. Ah ! j'ai mis le nez sur mon gaillard... Sa main est froide. Non ! Il n'est pas possible qu'il soit là, couché tout de son long, lui qui a devisé si souvent et si joyeusement

avec moi. — Et il serait mort, sans me dire s'il plaisantait quand il a prétendu avoir joui des caresses de ma femme! Lariflette, voyons, réveille-toi, parle, dis-moi la vérité. (*Se relevant avec fureur.*) Je suis sûr qu'il m'a menti!... Ah! le doute! le doute! Il est mort à présent. (*Lui donnant des coups de pieds.*) Chien, va!... Menteur! je ne te crois pas. Jamais ma femme ne m'aurait trahi pour un mufle de taureau comme le tien. Je ne te crois pas, imposteur! (*Il le frappe.*) Si tu savais quelle volupté j'ai à meurtrir ton cadavre!

Une allée dans un parc seigneurial. Le soleil traverse le dôme des feuilles et forme une pluie d'or sur le sol. Des fanfares d'oiseaux plein les arbres. — Hélène de Ghistelles et le comte de Helly sont assis. Hélène, splendide vierge de dix-huit ans a des cheveux noirs, un teint mat avec des lèvres éblouissantes. Sa robe, de couleur un peu sévère, s'ouvre décemment sur la poitrine. Une collerette haute et simple se dresse derrière son cou. De Helly est un jeune homme bien fait. Son costume de voyage porte le cachet des élégants de la cour.

DE HELLY.

Enfin! Est-ce bien vous? Sont-ce bien vos mains aimées que je tiens dans les miennes? Est-ce votre bouche, fleur charmante, qui s'épanouit en me souriant? Sont-ce bien vos yeux si noirs que je contemple?

HÉLÈNE.

Trois mois d'absence, Henri!

DE HELLY.

O joie surhumaine! Comme mon cœur battait

quand j'ai aperçu les tourelles du château! Comme mes regards flottaient sur cet océan de verdure qui les environne !

HÉLÈNE.

Vous m'aimez toujours autant?

DE HELLY.

Ne m'avez-vous pas un peu oublié?

HÉLÈNE.

Je crains que les belles dames de la cour ne vous aient tourné la tête, Henri. Est-ce que, par comparaison, vous n'avez jamais eu honte d'une petite campagnarde telle que moi?

DE HELLY.

Méchante ! Voulez-vous me donner un baiser?

HÉLÈNE.

Oui.

DE HELLY, *la serrant dans ses bras.*

Que vous êtes belle et candide, ma chérie!

HÉLÈNE.

Avez-vous annoncé au roi notre prochain mariage?

DE HELLY.

Le roi en est ravi. « Je suis enchanté, m'a-t-il dit, de cette union. Vive Dieu! Je sais gré à tous mes amis de chercher à éteindre, dans une amoureuse entente, les vieilles haines des guerres de religion. »

HÉLÈNE.

Plantes inoffensives, nous sommes nées au pied d'un arbre couvert d'épines.

DE HELLY.

Le roi veut absolument que je vous conduise à la cour.

HÉLÈNE.

Nous lui désobéirons, n'est-ce pas ? Je désire vivre, vous aimer et mourir loin d'une société ennuyeuse. — Henri, j'avais le pressentiment de votre arrivée, à tel point que je suis venue m'asseoir sur ce banc isolé, presque pour vous attendre.

DE HELLY.

Comme notre joie est profonde et tranquille !

HÉLÈNE.

Vous m'aimez, je vous aime ; l'ombre d'un doute n'est jamais venue s'interposer entre nous. Voilà pourquoi une telle quiétude dort dans nos fronts. L'amour qui nous possède est si calme que je passe mon temps à regarder les feuilles s'agiter dans la lumière. Mon âme se fixe pendant des heures entières sur des couleurs, sur un brin d'herbe, sur un insecte, et je reste en extase. Parfois des projets de bonheur extravagants se heurtent en moi. Ce sont les seules tempêtes qui soulèvent ma poitrine ; car je ne peux pas donner ce nom aux rêveries douces comme les bruits du soir, pendant lesquelles une forme nuageuse, la vôtre, passe et repasse à tout moment... — Vous savez que mon père doit être prévenu de votre arrivée, qu'il nous attend ?

DE HELLY.

Votre bras, chère petite Hélène !

Des champs à perte de vue. — Un horizon noir. — Les hirondelles volent très bas.

JACQUELIN. (*Il pioche la terre, s'essuie le front, puis regarde.*)

Hou ! Hou ! Monsieur Pascal !... Venez donc par ici faire un bout de causette.

PASCAL (*s'approchant*).

Nous allons avoir de l'orage.

JACQUELIN.

L'air est lourd. Il y a deux heures, en quittant la maison, je suis passé devant l'église. C'est alors qu'il fallait voir les choucas tourbillonner et pousser des croassements épouvantables ! Il en sortait par tous les trous du clocher.

PASCAL.

Les vilaines bêtes ! On dirait que les tracas de l'humanité ont le privilège de les rendre joyeuses.

JACQUELIN.

Il y a des nuits où les croix et les arbres du cimetière en sont couverts, et elles jacassent : couac, couac, couac ! J'ai dans l'idée qu'elles doivent tenir des conversations avec les morts.

PASCAL.

Oh ! les mauvais oiseaux !

JACQUELIN.

Quoi de neuf, monsieur Pascal ?

PASCAL.

Rien. Si, pourtant, le père Vincent a disparu depuis trois jours.

JACQUELIN.

Il aura trop bu et sera tombé dans quelque fondrière. C'était un vieil ivrogne !

PASCAL.

Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé. Ce matin, j'ai rencontré deux voyageurs, dans la prairie, le long de mes osiers.

JACQUELIN.

C'est vraiment bien extraordinaire !

PASCAL.

Écoute donc. Ils m'ont arrêté ; l'un d'eux, le maître, a ouvert une bible et m'a dit à peu près ces paroles : « Dieu a fait alliance avec moi ; j'accomplirai des merveilles qui n'ont point été accomplies dans toute la terre, et le peuple verra l'œuvre de l'Éternel. »

JACQUELIN.

Après ?

PASCAL.

C'est tout. Ah ! j'oubliais ! Il a ajouté qu'il avait faim et qu'il avait besoin d'argent.

JACQUELIN.

Vous lui en avez donné ?

PASCAL.

Parbleu ! Il me considérait d'une manière si étrange, en me demandant l'aumône, que je lui ai tendu ma bourse sans hésitation. Eh bien ! tu me

croiras si tu veux, mais il l'a refusée. Seulement son valet s'est approché, m'a tendu la main et a délicatement empoché mon argent.

JACQUELIN.

Ce doit être un saint.

PASCAL.

Ou un filou.

JACQUELIN.

Ou un filou. Néanmoins, vous avez eu raison de le secourir, monsieur; car un bon protestant comme vous, ne doit jamais renvoyer les mains vides un pauvre homme qui implore l'assistance. — Comment était-il ?

PASCAL.

C'était un homme superbe, Jacquelin, superbe! Son costume pouvait appartenir aussi bien à un ministre de notre culte qu'à un gentilhomme. Il se composait d'un mélange bizarre d'étoffes riches et d'étoffes sévères. Par exemple, il avait un regard sans pareil.

JACQUELIN.

Et son compagnon ?

PASCAL.

Son compagnon était un beau gaillard, solidement bâti, mais bien moins beau que l'autre. Ah! l'autre, quelle physionomie majestueuse il avait! On aurait dit qu'un rayon du ciel illuminait son visage.

(Un éclair suivi de quelques gouttes d'eau.)

JACQUELIN, *après avoir chargé ses outils sur son épaule.*

Oh ! Oh ! monsieur, le bon Dieu va nous distribuer gratis du bouillon ; plions bagage. — Peste ! les saints ont recommencé à courir le pays. Voilà qui donne à réfléchir... Est-ce que certaines épées auraient encore l'intention de prendre l'air ?

PASCAL.

Sur ma foi ! je n'en serais pas étonné.

Une ferme d'assez belle apparence. — D'un côté, un hangard rempli d'instruments aratoires ; de l'autre, l'entrée d'un bois. Une haie d'aubépines et de sureaux en fleurs, coupée par une barrière, sépare la ferme du bois. — La Parpaillotte, Suzanne, Jean Pot et quatre convives sont assis autour d'une table et mangent.

LA PARPAILLOTTE.

..... Au mépris de toutes les lois humaines, ces papistes maudits montent dans la chambre où dort mon père, le couvrent de liens et l'abandonnent sur son lit. Après ce beau fait d'armes, ils se saisissent de ma mère et l'attachent à cet arbre que vous voyez là. Pâle de terreur, je pleurais sans comprendre ; j'étais si petite qu'on ne s'occupait pas de moi. Tout à coup des torrents de flamme, des craquements horribles s'échappent de la maison, et, couvrant le bruit de l'incendie, des clameurs et des danses forcenées, un cri lamentable s'abat jusqu'à nous. C'était la voix de mon père. (*Elle se lève.*) Ma mère rugissait et cherchait à briser ses liens. Ah ! quel héritage de

vengeance m'ont laissé mes parents ainsi torturés.

JEAN POT.

Triste époque!

LA PARPAILLOTTE.

Ils ont brûlé mon père en lui faisant un bûcher de sa maison. Ma mère est morte à la peine. Je reste seule aujourd'hui, moi, vieille et décrépite, mais avec le cœur fort et la haine vivace.

PREMIER CONVIVE.

Mort aux papistes!

DEUXIÈME CONVIVE.

Chut! plus bas. Quand on n'a que le droit pour soi, la sagesse conseille le silence.

LA PARPAILLOTTE.

Si tu as peur, va-t-en.

DEUXIÈME CONVIVE.

Ne vous fâchez pas, la Parpaillotte. Chacun tient à sa peau. L'abjuration de notre roi Henri quatrième nous a valu la paix, et, ma foi, la paix est préférable à la guerre, il me semble.

JEAN POT.

Dis ce que tu voudras, cette paix-là n'est pas durable, et nos enfants auront maille à partir avec les catholiques. Nous-mêmes, nous serons peut-être entraînés dans la bagarre.

TROISIÈME CONVIVE.

Je pense comme toi, Jean; avant peu nous aurons du nouveau.

LA PARPAILLOTTE.

Je l'espère bien. Le calme ne peut pas durer;

il est temps que la guerre recommence. La foi baisse, et c'est l'effusion du sang qui enfante les martyrs. Vienne bientôt le jour des batailles et des alarmes, je l'attends de pied ferme !

JEAN POT, *gravement.*

Je bois à la mémoire de Calvin et au triomphe de la religion réformée.

TOUS, *levant leurs verres.*

Buvons !

SUZANNE.

Avouez que voilà une conversation lugubre pour le repas de mes fiançailles ?

JEAN POT.

Çà, c'est vrai ! Mais on a si peu souvent l'occasion de parler librement, entre bons huguenots.

DEUXIÈME CONVIVE.

Savez-vous, la Parpaillotte, que si la guerre éclatait, vous pourriez dire adieu à cette lourde argenterie et à ce gentil avoir qui font de Suzanne la plus riche fermière des environs ?

LA PARPAILLOTTE.

Périsse tout cela, pourvu que la religion vive !

QUATRIÈME CONVIVE.

Bien pensé !

LA PARPAILLOTTE.

Que l'occasion se présente seulement, et les arquebuses ne chômeront pas !

De Ponthau, suivi de Jonathas, ouvre la petite barrière placée dans la haie d'aubépine. — Ce dernier demeure immobile auprès de la haie.

DE PONTHAU.

De quelle religion êtes-vous?

LA PARPAILLOTTE.

Nous sommes calvinistes.

DE PONTHAU.

Alors, que le Seigneur soit avec vous ! (*Après avoir promené ses regards sur la table, il prend gravement sa bible et l'ouvre.*) « Si tu veux être parfait, vends ce que tu as et le donne aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. »

« Je vous dis, en vérité, qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. »

« Et je vous dis encore : il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux. »

(Évangile selon saint Mathieu, chapitre XIX.)

Mes frères, les temps sont venus de faire pénitence. Vous êtes couverts de crimes. Songez que la fin du monde peut arriver d'un jour à l'autre et mortifiez-vous. Autrefois, un païen nommé Diogènes vit le long d'une rivière des enfants qui puisaient de l'eau dans le creux de leur main. Il était possesseur d'une sébille de bois; que fit-il?... il la broya sous ses pieds, en

disant : « Ces enfants m'apprennent à me passer du superflu. » (*Saisissant un couvert d'argent sur la table et d'une voix tonnante.*) Mes frères, à quoi bon toutes ces superfluités ? Je vous le dis, en vérité, je ne suis pas content. Comment des huguenots, des fils de martyrs, peuvent-ils se servir des biens qu'un homme vil méprisait ? A quoi bon ces riches couverts ?... A quoi bon ces timbales précieuses ?... Méditez, méditez les versets que je viens de vous lire. Où seront donc les soldats de la foi ? Où seront donc les élus qui frapperont, au chant des hymnes et des trompettes, la grande prostituée aux sept collines ? Vous déshonorez le nom de la religion que vous portez. Arrière ! Vous êtes tous des hérétiques. Jonathas, enlève de cette table les objets par trop profanes. Puisse la bonté suprême donner à ces méchants serviteurs le courage de nous voir emporter leurs richesses ! Puisse-t-elle leur donner la force et la persévérance du repentir ! (*Jonathas déploie un sac et se prépare à exécuter les ordres de son maître.*)

JEAN-POT.

Holà ! ne vous chargez pas de ce soin.

DE PONTHAU, *sévèrement.*

Qu'est-ce à dire ?

JEAN POT.

Nous prenez-vous pour des sots ?

DE PONTHAU.

Non, pour des aveugles qui refusent la lumière. Mes frères, j'accomplis une mission divine.

JEAN POT.

Assez de sottises!

PREMIER CONVIVE.

Passez votre chemin, l'ami.

TROISIÈME CONVIVE.

Nous ne sommes pas des dupes.

DE PONTHAU.

Bélitres!... Vous allez m'obliger à invoquer la violence au secours de la vérité. Jonathas, il faut sauver ces pauvres âmes malgré elles.

Jonathas prépare ses deux énormes pistolets. Les quatre convives et Jean Pot se précipitent vers le hangar et s'arment de fourches et de pelles.

JEAN POT.

Heureusement, nous sommes en nombre.

QUATRIÈME CONVIVE.

Je vous conseille de ne plus broncher, sinon, gare les coups de fourche!

DE PONTHAU, *sublime.*

Avant d'agir, mauvais riches, que la malédiction...

LA PARPAILLOTTE, *se levant.*

Arrêtez! (*Aux convives.*) Est-ce moi qui commande ici ou vous autres? Ecoutez-moi : Désormais, je veux que cet homme agisse selon sa

volonté, entendez-vous? et je défends qu'on lui résiste. (*A Jonathas.*) Faites ce qu'il vous a ordonné.

JEAN POT.

Je m'y oppose.

DE PONTHAU, *après s'être versé à boire.*

Fi! Vous mangez avec des couverts d'argent lorsque votre prochain n'a pas même un couvert de bois! Vous buvez dans des timbales d'argent quand le pauvre, le meilleur ami de Dieu, se désaltère à l'eau des sources! Craignez que l'infortune, ce fléau vengeur, ne vous précipite sur un fumier, comme autrefois Job, au pays de Huts. *(Prenant timbales et couverts et les jetant dans le sac de Jonathas.)* Loin de vous ces objets de perdition! loin de vous ces causes de péché! Adorateurs du veau d'or, rentrez sous la domination du vrai Dieu. *(Un silence.)* Maintenant, Jonathas, allons engloutir au fond d'un gouffre les trésors des Philistins.

JEAN POT.

Je ne vous quitte pas.

LA PARPAILLOTTE.

(*A Jean Pot.*) Tais-toi. (*A de Ponthau.*) Frère, nous avons encore beaucoup de péchés à nous faire pardonner. Accordez à une femme indigne l'honneur de vous garder quelques jours sous son toit. Vos discours affermiront la foi dans nos âmes et nous empêcheront de prêter l'oreille aux insinuations de Baal.

DE PONTHAU.

Femme, j'accepte ton hospitalité. Du moment que ma présence est nécessaire, je m'arrête. Voici mon nom : Jacques de Ponthau. Les saints m'appellent Ezéchiel.

LA PARPAILLOTTE, *à Jean Pot.*

Demande pardon à Dieu d'avoir douté un seul instant de son envoyé.

JEAN POT.

Avant, j'aimerais assez à voir, moi-même, de mes deux yeux, l'argenterie disparaître dans le gouffre.

DE PONTHAU.

Trève d'insolences! mon drôle ; ne me fais pas souvenir que je suis gentilhomme, car ton échine connaîtrait le plat de l'épée de Jonathas.

JEAN POT.

C'est bon ! je me tiens coi.

LA PARPAILLOTTE, *à de Ponthau.*

Frère, permettez-moi de vous présenter ma fille Suzanne.

DE PONTHAU, *l'examinant en connaisseur.*

Pardieu! la belle fille! Je l'avais déjà remarquée... Les lys de Vénus joints aux roses de l'Aurore... Palsambleu! Bienheureux celui qui sommeillera dans son cœur.

JEAN POT, *vivement.*

Son cœur m'appartient... à moi, Jean Pot, ne vous en déplaise !

DE PONTHAU.

C'est dommage.

JEAN POT.

Pourquoi?

DE PONTHAU.

Jonathas, réponds à ce lourdaud.

JONATHAS, *toisant Jean Pot et tournant autour de lui.*

Des cheveux de nuance incertaine;... une taille de pygmée;... des pieds immenses;... un langage vulgaire;... peu de distinction. Pouah!

TOUS, *riant.*

Ah! ah! Jean Pot.

JEAN POT, *à Jonathas.*

Au moins, je ne suis pas un vagabond.

JONATHAS.

Un mot de plus et je t'assomme.

LA PARPAILLOTTE.

A propos, vous devez avoir faim et j'oublie de vous conduire à la ferme. Belle manière d'exercer l'hospitalité!

JONATHAS.

En effet, une tranche de bœuf...

DE PONTHAU, *à Jonathas, avec mépris.*

Madianite! (*A la Parpaillotte.*) Un peu d'eau et un morceau de pain.

LA PARPAILLOTTE.

Non pas. On a besoin de forces dans la vie que vous menez. Suzanne, cours tout préparer. Nous autres, entrons.

A Paris. — Une chambre étroite, blanchie à la chaux. Un énorme crucifix noir sur le mur du fond. A gauche une porte; çà et là un grabat, une table et quelques chaises. Mazaroz est assis devant sa table, la tête enfoncée dans ses mains. Un large manteau noir l'enveloppe.

MAZAROZ.

Il mourra... L'Église souffre de sa tiédeur. Il a nargué la papauté en placardant sur tous les murs de Rome un démenti à l'excommunication du Saint-Père. Le prince de Condé, son complice dans cette turpitude, a péri empoisonné. C'était justice! (*Il se lève.*) D'ailleurs sa mort est une nécessité, car le vieux sang huguenot coule à flots dans ses veines... dans ses veines et dans son cœur pétri de désirs condamnés. Quant à moi, j'ai éte formé pour sa punition; j'en suis certain, je le sens! (*Prenant un poignard sur la table.*) Voici le poignard! sa lame est large et tranchante. Douce arme, pieuse arme, ta surface éclatante reflète, en ce moment, ma figure amaigrie par le travail d'une idée sublime; mais bientôt, le sang d'un roi interceptera mon image. Je vais tuer un roi, moi prêtre! rameau vivace d'une confrérie puissante. Jésus, Jésus, toi qui entoures notre ordre d'une protection spéciale, arrache et repousse loin de moi les sentiments d'orgueil, broussailles diaboliques au milieu desquelles je pourrais m'enchevêtrer; Jésus, je souffre et je sanglote comme toi, jadis, au jardin des Oliviers. (*Il se jette à genoux*

devant le crucifix.) Donne-moi le courage de contempler sans frémissements le fond de mon âme aussi tumultueux qu'une mer piétinée par un ouragan. Jésus, dis-moi si j'ai raison; dis-moi si tu m'as mis au monde pour tuer; dis-moi si mon crime est capable de te plaire. Pose le doigt sur mon front brûlant. Souris-moi du haut de ton trône environné par les anges. Indique-moi la place où je dois frapper. Donne à mon bras ta force et à mon cœur la fermeté nécessaire. Jésus! Jésus! Quel triomphe pour ta cause! Tu voudrais peut-être que j'agisse sur-le-champ?... C'est peut-être toi qui secoues sur mon sommeil des cauchemars horribles? Ne me tourmente plus, j'obéirai; mais tu le vois, je tremble.... mon corps est inondé de sueur.... attends encore un peu,... je ne suis pas prêt, je ne suis pas prêt!

Une chambre dans la ferme de la Parpaillotte. De Ponthau est couché et dort.

JONATHAS, *du dehors, en frappant à tour de bras sur la porte.*

Monsieur!... Monsieur!

DE PONTHAU, *s'éveillant.*

Quoi?

JONATHAS.

Debout, il est cinq heures.

DE PONTHAU.

Entre.

JONATHAS, *entrant.*

Magnifique journée, monsieur, j'en ai le cœur tout réjoui. Les champs exhalent une bonne odeur de maturité. Au bord des chemins, les plantes épanouies se dressent sur leur tige. La terre est en joyeuse humeur. Ma parole! je crois que les marguerites et les boutons d'or ont de petits airs égrillards.

DE PONTHAU.

Tant mieux! Jonathas, tant mieux! On a double plaisir à proclamer la gloire de Dieu quand la nature donne son assentiment à chacune de nos paroles. Prépare mes vêtements.

JONATHAS *les prend sur une chaise, une bourse s'en échappe.*

Monsieur, une bourse!

DE PONTHAU.

Garde-la. Elle appartenait à un ennemi de la foi. Nous vivons dans un siècle de perdition, Jonathas; le sage doit cacher aux yeux de ses semblables les actes les plus nobles et les moins dignes de reproche, sous peine de tomber victime de la justice humaine. Tu as vu avec quelle adresse le traître repoussait mes plus solides arguments, des arguments tirés de la Bible, Jonathas. Devais-je laisser vivre un serpent dont la bave menaçait d'empoisonner des âmes timorées et crédules? Devais-je, moi, l'apôtre de la vérité, écouter impunément les paroles des pharisiens?

JONATHAS, *avec enthousiasme.*

Non, monsieur, nous sommes d'honnêtes gens, car nous tuons les fils de Satan pour qu'ils ne souillent pas les oreilles par leurs blasphèmes; et nous emportons leur argent de peur qu'il ne tombe dans de mauvaises mains.

DE PONTHAU.

Mahomet faisait comme nous. As-tu lu le Koran, Jonathas?

JONATHAS.

J'ai beaucoup lu sous votre direction, monsieur; mais je n'ai pas lu le Koran.

DE PONTHAU.

Mahomet était un sage des temps passés, digne de me comprendre.... Qu'est devenu le corps de l'heureux mortel que j'ai mis à l'abri du péché ?

JONATHAS.

Je l'ai lancé dans un chanp de blé encore vert. Le hasard, par conséquent, nous laissera la paix jusqu'à la moisson prochaine.

DE PONTHAU.

Qu'il serve de pâture aux animaux comme le misérable corps de Jésabel!

JONATHAS.

Oui, monsieur.

DE PONTHAU.

Nous n'avons expédié que deux réprouvés en huit jours, Jonathas; c'est peu.

JONATHAS.

Oui, monsieur.

DE PONTHAU.

Tu me parais lugubre.

JONATHAS.

Oui, monsieur.

DE PONTHAU.

Ouvre-moi ton cœur, mon ami, et tu seras consolé.

JONATHAS.

Je suis votre disciple et votre valet. Grâce à vos conseils, mes yeux se sont ouverts. Pourtant...

DE PONTHAU.

Pourtant?...

JONATHAS.

Je ne suis pas heureux.

DE PONTHAU.

« Vous serez heureux lorsque, à cause de moi, on vous dira des injures, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal. »

JONATHAS.

Je vais commettre une hérésie, monsieur, mais je trouve que ce bonheur-là n'est pas complet.

DE PONTHAU.

Où veux-tu en venir?

JONATHAS.

J'ai vingt-cinq ans, monsieur; je suis un solide compagnon. Aussi, quand je rencontre un gaillard sur le point de se marier, comme ce Jean Pot, je

rumine en moi-même toutes sortes de mauvaises pensées.

DE PONTHAU.

Si tu t'expliquais un peu mieux ?

JONATHAS.

Par le manteau d'Esaïe! je suis d'âge à prendre femme et je voudrais me marier.

DE PONTHAU.

Vraiment! Suis-je marié, moi qui ai trente ans?

JONATHAS.

Sur ma conscience, monsieur, j'éprouve le besoin d'avoir des enfants. Ce matin, en m'éveillant, je me suis souvenu d'une phrase qui dit : Croissez et multipliez.

DE PONTHAU.

Es-tu capable d'en avoir, au moins?

JONATHAS.

Oh! monsieur.

DE PONTHAU.

Après tout, tu es dans ton droit. Apprends, d'ailleurs, que j'avais pensé à ton avenir. Tu parlais de Jean Pot tout à l'heure? Comment trouves-tu sa fiancée?

JONATHAS.

Vertubleu! Splendide, monsieur, splendide!

DE PONTHAU, *gravement*.

Je te la donne.

JONATHAS, *abasourdi*.

Hein?... Vous me la donnez?

DE PONTHAU.

Je ne veux pas que la fille d'une bonne protestante épouse un individu qui me semble peu scrupuleux en matière de religion. Suzanne mérite un parfait honnête homme, et mes yeux, naturellement, se sont portés sur toi, Jonathas. Je dois payer de reconnaissance les bons procédés de la Parpaillotte; le meilleur moyen de m'acquitter envers elle n'est-il pas de faire le bonheur de sa fille?

JONATHAS.

Corps du Christ! monsieur, disposez de ma personne, de mon bien, de mon sang, de ma vie, de...

DE PONTHAU.

L'affaire est entendue, ne m'abasourdis pas inutilement. Tu seras l'époux de Suzanne, je te le promets.

JONATHAS, *tombant sur une chaise.*

Je serai l'époux de Suzanne! Qu'un bourreau musulman m'arrache les boyaux sans retard si je pensais à elle quand je vous ai confié mes idées de mariage. Je suis un homme fortuné, monsieur, car la demoiselle me plaît. Puisse-t-elle être aussi contente que moi de cette combinaison!

DE PONTHAU.

Allons debout! ami Jonathas. Tâche de prouver que le bonheur ne te rend pas imbécile, et que, valet, tu es digne d'avoir un gentilhomme pour maître.

Une tonnelle.

SUZANNE.

Monseigneur, voici du cidre. Il a la réputation d'être excellent.

DE PONTHAU.

Merci, ma belle enfant. (*A Jonathas.*) Sers-moi.

SUZANNE.

Désirez-vous encore quelque chose?

DE PONTHAU.

Votre présence, ma charmante. Pouvez-vous m'accorder une minute d'entretien?

SUZANNE.

Je suis à vos ordres, monseigneur.

DE PONTHAU, *approchant un siège.*

Asseyez-vous là, près de moi, et causons comme deux vieux amis. Voulez-vous que je sois votre ami?

SUZANNE.

Oh! monseigneur, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

DE PONTHAU.

Non, ne le croyez pas. Toute femme, quelle que soit sa naissance, doit marcher d'égal à égal avec le plus fier gentilhomme.

JONATHAS.

Pourvu qu'elle soit jolie comme vous!...

DE PONTHAU.

Paix! maître sot, je sais ce que je dis. (*A Suzanne.*) Ne rougissez pas; sans cela, je n'oserais

pas vous demander une confidence que je brûle d'envie d'obtenir.

SUZANNE.

Une confidence?

DE PONTHAU.

Oui. (*A demi-voix et se penchant vers elle.*) Est-ce que vous aimez ce Jean Pot que j'ai entrevu tout à l'heure?... Ne craignez rien, Suzanne, soyez franche et considérez-moi comme un homme qui vous veut beaucoup de bien.

SUZANNE.

Monseigneur, je croyais l'aimer; hélas! je m'aperçois que je ne l'aime pas.

JONATHAS.

Bravo! Je m'en doutais... un pareil rustre?

DE PONTHAU.

Est-ce que vous en aimez un autre?

SUZANNE, *rougissant.*

Non.

JONATHAS.

Mille tonnerres! tant mieux pour lui.

DE PONTHAU.

Du calme! Jonathas, du calme! ma parole! on croirait que tu connais Suzanne depuis dix ans.

JONATHAS, *avec feu.*

J'aurais voulu...

DE PONTHAU.

Paix! ou va crier plus loin. (*A Suzanne.*) Je ne saurais vous dire combien je suis heureux d'avoir entendu de votre bouche cette dénégation d'amour.

En vous voyant si fraîche et si belle, je ne pouvais comprendre que vous pussiez aimer un pareil animal.

JONATHAS.

Un pareil butor !

DE PONTHAU.

Si vous le désirez, Suzanne, j'empêcherai ce mariage.

SUZANNE.

Vous empêcheriez ce mariage, monseigneur ?

DE PONTHAU.

Je vous jure que dès ce soir, si vous m'y autorisez, je chasserai ce Jean Pot.

SUZANNE.

Le chasser ? Non, je ne le hais point.

JONATHAS.

Tant pis !

DE PONTHAU.

J'espère que vous serez contente de moi. J'ai des vues sur vous, mon enfant; je me charge de votre avenir.

JONATHAS.

Oh ! le brave gentilhomme !

SUZANNE.

Monseigneur, ma reconnaissance...

DE PONTHAU.

Je ne vous demande pas de reconnaissance, ma belle Suzanne ; je vous demande seulement un peu d'amitié. — Ainsi, nous voilà d'accord ; moi, pour combattre ce mariage, vous pour y résister.

SUZANNE.

Oui, monseigneur.

DE PONTHAU.

Scellons notre alliance. (*Il l'embrasse sur les deux joues.*)

JONATHAS, *à part.*

Ouais! c'est lui qui embrasse et c'est moi qui épouse?

SUZANNE, *à de Ponthau.*

Je vous remercie d'avoir deviné que je n'aimais pas Jean.

DE PONTHAU.

Je ne l'ai pas deviné.

SUZANNE.

Comment le savez-vous?

DE PONTHAU.

Je sais beaucoup de choses. — Allez maintenant, ma jolie Suzanne, nous nous reverrons.

JONATHAS. *désespéré.*

Mademoiselle,... mademoiselle.

SUZANNE.

Plaît-il?

JONATHAS.

Monsieur de Ponthau ne vous a pas dit pourquoi... Hélas!... si vous saviez!... mille millions de diables d'enfer! les mots s'arrêtent dans ma gorge.

DE PONTHAU.

A bientôt, Suzanne. (*Exit Suzanne.*) Eh bien! Jonathas, te voilà rouge comme la tête d'un coq

d'Inde. Tu le vois cependant, tes affaires sont en bon chemin, et tu ne viendras pas me corner que je t'ai manqué de parole.

JONATHAS.

En bon chemin, monsieur ?

DE PONTHAU.

Oui ! tu peux t'estimer un heureux sacripant. Tu vas avoir une femme que beaucoup de gens t'envieront, car le monde est pervers. Tâche de conserver ta femme, Jonathas.

JONATHAS.

Hé ! monsieur, soyez tranquille, ceci est mon affaire. Mais ne trouvez-vous pas qu'elle soit un peu plus que froide à mon égard ?

DE PONTHAU.

Si elle s'était précipitée à ton cou, lorsque tu la connais à peine, tu l'aurais jugée un peu plus que familière, Jonathas.

JONATHAS.

Elle ne m'a seulement pas regardé, monsieur. Par la barbe de Moïse ! elle n'avait d'yeux que pour vous.

DE PONTHAU.

Après ?

JONATHAS.

Je lui en fais un reproche.

DE PONTHAU.

Ensuite?

JONATHAS.

Ensuite?... vous ne lui avez pas dit un mot de moi.

DE PONTHAU.

Et puis ?

JONATHAS.

Je vous en fais un reproche.

DE PONTHAU.

Ah ça ! maître bec-jaune, te figures-tu que je peux lui parler de toi, de but en blanc, sans la préparer avec adresse à recevoir l'aveu de ton amour? La prends-tu pour une vierge folle? Son mariage est rompu, voilà le grand point. Maintenant, sache te montrer galant et empressé, tu seras aimé.

JONATHAS.

S'il ne s'agit que de se montrer galant et empressé, je n'ai plus rien à craindre. Monsieur, sans indiscrétion, pourquoi l'avez-vous embrassée ?

DE PONTHAU.

Ce sont façons de gentilhomme qui ne tirent pas à conséquence. Es-tu satisfait de mes explications?

JONATHAS.

Oui et non.

DE PONTHAU.

Que signifie ce non ? pendard! Me prends-tu pour un Amalécite ou pour un descendant de l'infâme race d'Achab? Si tu veux compter sur

moi, Jonathas, ne mets jamais en doute mes paroles. Que cet avertissement te suffise. — Je vais me promener, suis-moi.

Un carrefour dans la campagne. — Des poteaux indiquent les différentes routes. — Un chêne vigoureux se dresse sur un talus.

UN VIEIL AVEUGLE.

Mes bonnes gens, la charité, s'il vous plaît, je suis aveugle. Vos secours sont ma vie. Je n'ai personne au monde pour me soigner. Ayez pitié de moi! Ne repousssez pas une main épuisée par la misère. La charité, s'il vous plaît!

UNE JEUNE PAYSANNE, *un panier sous le bras.*

Tenez, père Mathurin, mon frère Jean est soldat, priez pour lui. Votre intercession le préservera peut-être d'un malheur semblable au vôtre.

L'AVEUGLE.

Merci, mon enfant, je me souviendrai de vous. (*Sur un ton de voix plus dolent que précédemment.*) Mes bonnes gens, voilà trente ans que je souffre. Eté comme hiver, je suis toujours à la même place, exposé au soleil, au vent, à la pluie. J'ai soixante ans. La charité, s'il vous plaît!

DE PONTHAU.

Jonathas, n'oublie pas ce pauvre homme.

L'AVEUGLE.

Dieu vous le rendra.

DE PONTHAU, *il marche encore un peu, puis s'arrête.*

Jonathas, que dirais-tu si j'accomplissais un miracle ?

JONATHAS.

Je dirais : Dieu soit loué, mon maître est prophète. et j'inclinerais la tête sous le poids d'un modeste orgueil.

DE PONTHAU.

Des frissons m'étreignent la peau; j'ai froid! Cette pensée qui a surgi tout à coup est étrange. O mon Dieu, est-ce que vous m'auriez déjà choisi pour être l'instrument de vos bontés ?

JONATHAS.

Vous m'effrayez, monsieur. L'approche d'une action occulte me hérisse les cheveux. Comment! je vais voir un miracle? Ah! monsieur, vous auriez dû m'avertir longtemps d'avance.

DE PONTHAU *s'approchant du malingreux.*

Brave homme, voudrais-tu plonger tes regards dans l'océan de clarté que tu ne pressens même pas?

L'AVEUGLE.

Hélas! monsieur, vous êtes cruel.

DE PONTHAU.

Voudrais-tu contempler la nature face à face ? Veux-tu que j'arrache de tes yeux l'obscurité qui les voile ?

L'AVEUGLE.

Je suis inoffensif, monsieur, ne vous moquez pas de moi.

DE PONTHAU.

Espère, descends en toi-même et prie le Tout-Puissant afin qu'il t'aperçoive. (*Les bras au ciel.*) Seigneur, daigne venir à mon secours. Accorde à mes doigts le pouvoir de rendre la vue à ce déshérité. Seigneur, toi qui fus pauvre, toi qui aimes les pauvres, toi qui leur a tout promis derrière la mort, permets que ce malheureux adore ta puissance; permets qu'il se prosterne dans la poussière et qu'il pleure pour la première fois, lui qui a des cheveux blancs, devant la splendeur divine de ta création. — Au nom du miséricordieux sublime, homme ! je t'ordonne de voir. (*Il lui passe la main sur les yeux, puis s'agenouille, ainsi que Jonathas. Silence.*)

L'AVEUGLE.

La nuit profonde ne cesse pas de m'entourer.

DE PONTHAU.

Seigneur, nous attendons. (*Silence.*)

L'AVEUGLE.

La nuit ne se charge pas d'étincelles. Misère ! monsieur, vous m'avez donné un espoir chimérique. Malheur sur vous qui m'avez abusé ! Malheur sur vous qui avez centuplé ma souffrance par la promesse d'une guérison prochaine!

DE PONTHAU.

Oh!

L'AVEUGLE.

Que la malédiction d'un vieillard vous poursuive partout où vous irez!

JONATHAS.

Sac à vermine, marchand d'écrouelles, veux-tu que mon poing te ferme la gueule ?

DE PONTHAU.

Assez! Jonathas, fuyons! jette le restant de ta bourse à cet homme. Fuyons, ma poitrine va éclater. Fuyons!

Un chemin entre des clos pleins de pommiers. Diverses haies séparent les clos. — (De Ponthau est assis sur l'herbe. Son visage est ravagé par l'émotion, Jonathas, à genoux près de lui, le contemple avec anxiété.)

JONATHAS.

Remettez-vous, monsieur; vous tremblez comme si ce damné saint Guy exécutait une danse macabre sur votre corps. Ventrebleu! que ne m'avez-vous laissé casser en deux le vieux manche à balai ?

DE PONTHAU.

Je suis un misérable, Jonathas. Ma réputation est à jamais conspuée. Miséricorde! un homme a pleuré parce que je lui avais garanti une promesse que je n'ai pas tenue.

JONATHAS.

Vous avez voulu aller trop vite, monsieur. Un miracle est chose grave. Je vous citerai des millions d'individus placés à la droite de Dieu qui n'ont jamais pu en accomplir.

DE PONTHAU.

J'ai assez travaillé à sa gloire pour n'avoir pas mérité une désillusion aussi complète.

JONATHAS.

Mais, monsieur, vous n'êtes en campagne que depuis six mois.

DE PONTHAU.

Jonathas, un serpent hideux enroule ses anneaux de fer autour de ma croyance, cette partie la plus pure de moi-même. L'incrédulité agite ses grelots dans ma tête et ses couleurs chatoyantes devant mes yeux.

JONATHAS.

Vous doutez, monsieur?

DE PONTHAU.

Oui, ma vigueur est brisée; mes convictions ont vieilli de plusieurs siècles. Cet échec leur a fait pousser des cheveux blancs; Jonathas, la tombe s'est ouverte pour elles.

JONATHAS.

Horreur! monsieur, moi qui ai assisté à votre désenchantement, j'ai conservé une foi intacte.

DE PONTHAU.

Alors, tu n'es pas un penseur. Tiens! Jonathas, en ce moment j'ai un amer dégoût pour les choses célestes. On me dirait : Il y a là tout un peuple qui implore tes discours afin de se convertir, parle-lui, je garderais le silence. Honnis soient les gens qui, à l'aide d'un sang-froid imperturbable, vous accablent de définitions sur Dieu, sur la création

de l'homme, sur le pourquoi des existences, quand ils sont ensanglantés par la morsure du doute. Décidément, Jonathas, plus on vit, plus on apprend. Il faut avoir douté pour sentir le prix de la foi.

JONATHAS.

Voyons, monsieur, ne vous désespérez pas. Le malingreux auquel vous avez essayé de rendre la vue, ne méritait peut-être pas une aussi éminente faveur. Somme toute, vous ne le connaissiez pas, vous n'aviez pas plongé un regard attendri dans les bas-fonds de sa vie passée. Ce vieux porc a peut-être tué père et mère.

DE PONTHAU.

Le crucifié guérissait. Il ne s'occupait des antécédents de personne.

JONATHAS.

C'est vrai! mais qui vous insinue que Dieu, considérant l'état de l'univers, n'a pas changé d'avis au sujet des miracles? Mort du pape! monsieur, on n'en voit plus beaucoup.

DE PONTHAU.

Dieu ne change pas.

JONATHAS.

Qui vous prouve que Dieu ne vous a pas envoyé une épreuve?

DE PONTHAU.

Ceci est mieux raisonné... Jonathas, tu es un brave serviteur... Cette pensée verse du baume sur ma blessure... N'importe! je suis encore ému.

Pense à cela : se sentir des ailes; se sentir la force personnifiée; se sentir la nécessité; se sentir pour un instant le génie capable de soulager une souffrance humaine, et retomber de ce ciel incommensurable sans personnalité, sans ailes et tout boueux d'anéantissement. Je ne suis pas de ces faux prophètes dont le cerveau est affaibli par la solitude et les macérations. Je ne sors pas d'un prêche dans lequel on m'a infiltré l'ivresse par l'oreille. Non! Jonathas, je suis un homme sain de corps et d'esprit. Malheureusement, je me suis cru une faculté que je n'avais pas... Il se peut que cette faculté se développe plus tard; il se peut encore qu'on ait voulu m'éprouver. En attendant, mon amour-propre et mon cœur ont été froissés.

JONATHAS.

Hélas! monsieur, comment osez-vous bouder le Seigneur?

DE PONTHAU

J'ai tort... qu'il me pardonne! Ma colère passera. Mais à présent, j'entends gronder en moi une activité incroyable. Marchons, Jonathas, marchons; tu ne te doutes pas de la jouissance que j'éprouverais à saisir la crinière d'un cheval fougueux et à lui bondir sur les reins. Je voudrais voir le ciel se charger de nuages lourds comme nos péchés; je voudrais voir les éclairs de mes yeux se croiser avec les éclairs d'un orage. Bien heureux, ceux qui peuvent se lancer dans une course ef-

froyable, avec la pluie en plein visage et la foudre au dessus de leur tête !

JONATHAS.

Bone Deus, monsieur, je souhaiterais d'être votre coursier afin de prendre part au vertige qui vous entraînerait à travers les flaques d'eau, les fossés et les palissades !

DE PONTHAU.

Ah ! quelle placidité régnerait sur mon âme après une course comme celle-là ! Marchons, Jonathas, le souffle et la foi me reviennent. Désormais, les actions de ma vie seront tellement hautes quelles domineront les tumultes du monde. Mon nom retentira jusqu'au Paradis. Peut-être alors, le Seigneur oubliera-t-il la crise que je viens de traverser !

Des rochers. — Quelques arbres décharnés. — Une tombe de gazon dominée par une croix grossièrement façonnée. Barrabas est occupé à graver sur un rocher, avec son poignard, l'inscription suivante :

BARRABAS.

Ci-gît, sous ce tertre, ma femme !
Elle adora le vin ; elle eût plus d'un amant ;
Sa voix à tout propos grondait brutalement.

Qu'aucun passant ne la diffame !
Car, au feu de mes yeux, son désir s'alluma ;
Car de son corps j'étais un prêtre enthousiaste,



DE PONTHAU

Mon nom retentira jusqu'au Paradis

Les hauts faits de Mr de Ponthau (1re partie)

Imp. Talmon Derveaux Edr

Car elle fut pour moi sobre, plaisante et chaste,
Puisqu'elle m'aima.

Suis-je assez niais?... des larmes se perchent sur le coin de mes paupières. Le site était séduisant pour y placer une tombe. D'ailleurs, elle se plaisait ici, autrefois. Souvent, du sommet de cette citadelle de rochers, nous avons guetté ensemble le passage des voyageurs. Un soir, entre autres, assis sur cette plate-forme je lui ai expliqué le mystère des nuits étoilées... Mon inspiration était pleine de développements introuvés. L'ombre était tiède. La journée avait été fructueuse... La forêt se pâmait en cris joyeux d'animaux. Misère humaine ! Il n'est pas un endroit, à dix lieues à la ronde, qui ne me crache au visage un reflet de mon amour encore vivant. Misère humaine! comme je m'ennuie après elle!

Devant la ferme de la Parpaillotte.

JONATHAS.

Monsieur, regardez donc là-bas ce jeune seigneur.

DE PONTHAU.

Il a l'air d'un gentilhomme de grande race.

JONATHAS.

Bon! il change de direction et arrive de notre côté.

(Le comte de Helly arrive lentement; au moment

où il va disparaître. De Ponthau s'approche de lui et le salue courtoisement).

DE PONTHAU.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

JONATHAS.

Et moi aussi, monsieur.

DE PONTHAU.

Seriez-vous assez aimable pour vous arrêter un instant ?

DE HELLY.

Mais, monsieur, je n'ai pas le plaisir de vous connaître.

DE PONTHAU.

Jonathas, annonce-moi.

JONATHAS.

Monsieur le comte de Ponthau.

DE PONTHAU.

Maintenant, monsieur, ayez l'obligeance de ne plus me cacher votre nom.

DE HELLY.

Je suis le comte de Helly.

DE PONTHAU.

De Helly ! Vous êtes un descendant de cet incomparable sire de Helly qui combattit les Armagnacs pour le roi Charles sixième ?

DE HELLY.

Oui, monsieur.

DE PONTHAU.

Vous le voyez, comte, vous ne m'êtes pas inconnu. — Mais, pardon de mon indiscrétion, quel

culte professez-vous? Avant de vous serrer la main, je tiendrais à en être informé.

DE HELLY.

Que vous importe?

DE PONTHAU.

Il m'importe beaucoup, monsieur, puisque je m'octroie le plaisir de vous le demander.

JONATHAS.

Il est facile de répondre à cette question.

DE HELLY.

Imposez silence à votre valet, monsieur, je vous prie.

DE PONTHAU.

Jonathas, puisque monsieur le comte chevauche aussi sérieusement sur l'étiquette, fais-moi l'amitié de ne plus ouvrir la bouche (*à de Helly*). C'est un serviteur auquel j'ai eu le tort de laisser quelques libertés; aussi, vous voyez, il en abuse.

DE HELLY.

Monsieur (*il s'éloigne*), je suis tout vôtre.

DE PONTHAU, *l'arrêtant.*

Pardon! Mais, vous n'avez pas eu l'obligeance de répondre à ma question. Vous l'avez sans doute oubliée, la voici : de quelle religion êtes-vous?

DE HELLY.

Monsieur, votre insistance va bientôt m'impatienter.

DE PONTHAU.

Impatienter? Quel vilain mot, cher comte! Je m'étonne qu'un seigneur d'une aussi exquise gen-

tilhommerie se permette d'employer de pareils termes avec un égal.

DE HELLY.

Est-ce une leçon ?

DE PONTHAU

Dieu m'en préserve! — Me ferez-vous l'insigne grâce de me répondre?

DE HELLY.

Non.

DE PONTHAU.

Réfléchissez (*silence*). Non ? Dans ce cas, je conclus que vous êtes catholique, car, si vous étiez huguenot, vous seriez fier de votre religion.

DE HELLY.

Je suis catholique. Après?

DE PONTHAU.

Jonathas, commence ton apprentissage, prouve à monsieur le comte, que notre religion vaut mieux que la sienne.

JONATHAS, *avec des yeux terribles et des gestes d'énergumène.*

Homme pervérs, corruption infecte, Moloc, écoute la parole de vérité.

DE HELLY.

Je vous prie de ne pas me retenir plus longtemps. (*Il éclate de rire.*)

DE PONTHAU, *d'un ton très digne.*

Écoutez, monsieur, écoutez.

DE HELLY ,*altier.*

Me laisserez-vous passer à la fin ?

JONATHAS.

Crains la vengeance du Seigneur, ton Dieu, que tu as offensé.

DE PONTHAU.

C'est bien, Jonathas, tu as encore des progrès à faire (*à de Helly*). Monsieur, Dieu ne veut pas la mort du pécheur, pourvu qu'il se repente. Je vais tenter un dernier effort pour qu'il soit dit que j'ai tout essayé. Si vous montrez par des larmes que vous regrettez la fornication et l'erreur, Dieu vous pardonnera peut-être et conclura une alliance avec vous (*il prend sa bible et l'ouvre*) « Or, il arriva... (*De Helly lui arrache la bible des mains et la jette, Jonathas la ramasse pieusement*).

DE HELLY.

Maintenant, je veux passer, entendez-vous?

DE PONTHAU.

Monsieur, vous m'avez insulté. Il s'agit de me rendre raison. Votre conduite est indigne d'un gentilhomme. Aux épées, monsieur, aux épées ! (*Ils dégaînent.*)

DE HELLY.

Soit ! (*Ils se battent.*)

JONATHAS, *à son maître.*

Je vais prendre une leçon, monsieur, tâchez qu'elle soit courte.

DE HELLY.

Allons donc !

DE PONTHAU.

Pour la plus grande gloire de la religion réformée. Un... Deux... (*Il se fend; de Helly pare.*)

DE HELLY.

Pas de chance ! (*Lui portant une botte.*) Grand bien vous fasse ! (*de Ponthau pare.*)

DE PONTHAU.

Merci.

JONATHAS *à de Ponthau.*

Vous mettez bien du temps à dépêcher ce freluquet, monsieur. Dois-je m'en mêler ?

DE PONTHAU.

Attention à ce coup, Jonathas.

JONATHAS, *battant des mains.*

J'applaudis d'avance.

Jean Pot, Suzanne et la Parpaillote accourent.

JEAN POT.

Arrêtez !

LA PARPAILLOTTE.

C'est monsieur de Helly !

DE PONTHAU.

Soyez spectateurs de la joute. Monsieur le comte est le champion des catholiques, et moi, celui des huguenots. Allons, place ! place !

SUZANNE *à de Ponthau.*

De grâce, cessez le combat.

LA PARPAILLOTTE *à de Helly.*

Monsieur le comte, je vous en supplie, ne vous battez plus.

DE HELLY.

J'y consens.

JONATHAS, *à de Helly.*

Vous alliez être vaincu ; donc, notre religion vaut mieux que la vôtre.

JEAN POT, *désolé.*

Je vous le disais : ce monsieur n'est venu que pour mettre tout sens dessus dessous.

DE HELLY, *bas à de Ponthau.*

Quand nous retrouverons-nous ?

DE PONTHAU.

Demain, à la tombée de la nuit, derrière ces meules.

DE HELLY.

Au revoir, la Parpaillotte. Au revoir, Suzanne. Je vous salue, monsieur.

(*Exit de Helly.*)

JEAN POT, *à de Ponthau.*

Je vous félicite. Grâce à vous, on va chasser d'ici Suzanne et la Parpaillotte.

DE PONTHAU.

Comment ?

JEAN POT.

Parbleu ! la Parpaillotte n'est-elle pas la fermière de monsieur le baron de Ghistelles?

JONATHAS.

Qu'est-ce que le baron de Ghistelles vient faire là-dedans ? Celui-ci se nomme de Helly.

JEAN POT.

Je vais vous expliquer.

DE PONTHAU.

Silence ! (*A la Parpaillote.*) « Toi qui te glorifies dans la loi, tu déshonores Dieu par la transgression de la loi... » Femme, j'attends que tu parles.

LA PARPAILLOTTE.

Le comte de Helly est un catholique. Il doit épouser la fille du baron de Ghistelles ; mais ce dernier est un des plus fervents huguenots que je connaisse.

DE PONTHAU, *levant les bras au ciel.*

Elle a dit un des plus fervents huguenots !

JONATHAS.

Infamie !

DE PONTHAU.

Un huguenot peut-il accorder sa fille à un infidèle?

JONATHAS.

Jamais.

JEAN POT, *à Suzanne.*

Cette fois, il n'a pas tort.

DE PONTHAU.

A quoi servira donc la parole du Très-Haut : « Tu ne marieras pas mes enfants aux enfants de mes ennemis. » Archange, brandis ton glaive sur ceux qui désobéissent.

SUZANNE, *timidement.*

On assure qu'ils s'aiment.

DE PONTHAU.

« Quiconque aura quitté des maisons, ou des frères,ou des sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme et ses enfants, ou ses champs à cause de mon nom ; en recevra cent fois autant et héritera de la vie éternelle ! »

JEAN POT.

On ne peut cependant pas se montrer toujours les dents comme des chiens hargneux. Croyez-vous que les enfants d'une protestante et d'une catholique ne seront pas aussi beaux que ceux de deux protestants.

LA PARPAILLOTTE.

Non.

JONATHAS.

Sur ma parole ! Il n'existe pas un second idiot comme toi.

DE PONTHAU.

Ce mariage est impossible ; moi vivant, il ne s'accomplira pas.

JONATHAS.

En guerre contre les Hétiens, les Phérésiens, les Cananéens, les Héviens et les Jébusiens; nous les exterminerons.

LA PARPAILLOTTE.

De quelle manière comptez-vous empêcher ce mariage ?

DE PONTHAU.

Femme, ne cherche pas à pénétrer les secrets du Seigneur ; qu'il te suffise d'en admirer les résultats. — A genoux ! Invoquons le Dieu fort afin qu'il m'inspire et qu'il nous accorde le succès. A genoux ! Afin qu'il vous érige en auxiliaires puissants dans l'œuvre que j'entreprends. (*Tous s'agenouillent.*) Je vais prier tout bas. (*Il étend les mains sur le groupe, prie, puis se relève.*) Hurrah ! Mon âme déborde de sérénité. J'ai une armée, gloire à Dieu !

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Une salle de réception dans le château de Ghistelles. D'énormes tapisseries qui représentent des combats antiques s'étendent le long des murailles. Le plafond se compose de poutres rouges sur fond noir. Une vaste cheminée, au manteau armorié, s'élève contre le mur de droite. Des sièges massifs,à pieds carrés, sont rangés symétriquement.

Hélène est assise sur un tabouret, à côté d'un immense fauteuil dans lequel se tient son père. Le vieillard est vêtu de noir, comme elle. Il est maigre. Sa barbe et ses cheveux sont blancs. — Le comte de Helly porte un pourpoint rose, brodé de soie multicolore, collant. Son haut-de-chausses est bouffant, de couleur et d'ornementation identiques à celles du pourpoint.

HÉLÈNE, *à de Helly.*

Qui vous a retenu ?

DE HELLY.

Je passais auprès de la ferme que dirige la Parpaillotte, lorsqu'un homme s'est dressé devant moi, et, sans plus de façons, a voulu me convertir.

DE GHISTELLES.

Etait-ce un huguenot?

DE HELLY.

Précisément. Je ne me souviens plus de son

nom ; mais il faut avoir le cerveau singulièrement coupé de fêlures, pour déclarer la guerre à la concorde et à la liberté de conscience.

DE GHISTELLES.

Cet homme a peut-être agi dans un but louable.

DE HELLY.

Je n'en disconviens pas. De plus, je respecte les croyants débonnaires, à quelque religion qu'ils appartiennent. Vous le voyez, monsieur le baron, je suis un catholique d'une espèce rare. Quant aux énergumènes, je ne les range sous aucun drapeau.

DE GHISTELLES.

Ceux que vous gratifiez du titre d'énergumènes, sont très souvent d'énergiques apôtres.

DE HELLY.

Nous avons payé assez cher la paix dont nous jouissons pour avoir le droit d'y tenir.

DE GHISTELLES, *ironiquement.*

Oui, surtout à l'époque où vos confesseurs, jésuites et autres, refusaient l'absolution à quiconque ne s'enrôlait pas dans la Sainte-Union.

DE HELLY.

On ne convertit pas avec l'épée, et cet homme a tiré l'épée contre moi.

DE GHISTELLES.

Vos ancêtres, monsieur de Helly, ne raffolaient pas des idées de modération que vous émettez aujourd'hui. Vous avez payé la paix assez cher, disiez-vous ? Ventredieu ! je crois que nous autres

huguenots, nous l'avons achetée encore plus chèrement que vous ne l'avez payée. La Saint-Barthélemy...

HÉLÈNE.

Mon père, je vous en supplie...

DE GHISTELLES.

Je fus blessé dans les massacres.

HÉLÈNE.

O mon cher père, songez à mon bonheur prochain et n'assombrissez pas mes rêves si timides et si clairs d'espérance.

DE GHISTELLES, *tendant la main à de Helly.*

Pardonnez-moi. Mes vieilles colères essaient encore de bondir de temps à autre. J'oublie parfois que les enfants ne sont pas responsables du crime de leur père. Je sais heureusement que vous êtes un parfait gentilhomme, monsieur de Helly, et je n'hésite point à vous donner ma fille. N'est-ce pas la meilleure preuve de mon estime et de mon affection ?

DE HELLY.

Monsieur le baron, je déplore toutes les anciennes querelles. Je suis catholique, je le dis hautement, car le baron de Ghistelles ne me blâmera pas de rester fidèle à une croyance, mais je méprise les caprices sanguinaires du passé; et je hais les tortures morales et corporelles qui ont placé ma religion au niveau des religions païennes.

DE GHISTELLES, *à un laquais qui entre.*

Que veux-tu?

LE LAQUAIS.

Monseigneur, un gentilhomme demande à vous entretenir.

DE GHISTELLES.

Le connais-tu ?

LE LAQUAIS.

Non, monseigneur.

DE GHISTELLES.

J'y vais. (*Exit le laquais. A de Helly.*) Vous le voyez, mon cher comte, je suis appelé à remplir mes devoirs de châtelain. A bientôt ! Hélène vous dédommagera de mon absence.

Devant le château.

DE PONTHAU, *saluant avec gravité.*

Jacques, comte de Ponthau, demande asile au baron de Ghistelles, huguenot comme lui.

JONATHAS, *même jeu.*

Jonathas, valet du comte de Ponthau, réclame la même faveur.

DE GHISTELLES, *à Ponthau.*

Soyez le bienvenu, monsieur ; ma maison est toujours ouverte à ceux qui ont besoin de moi. Je mets à leur service ma fortune et mon bras. Mais, pardon ! Au temps où j'étais un des compagnons du roi Henri, j'avais un ami intime, il s'appelait comme vous, de Ponthau.

DE PONTHAU.

C'était mon père.

DE GHISTELLES.

Loué soit Dieu qui m'envoie pour hôte le fils d'un frère d'armes ! Nous disions : « Ardent et farouche comme Ponthau. » Parbleu ! votre main, monsieur le comte, nous sommes d'anciennes connaissances. Donnez-moi des nouvelles de votre père, monsieur.

DE PONTHAU.

Mon père estimait profondément son roi. Aussi l'abjuration a-t-elle porté un coup mortel au vieillard déjà malade.

DE GHISTELLES.

En effet, ce fut une horrible épreuve ! — Pauvre de Ponthau ! — (*Un silence.*) Il me reste à présenter mon hôte à ma fille Hélène de Ghistelles et à son fiancé, le comte de Helly.

DE PONTHAU.

Le comte de Helly ?

DE GHISTELLES.

Vous le connaissez ?

JONATHAS.

Je crois bien. Il n'y a qu'un instant...

DE PONTHAU.

J'ai eu l'honneur de croiser l'épée avec le comte de Helly.

DE GHISTELLES.

C'était vous ?

DE PONTHAU.

Je me suis laissé emporter à la suite d'une discussion sur un point religieux. Mais, du moment

que le comte de Helly peut devenir le gendre d'un ami de mon père, je suis prêt à oublier cet incident.

DE GHISTELLES.

Comptez sur moi; la réconciliation sera prompte et bientôt, vous serez bons amis. Venez.

(*Exeunt.*)

L'intérieur d'une grange.

SUZANNE, *se laissant tomber sur un tas de paille.*

J'ai failli fondre en larmes devant tout le monde, et comment aurais-je expliqué ma douleur, moi qui n'en comprends pas la raison? — Est-ce que je deviendrais folle? — Un vide s'est creusé dans mon cœur depuis que les deux voyageurs sont partis. — Seigneur! la présence de ma mère m'importune! Quand la nuit approche, je tressaille. Le silence m'enivre. J'ai besoin de pleurer, je pleure et je souffre... La solitude est pleine de secrets. (*Elle sanglote.*) Il me prend des envies de fuir loin de la ferme et loin de cet odieux Jean Pot. Mais qu'ai-je donc à mordre mon fichu et à m'enfoncer les ongles dans la chair pour ne pas crier? Bonté du ciel! je suis bien malheureuse! — Comme M. de Ponthau est beau!... Quelle noble tournure et quelle voix caressante il a!... Comme il est grand et bon! Son valet Jonathas est heureux de vivre auprès de lui. Hélas! j'ai la mort

dans l'âme. (*Elle sanglote encore plus, en se raidissant.*)

JEAN POT, *du dehors.*

Suzanne !... Suzanne !... Où êtes-vous ?

SUZANNE.

On ne me laissera seulement pas pleurer à mon aise ! Cherche, va ! Crie partout mon nom, je ne répondrai rien.

JEAN POT, *surgissant au-dessus d'un amas de gerbes.*

Ah ! Voyez-vous ?...

SUZANNE, *s'essuyant vivement les yeux.*

L'ennuyeux personnage !

JEAN POT.

Vous ai-je dénichée assez prestement ?

SUZANNE.

Vous voilà fort avancé ! (*Elle lui tourne le dos et s'en va.*)

JEAN POT.

Elle se sauve !... Ses yeux sont cerclés de rouge. Pourquoi ne répondait-elle pas ? — Je cours la rattrapper et je ne la quitterai pas qu'elle ne m'ait raconté la cause de son chagrin.

(*Exit Jean Pot.*)

L'intérieur d'une cuisine. — Une valetaille nombreuse entoure Jonathas. — Les visages sont éclairés par une lampe fumeuse. — Sur une table grossière se dresse un vase en cuivre, plein de vin. — Des flèches et des points lumineux s'accrochent aux ustensiles suspendus le long des murs. — Les fenêtres sont petites et presque carrées. — Elles sont ouvertes, et leurs vitres, à certains endroits, semblent allumées. — Parmi les buveurs, les uns sont assis sur des escabelles, les autres sur un banc près de la table. — Chacun a un pichet à sa portée. — Les figures sont joyeuses.

ANTOINE.

Vous connaissez beaucoup de pays, monsieur Jonathas?

JONATHAS.

Énormément.

ANTOINE.

Vous avez dû avoir quelques aventures ?

JONATHAS.

Énormément.

UNE SERVANTE.

Galantes ?

JONATHAS.

Galantes, héroïques et extraordinaires.

CHARLOT, *avec un soupir.*

Ah ! monsieur Jonathas, vous êtes un homme fortuné.

JONATHAS.

On n'est pas maître des événements. Le présent

est un don du ciel. L'avenir est un gouffre. La vie n'est pas toujours rose.

PHILIBERT.

Surtout pour ceux qui n'ont aucune chance de quitter leur trou.

DEUXIÈME SERVANTE.

Les jours de fête ne sont pas gais ici. M. le baron est un bon maître ; mais il est sévère sur certains chapitres. Aussi, lorsqu'on danse au village, les sons du crin-crin et le bruit de la gaieté des autres entrent par les fenêtres... Nous avons le cœur gros.

ANTOINE.

Le fait est qu'on aurait besoin de se dégourdir les jambes et de courtiser les jolies filles.

FRUSQUIN.

Êtes-vous satisfait de votre maître, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Sarpejeu ! Nous ne saurions nous passer l'un de l'autre.

UN MARMITON.

Je donnerais bien des choses pour porter, comme vous, une rapière au côté et de belles grandes bottes aux jambes.

JONATHAS.

Et aussi de la barbe au menton, galopin ? Sur ma foi ! Tu n'es pas dégoûté.

PHILIBERT.

Votre verre est vide, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Il a tort! Vive la poussière des routes! Je suis altéré comme le papa Silène.

FRUSQUIN.

C'était votre père, monsieur Jonathas?

JONATHAS, *avec un rire protecteur.*

Cornes du diable! Vous n'avez jamais entendu parler du papa Silène? C'était un ivrogne qui se pavanait toujours juché sur le dos d'un âne? Mes enfants, il est du dernier avantage pour les navigateurs que les bords de la mer et les rives des fleuves n'aient pas contenu du vin, car ce biberon de Silène aurait été capable de prendre l'univers en guise de coupe et de le vider jusqu'à la lie.

ANTOINE.

Sans être soûl?

JONATHAS.

On ne répond pas des accidents. Néanmoins, j'aurais gagé le contraire.

CHARLOT.

Ah! monsieur Jonathas, vous nous en contez.

JONATHAS.

Mon cher, si vous aviez de l'instruction, vous sauriez que je ne cherche pas à vous en conter, comme vous dites.

PREMIÈRE SERVANTE.

J'ai une requête à vous faire, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Dites un ordre à me donner, toute belle.

PREMIÈRE SERVANTE.

Vous plaisantez, monsieur Jonathas. La toilette ne m'irait peut-être pas plus mal qu'à une autre ; mais, avec mes vêtements grossiers, j'ai l'air...

JONATHAS.

Bien des duchesses ne vous valent pas. Commandez, ma fleur, mon gracieux oiseau, j'obéirai. (*La servante se cache la figure en riant.*)

CHARLOT.

Vos compliments la font rougir. Las ! Elle ne sait plus où se cacher.

JONATHAS.

Que serait-ce donc, si je la serrais dans mes bras ?

PREMIÈRE SERVANTE.

Finissez, monsieur Jonathas. Vous devriez plutôt nous raconter une de vos aventures.

ANTOINE.

Oui, monsieur Jonathas, une de vos aventures, s'il vous plaît ! Narrez-nous une de vos aventures.

JONATHAS.

Volontiers, mes amis. Attendez un peu. (*Il réfléchit.*) J'y suis ! Écoutez cette histoire ; elle est pétrie de choses étonnantes. C'est un bavardage amoureux. A l'époque dont je vais vous parler, moi et mon maître, nous demeurions en Alger. La température y est clémente et les appétits charnels s'y développent. Que les femmes ouvrent les oreilles ! Un soir, à la tombée de la nuit, une esclave, noire comme les fesses de Satan, se

glissa vers nous et me remit, furtivement, un odorant poulet.

LE MARMITON.

Un poulet?

JONATHAS.

Il était conçu en ces termes : « Suivez l'esclave qui vous remettra cette missive et... (*il fait claquer sa langue*) vous ne serez pas mécontents. Venez tous les deux. » La signature se composait de lettres baroques formant un nom difficile à retenir. Je regardai M. de Ponthau, il comprit, et nous accompagnâmes la négresse. Une suite de petites rues, de corridors sombres et de chambres éblouissantes nous conduisit dans un boudoir.

CHARLOT.

Hé! Hé!

TOUS.

Chut!

JONATHAS.

Là, deux sultanes nous attendaient. On n'apercevait que leurs yeux, mais ils brillaient comme des étoiles. Il m'est impossible de vous dépeindre les élans de joie et d'amour qui nous accueillirent. Une petite musique bizarre et langoureuse, un bourdonnement chatouillait les oreilles.

CHARLOT.

Il faut que j'aille dans ce pays.

TOUS.

Silence donc, Charlot!

JONATHAS.

Bref, notre bonheur fut complet et dura près de sept mois au bout desquels nous eûmes, moi, cinq jumeaux et M. de Ponthau six!

TOUS (*au comble de l'étonnement.*)

Six jumeaux au bout de sept mois!

JONATHAS.

Les femmes de cette contrée sont remarquablement fécondes. Cela tient au climat.

FRUSQUIN.

J'avais déjà entendu raconter quelque chose du même genre.

JONATHAS.

Voici la fin : nous achevions de baptiser les onze enfants, lorsqu'un charivari épouvantable éclata dans le palais et une bande d'au moins cinq cents moricauds se mit à grouiller autour de nous en brandissant de longues épées au-dessus de nos têtes. Il s'agissait de vaincre ou de mourir : nous vainquîmes! Il n'en resta pas un. Mais, comme nous nous sentions un peu fatigués à la suite de cette escarmouche, nous gagnâmes le port, prîmes d'assaut un magnifique navire et nous revînmes en France.

CHARLOT.

Où avez-vous abandonné le navire ?

DEUXIÈME SERVANTE.

Que sont devenues les deux sultanes?

ANTOINE.

Et les onze enfants?

JONATHAS.

Sur l'honneur, je n'en sais rien, mais j'espère qu'ils sont en bonne santé.

DEUXIÈME SERVANTE.

Comment avez-vous dirigé l'immense vaisseau? Comment avez-vous pu trouver votre route jusqu'en France.

JONATHAS.

Je ne m'en souviens plus.

PREMIÈRE SERVANTE.

Dieu vous aura protégés sans doute?

JONATHAS, *avec violence.*

Taisez-vous. Ne prononcez pas le nom du Tout-Puissant.

PHILIBERT.

Pourquoi?

JONATHAS.

Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

ANTOINE.

Cependant, M. Jonathas, vous n'auriez jamais pu vous en tirer sans une intervention divine.

JONATHAS.

Assez! mille diables!

ANTOINE.

Vous manquez de reconnaissance envers Dieu.

JONATHAS, *très sombre.*

Maintenant je suis obligé de vous l'avouer, je ne vous ai raconté que des mensonges. Oui! je suis un criminel; j'ai menti avec effronterie, pas un mot n'était vrai! J'ai inventé afin de me glorifier aux

yeux de votre ignorance. Physiquement, je suis pur comme une vierge. Vous êtes tous des sots et des bélitres, car l'intervention du Seigneur n'avait rien à démêler avec mes impostures. Adieu! je vous défends de m'adresser la parole. (*Exit.*)

Une galerie éclairée par de hautes fenêtres à petites vitres blanches. Des portraits de famille suspendus aux murailles.

DE PONTHAU.

Je suis resté longtemps silencieux dans mon château, écoutant les voix qui me parlaient en s'échappant de la splendeur des nuits, du feuillage des grands arbres et de la plaine ensoleillée. Un matin, convaincu de ma mission, j'ai tout abandonné pour prêcher l'Évangile.

DE GHISTELLES.

Vous avez placé un homme sûr à la tête de vos domaines ?

DE PONTHAU.

Non, j'ai distribué mes terres aux pauvres. Je n'ai gardé que les quatre murs de ma gentilhommière.

DE GHISTELLES.

Détermination sublime! monsieur, je suis fier de vous posséder sous mon toit.

DE PONTHAU.

Les temps sont mauvais pour les serviteurs de la vraie cause. La paix, ou plutôt un simulacre de bonne entente fit tomber les armes de leurs mains. La foi s'attiédit dans les cœurs. On ne se hasarde plus à relever la tête; on n'ose plus abattre les ennemis de Dieu. Notre parti avait mis sa confiance

dans un homme que l'ambition a perdu, car il a préféré un royaume temporel à un royaume céleste.

DE GHISTELLES, *se découvrant.*

Le roi Henri est le premier gentilhomme de France, monsieur.

DE PONTHAU.

J'ai beaucoup connu le Béarnais sous la Ligue, alors qu'il combattait pour la justice; quoique fort jeune, j'étais un de ses fidèles, par le cœur, mais le jour où il a déserté, j'ai détourné les yeux, et depuis, je n'ai plus revu ondoyer le panache blanc d'Ivry.

DE GHISTELLES.

Hélas!

DE PONTHAU.

On me dira : la politique exigeait cette abjuration. Comme si la politique, cette bouffonnerie, pouvait entrer dans la balance avec la religion! Mais à quoi bon pousser d'inutiles soupirs? A quoi bon fouetter de cuisants regrets? Le mal est visible dans toute sa hideur; l'important serait donc d'y remédier.

DE GHISTELLES, *après un silence.*

Vos paroles rallument en moi une espérance presque éteinte. Je croyais mortes les passions de mes jeunes années, elles n'étaient qu'endormies, et le vieux sang huguenot recommence à bouillonner dans mes veines. Croixdieu! je partage votre avis. Il est encore possible que ce vaillant

duc de Bourbon qui nous guidait si jovialement au combat, rétracte un aveu que la Ligue et l'Espagne lui ont arraché.

DE PONTHAU.

Nous sommes braves tous les deux. Notre cœur bat sous une même franchise ; parlons donc sans arrière-pensée. Monsieur le baron, si vous n'y mettez aucune opposition, nous allons jurer d'unir nos efforts et de n'avoir pas de secret l'un pour l'autre. De cette alliance dépendra la réussite de nos projets.

DE GHISTELLES, *étendant la main.*

Moi, Robert, baron de Ghistelles et seigneur d'Audreville, navré de l'agonie qui étreint ma religion, je jure alliance avec M. le comte de Ponthau.

DE PONTHAU, *étendant la main.*

Moi, Jacques, comte de Ponthau, comte de Fiennes, baron de la Marche, je jure alliance avec Robert, baron de Ghistelles, seigneur d'Audreville. Que Dieu nous entende !

DE GHISTELLES.

Que Dieu nous protège ! Désormais, vous êtes ici chez vous, monsieur le comte, tout ce qui m'appartient vous appartient.

DE PONTHAU.

Le roi est à Paris ; quand partons-nous ?

DE GHISTELLES.

Accordez-moi huit jours de répit avant de nous mettre en route.

DE PONTHAU.

Huit jours! Avez-vous du crédit auprès du roi?

DE GHISTELLES.

Autrefois, j'étais avec votre père un de ses conseillers; mais aujourd'hui, après un éloignement aussi prolongé, daignera-t-il seulement me reconnaître? M. de Helly a quitté la cour, tout dernièrement, et le roi n'a pas eu un souvenir en entendant mon nom.

DE PONTHAU.

L'amitié des rois est fragile. — Monsieur le baron, cherchons un moyen afin que le roi Henri soit forcé de nous reconnaître.

DE GHISTELLES.

Si nous n'en trouvons pas?

DE PONTHAU.

Alors je me présenterai seul. Je lui rappellerai Coutras, les exploits accomplis, les combats de Dieu pour l'Évangile, le naufrage de la catholique Armada. Je lui retracerai sa brillante jeunesse; je lui peindrai notre désespoir à la nouvelle de son abjuration. Au besoin, j'aurai ma bible. Les versets tonneront à ses oreilles comme les clameurs du Jugement dernier, et, avec l'aide du Seigneur, je le prendrai à l'abîme.

DE GHISTELLES.

Aucun péril n'est insurmontable.

DE PONTHAU.

Daniel est sorti de la fosse aux lions.

DE GHISTELLES.

Voyez-vous un inconvénient à ce que ma fille nous accompagne, monsieur le comte?

DE PONTHAU.

Non, monsieur le baron, non. — Votre fille!... votre fille!... (*Il réfléchit, puis, avec une indicible expression de joie* :) Nous tenons le roi! J'ai trouvé! Le roi nous appartient! Vieillard, remerciez Dieu, car votre fille, c'est la victoire!

DE GHISTELLES.

La victoire?

DE PONTHAU.

Les grâces de votre enfant sont un bienfait du ciel. Apportez-lui des étoffes resplendissantes, couvrez-la de pierreries, rendez-la superbe entre toutes, que sa beauté soit un éblouissement! — Et le roi est à nous.

DE GHISTELLES.

Monsieur le comte...

DE PONTHAU, *avec enthousiasme*.

O mon roi! Ton impudeur va peut-être te sauver!...

DE GHISTELLES.

Je ne veux pas que ma fille soit mêlée à notre conspiration.

DE PONTHAU, *indigné*.

Vous ne voulez pas?

DE GHISTELLES.

Sa mère n'est plus là pour la protéger... Je crains une souillure pour mon blason.

DE PONTHAU.

Une souillure ?

DE GHISTELLES.

L'honneur de ma fille m'est plus cher que le mien.

DE PONTHAU.

Sa virginité sera inaccessible.

DE GHISTELLES.

Le soupçon effleure et tue.

DE PONTHAU.

Je me ferai son ombre. Pas un madrigal ne s'effeuillera devant sa candeur. Pas un regard dangereux ne touchera sa vertu. Le vent de mon épée l'enfermera dans un tourbillon infranchissable.

DE GHISTELLES.

Ma fille peut succomber.

DE PONTHAU.

Eh bien, vieillard, quand même ?

DE GHISTELLES.

Vous ne parlez pas comme un père.

DE PONTHAU.

Je tiens ma mission du Très-Haut.

DE GHISTELLES.

Le roi est puissant.

DE PONTHAU.

Oui, mais moins puissant que Dieu. Pensez-y bien ! Ce n'est pas un sacrifice comme celui d'Abraham qu'on vous demande. Votre fille pure ne court aucun risque. La lumière peut-elle être

salie ? N'est-ce pas elle, au contraire, qui étincelle sur les pourritures, et qui dore la fange des marécages. L'innocence est comme le soleil, elle plane loin des corruptions, et loin des projets ambitieux. — D'ailleurs le roi n'est plus jeune, donc il est moins à craindre.

DE GHISTELLES, *après un silence.*

Je cède, mais en frissonnant. — Monsieur de Ponthau, je mets sous votre sauvegarde l'honneur de ma famille. N'oubliez pas que je suis trop vieux pour le défendre seul. Agissez comme si ma fille était votre sœur.

DE PONTHAU.

Je me dévoue à son service.

DE GHISTELLES, *un peu accablé.*

La tâche que nous entreprenons est ardue. L'escalade d'une forteresse, sous les yeux de l'ennemi est moins hérissée de difficultés. Pressentiment horrible ! Monsieur le comte, si, par malheur, nous allions échouer ?

DE PONTHAU.

C'est que le Seigneur aurait maudit le serviteur incrédule ! C'est que le temps de la douceur serait passé !

DE GHISTELLES.

Y pensez-vous ?

DE PONTHAU.

Écoutez : si la fortune nous accable, nous la souffleterons à notre tour. Nous nous réunirons, nous, les fidèles ! Nous formerons une suprême

phalange, et à l'heure convenue, au sein même de la capitale, nous enlèverons le roi. Une fois dans nos mains, il n'obtiendra sa liberté qu'à des conditons sévères.

DE GHISTELLES.

Soit! Si la témérité n'est pas une vertu de la vieillesse, du moins ne lui messied-elle pas. La confiance me revient. Il est beau de voir deux hommes, d'âges aussi dissemblables, se comprendre et unir leurs mains pour une grande œuvre. Nous réussirons. — Allons retrouver ma fille.

(*Exeunt.*)

Une chapelle au Louvre. — Il fait nuit. — Un seul cierge brûle à côté de l'autel.

MAZAROZ, *entrant.*

Le sommeil me fuit. Ce n'est pas un mince fardeau qu'un secret comme le mien! — Plus le moment fatal approche, plus je me sens pygmée devant une entreprise aussi grandiose. — Les sentinelles et moi, nous sommes les seuls au Louvre qui restons encore debout à cette heure... Fantastique veillée d'armes! Un groupe de soldats sommeille en pensant à la sûreté d'un homme, mais un prêtre veille en fomentant sa mort. — Bizarre destinée que la mienne!... J'aperçois la maison blanche et le jardinet dans lesquels s'est écoulée mon enfance. Mon père voulait faire de moi

un fermier. Ma mère avait rêvé pour son fils un horizon chamarré de couleurs splendides. Ce qui ne l'empêchait pas, souvent, alors que mes éclats de rire s'épanchaient avec le plus de gaieté, de m'enlever dans ses bras et de m'inonder de larmes et de baisers ! Des pressentiments lui découvraient-ils mon avenir ? — O Christ, j'ai des doutes sur la loyauté de mes pensées, et je viens te mendier un peu de courage. Vois, je suis devant ton autel; mon âme s'emplit de lueurs mystiques, comme cette chapelle où palpite la flamme d'un cierge. Christ, enlève-moi sur les nuages de l'extase; apparais-moi si j'ai tort. Mais non, je demande peut-être une trop grande faveur. Mon Dieu ! je vais tremper dans ce bénitier le poignard destiné à l'immolation. Si l'eau bouillonne, c'est que mon projet sera maudit. (*Il trempe le poignard dans l'eau bénite.*) Rien ! Ah ! je le sentais bien; je suis sûr de moi, maintenant. Divin semeur, merci d'avoir enfoui dans ma tête le germe sanglant ! Merci ! Tu seras obéi.

Une rivière couverte de nénuphars et de roseaux. — Jonathas est assis à l'avant d'une barque plate et pêche à la ligne. — Sur la rive, du côté où se trouve Jonathas, on voit un jardin; sur l'autre rive s'allonge un sentier planté de saules.

JONATHAS.

Au diable les forêts sans gibier et les rivières sans poissons ! Mon déjeuner, par bonheur, ne se

composera pas exclusivement de ma pêche; sans cela, je risquerais de faire maigre chère. Hé! Hé! Voilà mon hameçon accroché! (*Il tire; la ligne se casse.*) Oh, oh! Voici ma ligne en deux morceaux!... Décidément, je n'étais pas né pêcheur, il est donc nécessaire que je sois au service d'un saint. (*Il éclate de rire.*) Je suis amoureux fou de ma Suzannette. Quelle agréable femme! O huit et neuf fois heureux Jonathas! Cependant, mes affaires n'avancent pas avec une régularité excessive... J'ai vu Suzanne plusieurs fois, et il me semble que je n'ai pas produit sur elle une impression sérieuse... Je puis en tirer deux conséquences: une mauvaise et une bonne. La mauvaise, c'est que j'ai passé inaperçu; la bonne, c'est que je ne lui ai pas déplu... Autre réflexion: Elle n'aime pas Jean Pot, donc son cœur est libre. Peut-être aussi a-t-elle feint de ne pas me voir pour mieux cacher son jeu?.. Les femmes!... Morbleu! Pourquoi regardait-elle autant M. de Ponthau? Elle semblait ravie, en admiration devant lui. Je veux une explication... Une explication?... A quoi servirait-elle? Mon maître est généreux; ses promesses sont sacrées. Jonathas, mon ami, tu viens de concevoir une mauvaise pensée.

SUZANNE (*Apparaissant dans l'allée de saule.*)

Bonjour, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Suzanne!

SUZANNE.

Suzanne elle-même, avec sa plus belle robe, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Désirez-vous traverser la rivière ?

SUZANNE.

Dame! vous m'épargnerez un bon bout de chemin.

JONATHAS, *après avoir détaché la barque, la dirige du côté de Suzanne.*

Quelle circonstance amène ici celle que mon cœur attendait ?

SUZANNE.

Je cherchais votre maître.

JONATHAS.

Hein !

SUZANNE.

Donnez-moi la main pour que je saute dans la barque... Bien !... — Ma mère est inquiète de la réception que M. de Ponthau a pu obtenir et je suis à la chasse de nouvelles rassurantes.

JONATHAS.

Eh bien ! ne suis-je pas là pour vous en donner ? Croyez-vous que M. de Ponthau ne me saura pas gré d'avoir calmé votre charmante inquiétude ? (*Ils débarquent dans le jardin.*)

SUZANNE, *tristement.*

M. de Ponthau se soucie fort peu de moi, et il a raison.

JONATHAS.

Mais vous ignorez donc la grâce répandue sur

toute votre personne? Quel homme n'éprouverait à votre vue la plus délicieuse des émotions? L'amour se faufile traîtreusement, comme une couleuvre à travers les broussailles. L'amour est un vin parfumé qui nous pénètre. Chacune des paroles de l'objet aimé est une nouvelle rasade qui ajoute à l'ivresse. Suzanne, vos traits, votre sourire, votre démarche, achèvent de rendre fous, et M. de Ponthau, comme moi, dirait qu'après vous avoir vue, il ne reste plus que cette alternative : vous épouser ou mourir.

SUZANNE, *émue.*

Vous êtes très attaché à votre maître!

JONATHAS, *transporté.*

A mon maître? Qui ne le serait? Un héros loyal, bon et dévoué à l'humanité, un sage, attentif au bien des autres... (*finement.*) à tel point que je n'ose vous avouer ce qu'il m'a promis de m'accorder. S'il est un homme honorable, c'est lui! S'il est un homme parfait, c'est lui! S'il est un homme qui soit plus qu'un homme, c'est-à-dire un intermédiaire entre le ciel et la terre, un saint et un prophète, c'est lui!

SUZANNE, *à part.*

Tout le monde l'aime donc!

JONATHAS.

Suzanne, dans ce château, quelqu'un vous adore à la folie. Le rêve de cet amant ignoré est de mettre à vos pieds, son nom, sa gloire et sa for-

tune. Il vous entrevoit la nuit dans ses insomnies et le jour dans sa pensée. Malgré sa bonne mine, sa valeur éprouvée, il est auprès de vous si timide qu'il n'a pas le courage de se nommer et qu'il attend un mot de vous comme on attend son paradis.

SUZANNE, *à part, se soutenant à peine.*

Dieu bon ! M. de Ponthau m'aimerait-il ?

JONATHAS.

Par pitié ! Suzanne, un mot pour lui, un mot seulement.

SUZANNE.

Dites à cet homme que je suis son indigne servante et que son aveu me remplit de confusion et de joie.

JONATHAS.

Je nage dans la félicité, Suzanne... (*Au moment où Jonathas va tomber aux genoux de Suzanne, Jean Pot apparaît.*) Quel est le coquin ?... Tiens ! Jean Pot. (*Il rit.*)

SUZANNE, *bas à Jonathas.*

Au nom du ciel ! taisez-vous.

JONATHAS, *à Jean Pot.*

Et votre mariage avec Suzanne?

JEAN POT.

Que voulez-vous dire ?

SUZANNE.

De grâce !...

JONATHAS

Je le place dans le creux de ma main. Je l'en-

ferme délicatement dans mes cinq doigts. Comprends-tu ?

JEAN POT.

Oui.

JONATHAS, *ouvrant la main toute grande.*

Dans ce cas, cours après.

JEAN POT, *à Suzanne.*

Ma foi! j'ai eu raison de vous surveiller, quelque chose me poussait à vous suivre.

JONATHAS.

Que nous chante cet imbécile?

JEAN POT, *à Suzanne.*

Je comprends votre tristesse, aujourd'hui. Ces beaux messieurs avaient quitté la ferme. Suzanne, vous savez combien je vous aime! Vous savez avec quel bonheur je voyais approcher le jour de notre mariage! Vous savez que je suis un brave garçon, un cœur dévoué! Pourquoi me causez-vous tant de peine?

SUZANNE, *tristement.*

Je ne vous aime plus, Jean, ce n'est pas de ma faute.

JEAN POT.

Vous ne m'aimez plus! Puis-je me contenter de cela? Dois-je m'en aller sans rien dire et sans défendre mes droits?

JONATHAS.

Holà! Jean Pot, mon ami, j'ai montré assez de patience. En fait de jérémiades, je n'admets que

celles de la Bible. Ta position est fort intéressante, j'en conviens ; mais sois orgueilleux et va pleurer plus loin.

JEAN POT.

Mêlez-vous de ce qui vous regarde, monsieur ; je ne vous parle pas, moi ; je n'ai affaire qu'à Suzanne.

JONATHAS.

Eh ! bélitre que tu es ! N'as-tu pas encore compris que la cause de Suzanne était la mienne ? *Vade retro !* je ne suis pas d'humeur à supporter tes insolences.

SUZANNE, *à part.*

Ma cause est la sienne ?

JONATHAS.

J'aime Suzanne et j'en suis aimé. De quel droit es-tu venu stupidement dresser tes cornes devant notre amour ?

SUZANNE, *à part, éclatant en sanglots.*

Je m'étais trompée... Malheureuse que je suis.

JEAN POT, *exaspéré, à Suzanne.*

Ah ! tu l'aimes ! et tu restes avec lui en ma présence ! Tu ne crains pas de me torturer et mon désespoir est aussi grand que ton indifférence ! Crois-tu par hasard que je partirai sans vengeance et que je n'oserai pas te traiter selon tes mérites. Va ! tu n'es qu'une catin. (*Il frappe Suzanne.*)

JONATHAS, *envoyant Jean Pot à vingt-cinq pas.*

C'est trop fort ! Satané Jean ! Satané Pot ! Il



faut que je te brise en menus morceaux. (*Suzanne s'enfuit épouvantée.*)

JEAN POT.

Elle s'est sauvée !

JONATHAS.

Reste-là ! damné filou, que je voie si tu as un corps et une figure comme les autres hommes, toi qui oses me braver en face.

JEAN POT.

Parbleu ! oui, je resterai, et vous ne me ferez pas peur.

JONATHAS.

J'en écraserais dix comme toi, si je voulais ! Ouvre les oreilles en attendant que je les offre au premier chien qui passera. Tu vas aller t'excuser à genoux auprès de Suzanne, sinon, tu peux écrire ton testament.

JEAN POT.

Je n'irai pas.

JONATHAS.

Admirez ce lâche ! Il ne s'estime pas heureux d'implorer son pardon aux pieds d'une femme.

JEAN POT.

Je ne suis ni disposé à subir vos plaisanteries, ni disposé à vous servir de bouffon.

JONATHAS

Qui t'interroge ?

JEAN POT, *sautant au cou de Jonathas.*

Si je t'étranglais un peu !

JONATHAS, *le repoussant et tirant sa rapière.*

Et moi, si je te lardais comme un rat. (*Jean Pot se sauve poursuivi par Jonathas.*)

Une autre partie du jardin.— De grands arbres.— Une petite baraque prise d'assaut par les chèvrefeuilles.

JONATHAS, *étreignant d'une main Jean Pot et brandissant sa rapière de l'autre.*

A genoux ! A genoux ! épouvantail à moineaux.

JEAN POT, *se débattant.*

Jamais ! Laissez-moi tranquille.

JONATHAS.

Allons, vite ! Demande pardon, ou je te pourfends. Sois-en prévenu, je ne badine pas.

JEAN POT.

Pardon !

JONATHAS.

A genoux ! Faut-il te le répéter ?

JEAN POT.

J'y suis ! — Remettez votre épée au fourreau.

JONATHAS.

Feras-tu des excuses à Suzanne ?

JEAN POT.

Oui.

JONATHAS, *rengaînant.*

Ne recommence plus.

JEAN POT, *se relevant avec agilité.*

Désormais, prenez garde à vous! Vous êtes un gueux! (*Il s'enfuit.*)

JONATHAS.

Canaille! (*Il le poursuit. Tous deux vont presque se heurter contre de Ponthau qui s'avance avec Hélène.*)

DE PONTHAU.

Paix! valets de bourreau! Paix! gibiers de potence! Aurez-vous bientôt terminé vos disputes? Déguerpissez, déguerpissez, ou je frappe!

JONATHAS.

Monsieur, c'est lui...

JEAN POT, *en même temps.*

Mensonge!

DE PONTHAU, *furieux.*

Hors d'ici! vous dis-je.

(*Exeunt Jonathas et Jean Pot.*)

DE PONTHAU.

Mademoiselle, cet accès de colère vous paraît sans doute bien mesquin? Excusez-moi. Ces marauds! Il faut toujours se fâcher pour qu'ils comprennent.

HÉLÈNE, *souriant.*

Je crains que vous ne vous fâchiez un peu trop souvent, monsieur le comte.

DE PONTHAU.

Vous vous souvenez encore de mon duel avec M. de Helly, mademoiselle? Vous devez m'en vouloir beaucoup à ce sujet?

HÉLÈNE.

Le combat fut loyal, monsieur, je n'ai rien à vous reprocher. Je déplore simplement la cause qui a engendré ce duel.

DE PONTHAU.

Avez-vous réfléchi aux objections que je vous ai opposées à propos de votre mariage?

HÉLÈNE.

Des objections?

DE PONTHAU.

Avez-vous compris dans quelle prison vous étiez enfermée? Avez-vous senti le poids des chaînes que vous traîniez?

HÉLÈNE.

Mais, monsieur le comte, on s'échappe de toutes les prisons. Toutes les chaînes peuvent être brisées.

DE PONTHAU.

Vous vous trompez, mademoiselle. Les œuvres de Dieu sont indestructibles. Lui seul a le droit d'ouvrir la porte de ses cachots. Lui seul est capable de briser les liens qu'il a forgés.

HÉLÈNE.

J'aime M. de Helly; que lui reprochez-vous?

DE PONTHAU.

Tout et rien. M. de Helly possède une bravoure à l'épreuve des plus grands chocs. Il est beau, jeune, élégant, spirituel ; de plus, il vous aime.

Ses qualités étincellent comme la rosée sur les feuilles, aux premiers feux du jour.

HÉLÈNE, *fièrement.*

N'est-ce pas?

DE PONTHAU.

Couple ravissant! mademoiselle, cœurs privilégiés! Il semblerait que vous avez été créés l'un pour l'autre. J'en conviens, cette union est assortie sur tous les points, excepté...

HÉLÈNE.

Excepté?

DE PONTHAU.

Me permettez-vous de parler librement?

HÉLÈNE.

Eh! faites à votre guise.

DE PONTHAU, *avec violence.*

Oui, je parlerai, parce que mon devoir m'y oblige et parce que ma conscience me reprocherait éternellement d'avoir gardé le silence.

HÉLÈNE.

Vous m'étonnez, monsieur.

DE PONTHAU.

Monsieur de Helly est catholique, mademoiselle. Suis-je donc obligé de vous le répéter?

HÉLÈNE.

Ce mariage n'est-il pas une réconciliation manifeste? N'est-il pas destiné à couvrir de son voile de fête les haines du passé?

DE PONTHAU.

Ah! vous croyez que votre voile de mariée e

le linceul qui doit ensevelir la mémoire des larmes sanglantes et des haines enracinées ? Ah ! il a suffi de quelques mots d'amour pour étouffer les râles de vos ancêtres égorgés et pour bafouer la parole de Dieu ?

HÉLÈNE.

Monsieur de Helly est l'époux que m'a choisi mon père. Quant à la loi divine, je ne l'ai pas oubliée.

DE PONTHAU.

« Tu ne t'allieras point par mariage avec mes ennemis. Tu ne prendras point tes fils pour leurs filles et tu ne donneras point tes filles à leurs fils. »

HÉLÈNE.

Hélas !

DE PONTHAU.

Moi, ministre du Tout-Puissant, je te demande en son nom : pourquoi voulais-tu me désobéir ?

HÉLÈNE, *pleurant.*

Je l'aime !

DE PONTHAU.

Qu'importent à Dieu les amours de la terre ?

HÉLÈNE.

Je l'aime !

DE PONTHAU.

C'est la punition !

HÉLÈNE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce vous qui avez dé-

cidé que votre religion serait pour moi une cause de malheur?

DE PONTHAU.

Offre tes souffrances à Dieu et elles seront adoucies. Ma fille, il est maints et maints passages dans la bible qui sont des prophéties. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir et pour comprendre. La guerre est imminente, la guerre! avec son attirail effrayant, ses mamelles desséchées et ses clameurs épouvantables. Enfant, que feras-tu quand elle se présentera, prête à tout engloutir? Quelle route choisiras-tu? Celle de ton époux, ou celle de ton père? Celle de ta mère, morte dans sa religion? Celle de ton enfance?... Tu ne trembles donc pas à la pensée du spectre de ta mère, malheureuse par ta faute, se dressant au milieu de tes nuits sans sommeil pour te reprocher ses douleurs? Refuses-tu donc d'entendre la voix des martyrs tombés pour la sainte cause, des martyrs qui te parlent aujourd'hui par ma voix? Réfléchis, il en est temps encore. Si tu accomplis ce mariage, tu renies ta religion, la seule religion. Si au contraire, tu repousses loin de toi les conseils de Satan, tu commences à moissonner pour le ciel les fleurs de ta couronne.

HÉLÈNE, *pleurant toujours.*

Je reste sans forces contre la volonté de Dieu.

DE PONTHAU.

Bienvenue soit la grâce d'en Haut qui t'a tou-

chée. Mais, sèche tes larmes, mon enfant, elles pourraient flétrir ton sacrifice.

HÉLÈNE.

Hélas! monsieur, que faut-il faire?

DE PONTHAU.

Mon enfant, c'est moi qui ai soulevé dans ton cœur cette tempête, c'est moi qui l'apaiserai. Je me charge de tout. M. de Helly sera prévenu par moi. Je lui peindrai non-seulement vos scrupules religieux, mais encore votre amour, et votre souvenir radieux comme un météore s'épanouira dans sa pensée.

HÉLÈNE, *avec désespoir.*

Oh! monsieur!...

DE PONTHAU.

Si le chemin de votre calvaire vous semble trop difficile, si vous êtes sur le point de succomber sous le fardeau de votre croix, faites-moi signe, et je serai là, toujours prêt à vous soutenir et à vous encourager. Ne pleurez plus, mon enfant, Dieu a les yeux sur vous.

(*Exeunt.*)

Une rue longue et droite, tendue de draps blancs et de guirlandes. — Le ciel roule de gros nuages gris. — Parfois, en passant devant le soleil, ils interceptent son éclat. — Plusieurs cabarets sont ouverts. — On les reconnaît aux branches de houx suspendues au-dessus de leurs portes, au choc grinçant des verres et au tapage qui s'élance par les fenêtres. — Un reposoir, adossé à une maison, se dresse

vers le milieu de la rue avec ses oripeaux et son clinquant. — Le comte de Ponthau et Jonathas, tous deux à cheval, s'avancent d'un côté, vis-à-vis d'une procession encore éloignée qui marche à leur rencontre. — La procession est couverte de points brillants et mobiles. — On distingue presque les bannières. — Elle approche au bruit des fifres et des tambours. — A vingt pas du reposoir, un ivrogne dort, le nez dans la poussière et les jambes écartées.

JONATHAS.

Nous allons assister à quelque chose d'incongru, les papistes sont en liesse. Voici un cabaret gorgé d'ivrognes ; admirez celui-ci. (*Il montre le dormeur.*) A-t-il une assez curieuse manière de célébrer le Seigneur ! Monsieur, retournons sur nos pas.

DE PONTHAU.

Pourquoi ? Il me semble que les rues appartiennent à tout le monde.

JONATHAS.

Le tumulte pourrait effrayer nos chevaux, et les ruades me font l'effet d'un mauvais ragoût.

DE PONTHAU.

Nous sommes venus ici fort innocemment, Jonathas. Je ne sais quelle fatalité nous y a conduits par la main. Les ruades sont peu dangereuses pour les bons cavaliers.

JONATHAS.

Si nous continuons à marcher, monsieur, le flot ne tardera pas à se heurter contre nous.

DE PONTHAU.

Eh bien ! nous le verrons de plus près.

LA PROCESSION, *un peu plus rapprochée.*

Pange lingua gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinis que pretiosi,
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi,
Rex effudit gentium.

(Après chaque hymne, bruit de musique.)

JONATHAS.

Monsieur, regardez ce prêtre qui marche en tête, armé d'une croix. Est-il assez ventru ? Il a l'air d'un tonneau revêtu d'une étole.

DE PONTHAU.

Tu es un million de fois plus beau que lui, Jonathas.

JONATHAS.

Je m'en flatte.

DE PONTHAU.

Ta ressemblance avec Dieu est donc bien plus frappante que la sienne.

LA PROCESSION, *s'approchant de plus en plus.*

Per tuas semitas
Duc nos quo tendimus
Ad lucem quam inhabitas.
Amen !

DE PONTHAU.

Jonathas, trouves-tu juste cette action de nous barrer le passage?

JONATHAS.

Non, monsieur, assurément.

DE PONTHAU.

Il est inutile de froisser les opinions religieuses du prochain, quand le froissement n'a pas un but efficace. Nous voit-on traîner partout les replis squameux des processions, nous autres? Vraiment, ce serait un beau spectacle que celui de deux convictions différentes, refusant de se céder le pas, un jour de fête.

JONATHAS.

L'évidence se passe de commentaires, monsieur. Admettons, par exemple, que mon père, ou mon frère, ou quelqu'un de mes proches soit à l'article de la mort, n'est-ce pas?

DE PONTHAU.

Oui.

JONATHAS.

Mon père va donc mourir. Conséquemment, je suis on ne peut plus pressé d'arriver afin d'avoir sa bénédiction. Si je rencontre une procession au travers de ma route, comme celle-ci; que dois-je faire?

DE PONTHAU.

Tu dois prendre un autre chemin.

JONATHAS.

Et s'il est plus long?

DE PONTHAU.

Tant pis !

JONATHAS.

J'arrive et je trouve mon père mort.

DE PONTHAU, *les lèvres serrées.*

Tant pis !

JONATHAS.

Injustice ! monsieur, car si j'avais pu suivre le droit chemin, je serais arrivé à temps.

DE PONTHAU, *avec colère.*

L'injustice est mariée au papisme : la force prime le droit, ici-bas. Le but suprême de chaque homme doit donc être de conquérir la puissance absolue. Nous y parviendrons, Jonathas, et nous ferons hurler, comme des loups éclopés, tous ces bélîtres qui ne savent pas adorer Dieu.

JONATHAS.

Ah ! monsieur ! que de monstruosités sur la terre ! Nous n'avons pourtant pas été créés pour nous gêner les uns les autres.

LA PROCESSION, *très proche d'eux.*

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat illud, quod tam sitio,
Et te revelata cernens facie,
Visu sum beatus tuæ gloriæ.

DE PONTHAU.

Ces faquins seraient une royale offrande pour le Seigneur.

JONATHAS.

Royale, monsieur.

DE PONTHAU.

Arrêtons-nous. (*Ils s'arrêtent à peu près à dix pas du reposoir.*) Te rends-tu compte des dégâts produits par la grêle sur une moisson vigoureuse ?

JONATHAS.

La grêle brise, coupe, éparpille.

DE PONTHAU.

Si nous saccagions ce champ d'imbéciles ?

JONATHAS.

Volontiers.

DE PONTHAU.

Attendons; ils ne tarderont pas à nous en procurer l'occasion. Les regards nous menacent déjà. Nous n'avons cependant aucun signe particulier capable de nous attirer une explosion catholique. Tiens-toi prêt.

(*La musique se déchaîne.*)

LE PRÊTRE, *au reposoir.*

Panem de cœlo præstitisti eis.

LES ENFANTS DE CHŒUR.

Omne delectamentum in se habentur.

VOIX DANS LA FOULE.

Ohé ! les cavaliers ! chapeau bas ! les cavaliers !...

DE PONTHAU, *à Jonathas.*

Enfonce ton chapeau sur tes oreilles.

VOIX DANS LA FOULE.

Gare les pierres ! — Au bûcher, les parpaillots! — Chapeau bas !— Chapeau bas !— Au bûcher!

DE PONTHAU.

Imite-moi, Jonathas. Les plaisanteries sont parfois agréables à Dieu. A coups de plat d'épée, Jonathas ! (*Il tire sa rapière, enfonce ses éperons dans le flanc de son cheval et bondit au milieu de la foule, suivi par Jonathas.*) Hurrah ! Ponthau ! Hurrah !

JONATHAS.

Hurrah ! Ponthau ! (*Cris de douleur et d'effroi. Ils disparaissent dans l'éloignement.*)

VOIX DANS LA FOULE.

Arrêtez-les ! arrêtez-les ! — Oh ! mon bras ! — J'ai la jambe cassée ! — Malédiction ! — C'est le diable ! — De l'eau bénite sur les démons ! — J'ai le sein meurtri.

UNE MÈRE.

Ma petite fille !... Ma jolie petite fille ! Ils ont tué ma fille ! — Tenez ! la voilà !... Son sang coule. Un de leurs chevaux lui a écrasé le visage. — Ma fille !... Elle a du sang plein les cheveux. Ma jolie petite fille !— Rendez-moi mon enfant! Mes amis, vengeance !... Les misérables !... Elle a remué !...

Une route en rase campagne.— De Ponthau et Jonathas arrivent au galop.— Leurs chevaux sont en sueur.

DE PONTHAU.

Laissons souffler les chevaux.

JONATHAS, *avec des éclats de rire.*

Soufflons nous-mêmes un peu. Ah! Ah!... Le bon tour! Je n'ai jamais... Ah! ah! autant ri de ma vie! Ah! ah! ah!... Quels coups de plat d'épée!... Je ne me suis presque pas servi de la pointe. Ah!... ah!... Voilà des expéditions comme je les aime!

DE PONTHAU.

Qui les obligeait à sortir de leur église?

Une terrasse devant le château de Ghistelles.

HÉLÈNE.

Hélas! monsieur, il me semble que je suis enfermée vivante dans un tombeau.

DE PONTHAU.

Consolez-vous. La date de votre naissance sera une date lumineuse. Vous êtes réservée pour de nobles combats. Que l'étoile de la résignation, symbole des destinées grandioses, brille sur votre front! Du courage! mon enfant.

(*De Ghistelles et de Helly entrent.*)

DE GHISTELLES.

Salut, mon hôte. Le séjour de Ghistelles ne vous paraît-il pas un peu maussade? Vous qui vivez indépendant, ne vous trouvez-vous point gêné dans mon château étroit?

DE PONTHAU.

Monsieur le baron, votre gracieuse hospitalité met vos hôtes à couvert de toute espèce d'ennui.

DE HELLY, *bas à Hélène.*

Ne restez jamais seule avec cet homme.

DE GHISTELLES, *à de Ponthau.*

Serez-vous de la noce, monsieur de Ponthau ? Le comte de Helly et moi, nous venons de fixer le jour du mariage.

DE PONTHAU.

Quel est-il, s'il vous plaît ?

DE GHISTELLES.

Vous n'attendriez pas un mois.

DE HELLY.

Si Hélène, bien entendu, n'y voit aucun inconvénient.

DE GHISTELLES.

Que vous en semble, Hélène ? Ce délai vous suffit-il ?

HÉLÈNE.

Mon père !

DE GHISTELLES.

Est-il trop éloigné au gré de vos désirs ?

(*Silence.*)

DE HELLY.

Chère Hélène, vous hésitez à répondre ?

(*Hélène se cache le visage et sanglote.*)

DE GHISTELLES.

Que signifient ces larmes ? On vous parle du projet qui devrait vous intéresser plus que tout au monde et vous vous taisez ?

DE HELLY, *à Hélène.*

Et vous pleurez ?

DE PONTHAU, *à de Helly.*

Mademoiselle ne peut s'expliquer elle-même devant vous. Convaincu de mon ministère sacré, elle m'a fait l'honneur de me choisir pour confident. (*A de Ghistelles.*) Monsieur le baron, ayez la bonté de vous retirer quelques minutes avec votre enfant, elle est prête à vous apprendre la vérité. Quant à moi, je resterai avec M. de Helly, et je lui conterai ce qu'il brûle de savoir.

DE GHISTELLES.

Soit. Venez, Hélène.

(*Exeunt de Ghistelles et Hélène.*)

DE PONTHAU.

Monsieur, l'entretien que nous allons avoir est grave. Je vous supplie donc de m'écouter attentivement, car il s'agit de votre bonheur sur la terre et de votre salut dans le ciel.

DE HELLY.

Je vous soupçonne fort d'être la cause de tout le mal, monsieur. S'il en est ainsi, prenez garde!

DE PONTHAU.

Je serai toujours à votre disposition quand il sera temps de se couper la gorge; mais, pour le moment, il s'agit d'une question beaucoup plus sérieuse.

DE HELLY.

Hélène ne m'aime plus?

DE PONTHAU.

Oh! monsieur, vous insultez cette pauvre en-

fant; il n'est pas sur terre d'âme comparable à celle de la douce mignonne.

DE HELLY.

Je respire... Expliquez-vous.

DE PONTHAU.

Mademoiselle Hélène refuse de vous épouser.

DE HELLY.

Vous plaisantez ?

DE PONTHAU.

Je plaisante rarement.

DE HELLY.

Vous vous moquez de moi. Pour quelle raison Hélène me repousserait-elle ? Voyons, dites-le : elle ne m'aime plus ?

DE PONTHAU.

Au contraire. Faut-il vous le répéter ? Elle vous aime plus qu'elle ne vous a jamais aimé ; seulement,.. elle craint que la communion des âmes ne soit pas parfaite entre vous.

DE HELLY.

Que me chantez-vous là ?

DE PONTHAU.

Vous êtes de religions différentes. Le mariage est impossible.

DE HELLY, *furieux*.

Vous êtes un misérable, monsieur.

DE PONTHAU.

Je vous prouverai le contraire dans un instant. Mais ne nous emportons pas, et soyons justes. J'ai eu le déplaisir de vous annoncer une ingrate

nouvelle; il me reste à vous proposer un moyen d'obtenir la main de mademoiselle Hélène.

DE HELLY.

Lequel?

DE PONTHAU.

Jetez votre froc aux orties et endossez le pourpoint des huguenots.

DE HELLY.

Voilà une plaisante proposition !

DE PONTHAU.

Je vous ai déjà dit que je plaisantais rarement.

DE HELLY, *ironiquement.*

Me conseillez-vous d'abandonner ma religion?

DE PONTHAU.

Il vous en sera tenu compte là-haut.

DE HELLY.

Est-ce mademoiselle Hélène qui vous a chargé de m'inspirer une pareille énormité ?

DE PONTHAU.

Non, monsieur. Acceptez-vous?

DE HELLY.

Faquin !

DE PONTHAU.

N'abusez pas de moi, monsieur, ne tentez pas le sort et ma colère une seconde fois.

DE HELLY.

Donc, c'est vous qui épousez à ma place?

DE PONTHAU, *un peu surpris.*

Sur l'honneur, je n'y songeais pas; mais comme cela vaudrait infiniment mieux, je m'engage à y

réfléchir. Monsieur, soyez certain que votre idée me plongera dans un cercle de réflexions intéressantes.

DE HELLY.

Vous êtes gentilhomme, vous ?

DE PONTHAU, *fièrement.*

C'est probable !

DE HELLY.

Vous en avez menti.

DE PONTHAU, *très pâle et les lèvres serrées.*

Allons ! J'aurais voulu ne pas ensanglanter la maison de mon hôte ; mais, ma foi ! puisque vous me poussez à bout... (*Il tire son épée.*)

DE HELLY.

Je connais certain petit coin, au fond du parc, qui semble avoir été créé pour les combats sérieux.

DE PONTHAU, *remettant son épée au fourreau.*

A la bonne heure, nous n'y serons point dérangés.

DE HELLY.

Un duel à mort, n'est-ce pas ?

DE PONTHAU.

Parbleu !

(*Entre gravement le baron de Ghistelles.*)

DE GHISTELLES.

Ne vous éloignez pas, messieurs. (*A de Helly.*) Je sais tout.

DE PONTHAU.

En vérité, je vous le dis, je suis un serviteur de

Dieu. C'est Dieu qui m'a envoyé pour rompre une union déplorable.

DE GHISTELLES.

Vous avez raison, ce mariage est impossible.

DE PONTHAU, *à de Ghistelles.*

Frère, Phinées, fils d'Eléazar, aperçut un jour un enfant d'Israël qui avait amené une Madianite dans l'assemblée du peuple. Il prit une javeline et les transperça tous les deux par le ventre. (*Montrant de Helly.*) J'ai voulu convertir cet infidèle; il a repoussé avec violence les paroles de paix que j'ai murmurées à son oreille; il m'a insulté, et comme Phinées, fils d'Eléazar, je vengerai l'affront imprimé à la face du Tout-Puissant. Frère, si votre fille avait consenti à épouser cet hérétique, elle aurait mérité la mort. Je vous le dis au nom du Seigneur.

DE HELLY.

Vous ne souriez pas aux discours d'un pareil fou ?...

DE PONTHAU.

La parole de Dieu est éternelle.

DE HELLY, *à de Ponthau.*

Monsieur, vous êtes un fier scélérat ! On ne porte pas la discorde dans une famille à laquelle on doit un accueil d'ami. Il est infâme de glisser des scrupules religieux entre deux cœurs unis. Maudit soit l'instant où vous avez passé le seuil de ce château.

DE GHISTELLES.

Ne renouvelez pas d'inutiles querelles.

DE HELLY.

Enfin! je ne comprends pas votre aveuglement. Vous me connaissez depuis longtemps; je suis un honnête homme, j'adore Hélène et je vous chéris comme un père, vous le savez. Eh bien, au nom de tout cela, chassez cet homme que vous connaissez depuis un mois à peine et que vous pouvez juger par les résultats de ses discours et par la discorde qui règne. Chassez-le, monsieur le baron, ou mieux, priez-le de s'éloigner; car s'il n'en était pas ainsi, c'est moi que vous chasseriez. Choisissez.

DE GHISTELLES

Monsieur!

DE HELLY.

Je suis calme et c'est ce qui me donne la fermeté de vous parler sans colère. J'attends mon arrêt.

DE GHISTELLES.

Adieu!

Les ruines du château de Montléry. — Une haute tour dresse sa silhouette noire devant l'horizon où le soleil monte avec des torrents de lumière.— Un sentier longe les ruines.

BARRABAS, *il arrive, un bâton à la main et une mandoline sur l'épaule.— On l'entemd fredonner avant de le voir.*

L'enfer doit se trouver au centre du soleil;

sinon je suis une brute. Damnés rayons, si vous continuez à m'échauffer les oreilles, je vous bannis à tout jamais de mes vers. A quoi m'aurait donc servi de vous avoir tendu la main du bout de mon ramage poétique? Il est sept heures, et je suis cuit et recuit; mes haillons sentent le rôti. Ouf! (*Il se couche sur l'herbe.*) Dans deux jours je verrai Paris. Là, au moins, on peut gagner sa vie honnêtement, le jour en demandant l'aumône et la nuit à grands coups d'estocade. Où donc va le monde? Les forêts ne sont plus sûres maintenant. On risque d'y périr, tantôt de faim, tantôt de mort violente. N'est-ce pas misérable? Néanmoins, il m'a fallu de graves réflexions et de lourds ennuis pour me décider à partir. L'avenir m'effrayait sans Lariflette, ce gredin! et sans Rose, ma femme... et la sienne (*Il reste sombre un instant, puis se met à sourire.*) Chose incongrue! Je me suis aperçu pour la première fois, il y a huit jours, que la pluie traversait le dôme des feuilles et me refroidissait. Résultat logique de mon veuvage! D'ailleurs, je suis persuadé que les oiseaux des bois, quand ils s'ennuient, vont de temps à autre faire un tour à la ville... *Bone Deus!* dans quelle catégorie d'oiseaux des bois puis-je me compter? Suis-je un chat-huant? peut-être; suis-je un aigle? peut-être; suis-je un gracieux rossignol? à coup sûr, car je chéris la nuit; car j'adore le sang; car j'aime à pousser des chansons dans les sonorités de la nature. (*Il chante.*)

Veux-tu que ce jour soit un jour de fête ?

Impossible de me débarrasser de cet air ! Il est de moi. On dirait que les notes et les mots en sont congrûment pendus à ma cervelle. Quand je composai cette chanson, je venais d'accaparer une mule. Elle est morte de fatigue, la pauvre bête ! je l'avais adroitement dérobée à son maître, un de mes amis, devant une auberge. (*Se levant brusquement.*) Tiens ! si j'offrais une aubade à cette énorme tour ? Personne n'y a sans doute jamais songé, même à l'époque de sa jeunesse fériée. Raison de plus, il faut qu'elle en goûte les joies et la quintessence, tandis que, vieille, elle se tient encore debout. (*Il prend sa mandoline et prélude par quelques notes.*) Maudit air ! tu es toujours le premier qui te présentes à ma pensée... Il est vrai que Rose avait une prédilection pour toi. Je le lui chantai pour la première fois, par une matinée comme celle qui m'inonde... Eh bien, puisque tu m'obsèdes sans cesse, que tes couplets s'envolent les uns après les autres, et que l'âme de Rose en tressaille d'aise! — Hum ! Hum ! je tousse. Avis aux échos et aux êtres privilégiés qui désirent m'entendre. (*Il s'escrime sur sa mandoline et chante.*)

Veux-tu que ce jour soit un jour de fête ?
Rose de ma vie, âme de ma chair,
Ton amant est fou de joie, es-tu prête ?
Mets ta jupe et prends ton sourire clair.

L'aurore déjà court sur la colline,
Et s'ils dorment tard, les merles siffleurs
Ne goûteront pas à l'eau cristalline
Que le bleu matin verse dans les fleurs.

Voici qu'un rayon contre ta fenêtre,
Page blond, s'arrête et frappe en vainqueur.
Ouvre tes rideaux, il va t'apparaître
Et pour ton réveil te donner mon cœur.

Je veux que mes yeux ivres de lumière,
Aillent dans tes yeux se diviniser.
Viens ! envolons-nous loin de ta chaumière,
Mêlant au bruit d'aile un bruit de baiser.

Nos sens captivés par ce doux prélude
Croiront que le jour s'est levé pour eux,
Et que les oiseaux dans leur solitude,
Sautillent plus gais et plus amoureux.

Le grêle muguet rit dans l'herbe verte.
Le soleil répand de l'or sur les blés,
Et la nuit, laissant sa robe entr'ouverte,
Les prés, ces voleurs! se sont étoilés.

(Il s'en va, peu à peu sa voix se perd dans l'éloignement.)

Dis-moi le secret d'une chose étrange.
Quel est le lutin dont l'esprit joyeux
A fondu l'azur de ses ailes d'ange,
Dans le ciel, avec le blanc de tes yeux ?

Tu n'entends donc pas ma mule qui piaffe?
Ses grelots d'airain sonnent tous les tons.
Attache, en venant, ta dernière agrafe,
O ma Rose amie, en croupe ! Partons.

Une allée peu fréquentée dans un parc, le long d'un mur, au clair de la lune.

DE HELLY.

Les épées et les dagues sont de même longueur, monsieur ; mesurez-les.

DE PONTHAU.

C'est inutile, puisque vous me le dites.

DE HELLY.

Alors, monsieur, commençons.

DE PONTHAU.

Ni vous, ni moi, n'avons de temps à perdre. Débarrassons-nous donc de ces pourpoints gênants pour les épées. Les blessures seront plus profondes quand les épées n'auront à traverser que la chair.

(*Ils se mettent nus jusqu'à la ceinture.*)

DE HELLY.

En garde !

DE PONTHAU.

N'avez-vous aucune recommandation à me communiquer en cas que je survive ?

DE HELLY.

Aucune.

DE PONTHAU.

Moi, monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

DE HELLY.

Parlez, monsieur.

DE PONTHAU.

Me l'accorderez-vous ?

DE HELLY.

Je m'y engage sur l'honneur !

DE PONTHAU.

Puisque nos corps se trouvent presque nus, je désirerais, si vous me tuez, que vous prissiez la peine de cacher ma nudité sous mes vêtements; sans quoi certains regards pourraient en être offensés.

DE HELLY.

Soyez sans inquiétude, monsieur.

DE PONTHAU.

Merci d'avance ! je suis à votre disposition.

(*Ils se battent.*)

DE HELLY.

La clarté, quoique tamisée par le feuillage, doit vous gêner. Monsieur; voulez-vous changer d'endroit ?

DE PONTHAU.

Votre loyauté me plaît, monsieur ; je refuse.

DE HELLY.

Je viens de vous trouer la peau.

DE PONTHAU.

Croyez-vous ?



DE PONTHAU
Je regrette de l'avoir rencontré sur la route du ciel
Les hauts faits de Mr de Ponthau (2e partie)

Imp Salmon

Derveaux Edr

DE HELLY, *blessé à son tour.*

J'en suis sûr.

DE PONTHAU.

Monsieur, pendant que j'y pense : si je meurs, recommandez, s'il vous plaît, à un de vos amis, mon valet Jonathas, c'est un garçon dévoué !

DE HELLY, *tombant sur les genoux.*

Ah ! bien touché, cette fois !... Vous tirez bien l'épée, monsieur. Je vous pardonne le mal dont vous êtes cause et la mort... (*Un flot de sang lui sort par la bouche.*) Mon Dieu !... Hélène ! (*Il tombe.*)

DE PONTHAU, *rêveur et se rhabillant.*

Il m'avait insulté ! — C'était un beau jeune homme ! Je regrette de l'avoir rencontré, barrière vivante, sur la route du ciel. J'ai presque un regret de l'avoir frappé. Hélas ! s'il avait été protestant, je l'eusse voulu pour ami. L'enchaînement de nos destinées est parfois déplorable. Rendons-lui le service que j'avais demandé. (*Il recouvre le torse du comte de Helly avec les vêtements qui gisent près de lui.*) C'est curieux ! vivant, je le haïssais ; maintenant que je le vois mort, toute ma haine, comme emportée par le vent, s'est envolée loin de lui.

(*Exit de Ponthau.*)

SUR LA ROUTE DE PARIS, ENTRE DEUX RAVINS.

De Ponthau, de Ghistelles, Hélène, en costume de voyage, sont à cheval. — Quatre valets armés, y compris Jonathas, chevauchent à vingt pas derrière leurs maîtres.

DE PONTHAU.

Quel plaisir j'éprouve à voyager en compagnie d'un ami tel que vous, monsieur le baron, et d'une femme charmante comme vous, mademoiselle! On respire à pleins poumons; toutes les sèves sont en ébullition : la nature verdoie autour de nous et nos chevaux sont pleins d'ardeur. Mort du pape! Il semblerait que Dieu s'engage à nous donner le succès.

DE GHISTELLES.

Gare aux impertinents qui auront la prétention de nous barrer le passage L'espoir me procure une nouvelle jeunesse.— Allons! Hélène, mon enfant, déride-toi; la gravité sied mal à tes dix-huit ans, même quand l'avenir s'annonce avec des tempêtes.

HÉLÈNE.

Je ne sais pourquoi, mais j'ai des sanglots dans la poitrine.

DE GHISTELLES, *à part.*

Pauvre Hélène!

DE PONTHAU.

Un petit temps de galop, s'il vous plaît.

HÉLÈNE, *cravachant son cheval.*

Volontiers !

(*Ils partent au galop.*)

JONATHAS.

J'ai faim.

CHARLOT.

Moi aussi.

JONATHAS.

Frusquin, toi qui es notre garde-manger, passe-moi le lard et coupe une tranche de pain.

ANTOINE.

Refuse, Frusquin, il prendrait la plus grosse part.

JONATHAS.

Ne suis-je pas le plus grand et le plus fort?

CHARLOT.

Mais, monsieur Jonathas...

JONATHAS.

Silence ! Est-ce que Dieu partage également ses bienfaits ? Est-ce qu'il n'existe pas sur toute la surface de la terre des riches et des pauvres, des forts et des faibles, des puissants et des misérables ?

ANTOINE.

Évidemment si, monsieur Jonathas ; mais quoique de petite taille et de force moyenne, je possède un grand appétit.

JONATHAS.

Dieu m'a-t-il créé le plus fort, oui ou non ? — Oui, n'est-ce pas ? N'essaye-donc jamais de raisonner avec moi, si toutefois tu tiens à conserver

tes bras et tes jambes. *Dixi!* Frusquin, passe-moi le lard.

FRUSQUIN.

Hé ! monsieur Jonathas, voici les maîtres qui prennent le mors aux dents. Suivons-les.

(Ils galopent.)

Autre endroit de la route en rase campagne.

BARRABAS, *apercevant la petite troupe.*

Bonté divine! J'aperçois mon déjeuner au fond de la bourse de ces cavaliers. Sachons les intéresser à ma personne.

(Il se met à danser et à chanter.)

Tin, tin, tin,
Chaque chose dans la vie
A son matin.
Tin, tin.
La mort ne me fait pas envie.
Mon ardeur est inassouvie.
Ainsi chantait une catin.

Bon, bon, bon,
Vive la graisse des poulardes !
Et le vin bon.

Vivent les mines papelardes
Et le sein rose des paillardes!
Ainsi chantait un vagabond.

(*Les cavaliers passent sans lui faire l'aumône.*)

JONATHAS.

J'ai déjà vu ce museau-là quelque part.

BARRABAS.

Décidément, le métier de brigand est plus productif. En route! je mangerai à Paris.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

Au Louvre. — Un salon contigu à la chambre à coucher de la reine. — Marie de Médicis est assise sur un siège plus élevé que celui des autres. — Auprès de la reine se tient debout Virginio Orsini, son cousin. — Concino Concini, le duc de Bellegarde et le roi Henri IV forment un groupe.— Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil, le comte d'Auvergne son frère, et quelques courtisans forment un autre groupe. — Léonora Dori cause avec deux ou trois dames à quelques pas derrière la reine. — Tous sont en costume de cour.

LE ROI.

Oui ! monsieur di Concini, je crois à Nostradamus. (*Au duc de Bellegarde qui rit.*) Hé ! duc, je ne le dis pas par gausserie. Écoutez plutôt cette histoire : j'avais onze ans, on me nommait alors le prince de Béarn. Je me trouvais avec sa Majesté feu le roi Charles neuvième, en Provence, à Salon-du-Crau, quand l'illustre sorcier pria mon gouverneur de l'introduire auprès de moi. Celui-ci le voulut bien, et Nostradamus entra dans ma chambre, à mon lever, au moment où, presque nu, j'attendais ma chemise. Il me contempla longtemps avec une ténébreuse fixité ; puis, se tournant vers mon gouverneur : « Ce jeune homme, dit-il, aura tout l'héritage, et si Dieu vous fait grâce de vivre

jusque-là, vous aurez pour maître un roi de France et de Navarre. »

LE DUC DE BELLEGARDE.

Sire, je m'incline, car ce fut une merveilleuse divination.

LE ROI.

Figurez-vous, monsieur de Bellegarde, que cette entrevue m'occasionna une peur effroyable.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Une peur effroyable ?... à vous sire ?

LE ROI.

A moi, duc. En voici la raison : comme on tardait à me bailler ma chemise afin que Nostradamus me regardât plus à loisir, je crus qu'on voulait me donner le fouet.

CONCINI, *riant.*

Heureusement, sire, vous en fûtes quitte pour la peur.

LE ROI.

Vive Dieu ! pas toujours, monsieur di Concini, pas toujours.

VIRGINIO ORSINI, *bas à la reine.*

O ma reine, que vous êtes belle !

LA REINE.

Tu trouves, cousin Virginio !

VIRGINIO, *bas.*

Vous rappelez-vous cette heure que nous passâmes seuls, la veille de votre départ pour la France? Le jardin dans lequel nous nous trouvions était plein de parfums tranquilles, le palais

près duquel nous soupirions, de voix heureuses. Vos mains tremblaient dans les miennes. Un souffle tiède se jouait dans votre élégante coiffure florentine; les mélodies d'un orchestre lointain pleuvaient autour de nous dans l'ombre et nos rêves d'avenir battaient affreusement des ailes.

LA REINE, *bas.*

O povero Virginio mio, je t'aime.

HENRIETTE D'ENTRAGUES, *au comte d'Auvergne.*

Frère, avez-vous entendu parler des nouveaux venus que le roi attend ?

LE COMTE D'AUVERGNE.

Ma foi! je vous avouerai qu'ils m'intéressent fort peu.

UN COURTISAN.

Je me suis laissé raconter qu'ils sont trois : un vieillard à barbe blanche...

LE COMTE D'AUVERGNE.

Une jeune fille belle comme la nuit, et un jeune homme beau comme le jour. Ai-je deviné juste, marquis ?

LE COURTISAN.

Nostradamus était un sot auprès de vous.

LE COMTE D'AUVERGNE.

Peste! ma sœur, l'ennuyeuse soirée!

LÉONORA DORI, *s'approchant vivement de la reine.*

Madame, je voudrais épouser Concini.

LA REINE.

Folle! fais-toi aimer

LEONORA.

C'est fait!

LA REINE.

Tu as du génie, ma Léonora. (*Les couples se mêlent. Le roi va s'asseoir auprès d'Henriette d'Entragues.*)

LE ROI.

Voyons, belle amie, pourquoi cette mine dépitée? Pourquci ces lèvres courroucées? Pourquoi secouer ainsi votre crinière de lionne et vous servir de vos longs cils comme d'autant de flèches empoisonnées?

HENRIETTE.

Laissez-moi.

LE ROI.

Méchante! qu'avez-vous encore à me reprocher?

HENRIETTE.

J'enrage!

LE ROI.

Mignonne Henriette, vos colères me feront mourir avant l'âge.

HENRIETTE.

Ne m'avez-vous pas promis la couronne? Je ne l'ai pas. Croyez-vous qu'il me soit agréable de voir se pavaner à ma place cette grosse banquière? (*Elle désigne la reine.*)

LE ROI.

Ventre saint-gris! l'amour d'un roi de France est un lot assez grand pour qu'on n'en désire pas

d'autre. En vérité, mon cœur, je ne sais comment vous apaiser. Voulez-vous de moi, ce soir?

HENRIETTE.

Non.

LE ROI.

Comme il vous plaira, ma chère. J'irai chez la reine.

(*Une porte s'ouvre, Chastillon entre donnant la main à Hélène. — Le comte de Ponthau et le baron de Ghistelles le suivent. Tous sont vêtus magnifiquement.*)

CHASTILLON.

Sire, j'ai l'insigne honneur de vous présenter Mlle Hélène de Ghistelles, fille d'un de vos anciens compagnons d'armes, le baron de Ghistelles.

LE ROI.

Baron, vous êtes un heureux père.

DE GHISTELLES.

Sire, j'avais des cheveux gris quand le ciel m'envoya cette enfant. C'est sans doute pour cette cause qu'il me la donna plus charmante.

LE ROI.

Enfin! vous vous êtes décidé à venir à moi, baron. Votre dévouement m'appartenait quand j'étais malheureux; sachez-le, il m'appartient encore aujourd'hui que la fortune m'a souri.

CHASTILLON.

M. le comte Jacques de Ponthau.

LE ROI.

Que j'ai de joie à te revoir Jacques. Çà, approche que j'admire ta bonne mine. Sans conteste, tu es le plus beau gentilhomme de ma cour. Ton père était de mes amis. — Tu ne me reconnais pas? Fouille tes souvenirs de jeunesse, et tu sauras que le manoir de tes ancêtres m'abrita pendant une nuit. — J'étais un triste roi dans ce temps-là, Jacques. Le bras de ton père m'a aidé puissamment à conquérir mon héritage; je compte que désormais je pourrai m'appuyer sur le tien pour le défendre. — Sois le bienvenu, Jacques mon enfant. Viens que je te donne l'accolade.

DE PONTHAU.

Oh ! sire.

LE ROI, *après avoir embrassé de Ponthau le conduit vers la reine.*

Madame, je vous recommande royalement ce vieillard et ces deux jeunes gens. Aimez-les comme je les aime.

(*Ils baisent la main de la reine. – De Ghistelles et Hélène restent auprès d'elle. — Henri IV prend familièrement le bras de Ponthau et l'attire dans un coin.*)

LE COMTE D'AUVERGNE, *à Henriette d'Entragues.*

Par le diable ! elle est ravissante, l'ingénue ! Ma sœur, je vous conseille de vous montrer jalouse.

HENRIETTE.

Comment nommez-vous ce gentilhomme?

LE COMTE D'AUVERGNE.

Jacques, comte de Ponthau.

HENRIETTE.

Il a l'air d'un roi.

LE COMTE D'AUVERGNE.

Je préfère la timide colombelle qui roucoule en ce moment avec la reine.

HENRIETTE.

J'ai besoin de vous parler.

LE COMTE D'AUVERGNE.

J'écoute.

HENRIETTE.

Pas sur-le-champ.

LE ROI, *à de Ponthau.*

Est-ce qu'elle ne devait pas épouser le comte de Helly ?

DE PONTHAU.

Si! mais je crois qu'il est mort.

LE ROI.

Mort? Tu pourrais l'affirmer? Elle est adorable la fille du vieux baron. Ses cheveux sont aussi noirs que ceux de ma regrettée Gabrielle étaient blonds. Tiens! considère les regards haineux que lui lancent la marquise de Verneuil et cette affreuse Galigaï.

DE PONTHAU, *vivement.*

Sire, son esprit ne le cède en rien à sa beauté.

LE ROI.

Tu l'aimes?

DE PONTHAU.

Je méprise les femmes, sire.

LE ROI.

Tu méprises les femmes? tu n'es donc pas un vrai Ponthau? Jacques, comment as-tu pu vivre auprès de cette belle fille sans t'enflammer? Vive Dieu! j'ai plus de cinquante ans et je brûle déjà. L'enfer étreigne tous ces misérables qui entourent la reine! ils nous cachent la gracieuse Hélène. (*Après un silence.*) Ah! Jacques, je suis bien malheureux!

DE PONTHAU.

Vous, sire?

LE ROI.

Ces gens-là sont des traîtres. Ils espionnent toutes mes actions; les uns au profit de la reine, les autres à leur profit. Qui donc me délivrera de cette racaille italienne?

DE PONTHAU.

Moi, sire.

LE ROI.

Tu te compromettrais.

DE PONTHAU.

J'en chargerais Jonathas.

LE ROI.

Jonathas? Qui est-ce ça, Jonathas?

DE PONTHAU.

Sire, c'est un mien valet; il m'est très dévoué.

LE ROI.

Que ne puis-je te prendre au mot! Malheureu-

sement, les amis de la reine sont sacrés ; si nous y touchions, des abîmes de colère s'entr'ouvriraient sous nos pieds. A propos, Jacques, tu es jeune, tu dois avoir quelque projet d'ambition en tête ? Parle, n'oublie pas que je te donne le droit de prétendre à tout.

DE PONTHAU.

Sire, je vous rends grâces, mais je n'ai besoin de rien.

LE ROI.

Veux-tu un régiment ?

DE PONTHAU.

Merci ! je ne veux rien, sire.

LE ROI.

Tu as tort. Quand tu seras décidé, sois prompt à m'en informer. Je sais dans quelles circonstances et pour quelle cause ton père est couché dans un tombeau, Jacques. Viens avec moi.

(*Le roi se dirige vers le groupe qui entoure la reine, de Ghistelles et Hélène.*)

LA REINE.

Sire, je désire attacher à ma personne mademoiselle de Ghistelles.

LE ROI.

Madame, votre bon plaisir est le mien. De mon côté je réclame pour mon conseil le baron de Ghistelles.

DE GHISTELLES.

O mon roi! (*Il lui baise la main*).

LE ROI, *à de Ponthau.*

Jacques, quel est donc ce livre enfumé que tu portes suspendu à ta ceinture? Pardieu! Il fait tache sur ton costume.

DE PONTHAU.

La trace des balles ne nuit pas à l'éclat des armures, Sire, vous le savez mieux que personne.

LE ROI.

Oui, Jacques, mais la rouille nuit à l'éclair des épées.

DE PONTHAU.

Sire, ce livre est une Bible.

L'oratoire du père Cotton, confesseur de Henri IV.

MARIANA, *il est vieux, d'aspect vénérable et déguisé en mendiant.*

Ainsi, vous êtes prêt?

MAZAROZ.

Oui, mon père.

MARIANA.

Votre main ne faiblira pas?

MAZAROZ.

Non, puisque le regard de Dieu sera fixé sur elle

MARIANA.

Vous ne frémissez pas devant le sort de Jacques Clément?

MAZAROZ.

Jacques Clément resplendit dans le ciel, au milieu des phalanges bienheureuses. En quoi sa destinée pourrait-elle m'inspirer de l'effroi?

MARIANA.

Détrompez-vous, mon fils, Jacques Clément n'est pas un bienheureux. Il eut des encouragements terrestres; ses appétits obscènes furent satisfaits par la duchesse de Montpensier.

MAZAROZ.

Horreur!

MARIANA.

Un jésuite n'aurait pas succombé à une pareille tentation. Il faut que la lame des poignards et la chair des prédestinés, dont le devoir est de punir, soient flamboyantes de pureté.

MAZAROZ.

Mes pensées n'ont jamais défloré la chasteté de ma chair.

MARIANA.

A chacun sa mission: moi, je suis venu d'Espagne couvert de haillons sordides, malgré les édits et malgré le poids des années, afin de vous encourager et de vous dire une dernière fois que nous espérons tous en votre énergie. Voici un anneau d'or que m'a chargé de vous remettre notre révérend père général. Gardez-le en souvenir de

lui. Voici encore un traité : *de rege et regis institutione.* Vous y lirez qu'un roi légitime qui met en danger, par des vices ignobles, la religion, mérite la mort. La strangulation, le fer, le poison, la ruse sont également efficaces pour hâter la délivrance. Ce livre est de moi. Le révérend père général Aquaviva se vit obligé de le condamner, mais, ne l'oubliez pas, le seul mobile de cette condamnation fut de ruser contre une politique trop exigeante.

MAZAROZ.

Quand faudra-t-il agir ?

MARIANA.

Je célébrerai le saint sacrifice de la messe à votre intention demain, dans la matinée ; vous mangerez le pain des forts, et après vous serez libre.

MAZAROZ.

C'est bien !

MARIANA.

Qu'à partir de cette heure tous vos péchés vous soient remis ! Mais écoutez-moi encore : une nuit, sur la frontière d'Espagne, dans une auberge, tandis que je reposais, mon sommeil fut illuminé par un songe radieux. J'aperçus, entourées de vapeurs crépusculaires, deux routes qui se côtoyaient. Elles ressemblaient à deux sœurs jumelles de profusion et d'aspects différents. L'une s'allongeait, verdoyante comme la mer et fleurie comme une nuit d'été. Un gouffre obscur et puant la

bornait. L'autre semblait un immense sillon de feu. Des flammes bondissaient sur elle et semblaient s'étreindre corps à corps, pareilles à des guerriers furieux. Un jardin magnifique lui servait de limite. Bien loin, au bout de cette seconde route, au milieu d'un jour bleuâtre produit par l'enchevêtrement d'un bosquet fantastique, se dressait un étrange calvaire. Le Christ agonisait. Le sang ruisselait de ses blessures, le long de sa peau, et tombait, rouge rosée, sur le brasier rouge qui crépitait devant lui. Cela soulevait de la fumée. La tête de Jésus ballottait sur ses épaules et se relevait de temps à autre avec de rauques hoquets de douleur. J'étais terrifié ! Mes bras désespérés frappaient le vide; ma poitrine haletait ; ma gorge se desséchait; ma bouche était ouverte, mais comme celle d'un mort; je ne pouvais crier. Soudain, devant moi, je vis une ombre sur la fournaise. Elle marchait, et plus elle s'éloignait, plus elle devenait distincte. Le visage du Christ la contemplait avec un vague sourire, et ce sourire divin éclaboussait la pâleur du spectre. Un instant vous vous retournâtes vers moi, et mon âme a gardé le souvenir ineffaçable de ce regard émané d'une vision. O mon fils ! je vous ai reconnu, et en vous voyant j'ai failli mourir de surprise, de terreur et de joie. O mon cher fils ! frappez, frappez sans crainte, vous êtes un prédestiné! Je tombe à genoux devant le libérateur futur de l'Église.

MAZAROZ.

Mon âme, séparée de mon corps, errait sans doute à travers les profondeurs célestes.

MARIANA.

Bénissez-moi, mon fils. Votre bénédiction me sera comptée plus tard.

MAZAROZ.

Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

MARIANA.

Ainsi-soit-il ! (*Se relevant après un moment de silence.*) Allez maintenant, mon fils, je n'ai plus rien à vous dire. Néanmoins, je tiens à ce que vous sachiez que le roi de France est l'allié des sectaires de Mahomet. A bientôt.

MAZAROZ.

Dans huit jours, l'infâme aura vécu.

(*Exit.*)

Une petite rue. — La nuit est très noire. — De Ponthau et Jonathas marchent enveloppés dans leurs manteaux. Une torche que tient Jonathas éclaire la marche.

JONATHAS.

Monsieur, tandis que je vous attendais dans la cour du Louvre, un gentilhomme s'est dirigé vers moi et m'a demandé où vous demeuriez. Que fallait-il lui répondre ?

DE PONTHAU.

La vérité.

JONATHAS.

C'est ce que jai fait, monsieur.

DE PONTHAU.

Ce gentilhomme t'a-t-il jeté son nom ?

JONATHAS.

Je ne crois pas, monsieur.

DE PONTHAU.

Quelle est donc la personne de ma connaissance qui pourrait avoir besoin de moi ?

JONATHAS.

Monsieur, je présume que quelqu'un de chez Sa Majesté ambitionne l'honneur de votre amitié.

DE PONTHAU.

Peux-tu me dépeindre le gentilhomme en question ?

JONATHAS.

Parfaitement, monsieur. Il m'a semblé avoir les yeux, la barbe et les cheveux de nuance incertaine. Cependant, je ne l'affirmerais pas, car on n'y voyait guère à l'endroit où ce gentilhomme m'a accosté. Quant à sa taille, je puis vous la préciser davantage; elle est moyenne. Son manteau m'a paru de couleur sombre, vu l'obscurité de la nuit. Bref, l'épée de ce mystérieux inconnu se relevait assez cavalièrement. — Ah ! J'oubliais un renseignement capital : il a tordu sa moustache tout le temps qu'il m'a parlé.

DE PONTHAU.

Merci, Jonathas; tu as un talent particulier pour tirer au clair les événements incolores. Mais, trève de bavardages, nous sommes à notre porte. (*Ils s'arrêtent.*)

D'AUVERGNE, *émergeant de l'embrasure.*

Halte là!

(*De Ponthau et Jonathas portent la main à leur épée*).

DE PONTHAU.

Arrière! que voulez-vous?

D'AUVERGNE, *avec un éclat de rire.*

Rien que d'amical, cher comte. — Vous ne me reconnaissez pas? Tudieu! c'est peu flatteur pour moi.

JONATHAS, *bas à de Ponthau.*

Monsieur, voilà l'homme dont je vous parlais.

D'AUVERGNE.

J'ai eu le plaisir de vous voir au Louvre tout à l'heure, chez Sa Majesté. Je suis le comte d'Auvergne.

DE PONTHAU.

A quoi puis-je vous être utile?

D'AUVERGNE.

A rien. Bien au contraire, vous allez m'être redevable de quelque chose. (*Lui tendant un pli.*) Veuillez lire ce billet qu'une dame fort galante m'a prié de vous remettre.

DE PONTHAU.

Quel est le nom de cette dame?

D'AUVERGNE.

Je suis trop discret pour vous le dévoiler.

JONATHAS.

Repoussez ce billet, monsieur; je sens qu'un danger vous menace.

DE PONTHAU.

Raison de plus pour ne pas le fuir, Jonathas. Foin de l'hésitation ! Eclaire-moi. (*A d'Auvergne.*) Vous permettez?

D'AUVERGNE.

J'allais vous en prier. (*Pendant que de Ponthau lit, il chantonne* :)

L'Antraguet et ses compagnons
Ont bien étrillé les mignons.
Chacun dit que c'est grand dommage
Qu'il n'y en est mort davantage.

Eh bien ?

DE PONTHAU, *lisant.*

« Je vous aime de toute mon âme. Suis-je assez sotte de m'avouer ainsi vaincue par un coup d'œil? Que voulez-vous, monsieur le comte, je n'ai pas su vous voir sans vous aimer. Pardonnez-moi. Les péchés d'amour ne se pardonnent-ils pas toujours?... Je vous attends. Venez quand vous voudrez, mais bientôt!

« HENRIETTE D'ENTRAGUES, »
« marquise de Verneuil. »

JONATHAS, *indigné.*

Oh! monsieur.

DE PONTHAU.

Qu'est-ce que cela veut dire?

D'AUVERGNE.

Cela veut dire que la marquise de Verneuil vous aime et qu'elle vous désire.

JONATHAS.

Elle va vite en besogne.

DE PONTHAU.

Saviez-vous ce que contenait cette lettre?

D'AUVERGNE.

Peuh! Je m'en doutais.

DE PONTHAU.

Je n'irai pas à ce rendez-vous.

D'AUVERGNE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

DE PONTHAU.

Je hais les femmes.

D'AUVERGNE.

C'est dommage, car elles paraissent ne pas vous dédaigner.

JONATHAS.

Le Seigneur n'aimait pas les femmes.

D'AUVERGNE.

Un souper fin en compagnie de deux beaux yeux émerillonnés ne me déplairait aucunement. — Enfin! libre à vous, mon cher comte. Au revoir.

DE PONTHAU.

Au revoir.

D'AUVERGNE.

Je ne vous en veux pas.

DE PONTHAU.

Pour quelle raison m'en voudriez-vous?

D'AUVERGNE.

Pour une raison bien simple : Henriette d'Entragues est ma sœur, et vous en faites fi. Au revoir. J'ai beaucoup d'amitié pour vous. — Allons-nous courir les bouges et les tavernes ensemble?

DE PONTHAU.

Merci.

D'AUVERGNE.

Je le regrette. Allons, au revoir. (*Il s'en va.*)

JONATHAS.

Ah! godelureau de mon cœur, je te tordrai le cou.

Une chambre très grande et splendidement meublée. — Un souper servi dans un coin, sur une table. — La table seule est éclairée. — Un lit se laisse deviner dans l'ombre. Henriette d'Entraygues est étendue sur un canapé. Un masque en velours noir lui cache le haut du visage.

DE PONTHAU.

Madame, à qui dois-je l'honneur de l'appel que vous m'avez envoyé?

HENRIETTE.

A vous.

DE PONTHAU.

A moi ? On ne m'avait donc pas induit en erreur ?

HENRIETTE.

Vous n'êtes pas de ceux dont on ose rire.

DE PONTHAU.

Madame, je m'étais promis de ne jamais passer le seuil de cette demeure, mais je ne sais quelle puissance impérieuse m'a poussé à me rendre ici.

HENRIETTE, *se levant et venant à lui.*

Monsieur le comte, je vous aime. Voulez-vous souper avec moi ?

DE PONTHAU.

Je ne comprends pas, madame.

HENRIETTE, *se démasquant.*

Me reconnaissez-vous ?

DE PONTHAU, *en extase malgré lui.*

Non, mais vous êtes une glorieuse créature. Vos yeux ont des lueurs d'étoiles. De ma vie je n'ai ressenti une pareille admiration.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur de Ponthau, vous ne m'avez même pas remarquée ce soir, chez la reine. C'est mal ! Heureusement j'ai pu vous contempler à loisir, de sorte que je n'ai pas voulu remettre au hasard le soin d'une réunion prochaine.

DE PONTHAU.

Madame, ce langage a lieu de m'étonner.

HENRIETTE.

Pourquoi ? On ne vous a donc jamais aimé ? On ne vous l'a donc jamais appris? Je suis incapable de garder un secret, moi. Les sentiments dont on fait mystère ne sont que des tortures inutiles. Je vous aime et je m'offre à vous ; car depuis que je suis femme, je n'ai pensé qu'à vous. L'imagination est une puissante magicienne. Je trouve que celles qui laissent fuir leur idéal sans lui sauter au cou sont des imprudentes et qu'elles méritent une somme de déboires égale à la somme de leur indifférence.

DE PONTHAU.

Madame !...

HENRIETTE.

Madame ? Je tiens à ce que vous ne m'appeliez plus madame. Vous n'êtes pas un étranger pour moi. Il me semble que je vous ai toujours connu et que vous m'avez toujours aimée. Je vous gardais bien mon amour, pourquoi ne m'auriez-vous pas conservé le vôtre ? Ne détournez-pas la tête... Craignez-vous que mes regards n'aillent vous incendier ? Voyons, levez les yeux. Comme vous êtes beau ! Tout-à-l'heure, ne m'avez-vous pas dit que j'étais belle ? Ne le suis-je plus ? Viens t'asseoir auprès de moi, là... plus près, plus près encore... Donne-moi ta main... Va-t-il donc falloir te faire la cour et t'envelopper d'adulations et de propos câlins ? As-tu l'intention de m'obliger à te dérober un baiser ? (*Elle l'embrasse.*)

DE PONTHAU, *se levant avec violence.*

Enfer! vos baisers sont des brûlures, madame.

HENRIETTE.

Va! je t'en donnerai bien d'autres. J'espère que je me suis assez compromise en allant te chercher, au mépris de toutes les pudeurs de mon sexe, au risque de te paraître infâme. Je lis au fond de ta pensée : tu me crois légère et vile, parce que je me suis prise dans tes lacets du premier coup, comme un pauvre oiseau malade. Détrompe-toi ; si tu avais conscience de ta beauté, tu comprendrais facilement ce que je souffre en te voyant si timide et si réservé devant les audaces et les entreprises de mon amour. Jacques, je sens que tu es capable de toutes les actions magnanimes. Tu en accompliras d'éclatantes pour me plaire, n'est-ce pas? car j'ai besoin de m'enorgueillir par toi. Tu porteras mes couleurs et tu seras mon chevalier... A quoi rêves-tu?

DE PONTHAU.

Je pense que vous gaspillez les trésors de vos tendresses. Je suis un roc stérile et ardu. La ruisselante chaleur de vos paroles ne parviendra même pas à vivifier ma surface. Aucune plante ne dressera sa tête verte sur mon sommet; aucune pluie ne fera jaillir de mes flancs une fleur, même étiolée.

HENRIETTE.

Hélas! est-on méprisable pour avoir aimé vite, quand l'amour doit durer longtemps!

DE PONTHAU.

Madame, je ne vous méprise pas. Ce sont les tentations immondes de la chair, ce sont les visions blanches et nues, c'est le chant des sirènes que je hais. Il ressemble trop, malgré le manteau que le temps lui a mis, à celui du serpent qui séduisit autrefois Ève, notre mère, et qui la fit chasser du Paradis terrestre.

HENRIETTE.

Tu as tort de sacrifier mon bonheur, et peut-être aussi le tien, à des billevesées.

DE PONTHAU.

Votre amour me touche profondément, madame. Je ne puis vous exprimer à quel point de tels aveux me suffoquent. Mais plus les influences sont attrayantes, plus elles sont pernicieuses. Je considère l'amour exalté comme une mauvaise passion. Hors du mariage, point de bonheur complet, point de sérénité. (*Il fait un pas pour s'en aller.*)

HENRIETTE.

Tu prétends me quitter ainsi? Tu crois que je vais te laisser partir? Sais-je seulement où tu irais? Tu aimes, je suis sûre que tu aimes quelque part. Est-ce vrai?

DE PONTHAU.

L'objet de mes affections n'a rien de palpable ni d'humain.

HENRIETTE.

Alors, la mort couche entre vous... tant mieux!

DE PONTHAU.

Ce n'est pas la mort, spectre oubliable, que je considère, c'est l'infini.

HENRIETTE.

Que veux-tu dire?

DE PONTHAU.

Je veux dire que mon cœur est fermé à tous les amours, excepté à l'amour de Dieu.

HENRIETTE.

Tu plaisantes.

DE PONTHAU.

Je n'aime que Dieu.

HENRIETTE.

Eh bien, Dieu ne sera pas jaloux. Est-ce qu'il peut être jaloux de quelqu'un qui rampe au-dessous de lui ? D'ailleurs, s'il se prend d'inimitié pour nous, qu'importe! pourvu que mon amour suffise au tien et que le tien soit le ciel pour moi. Ne te montre plus si froid ni si grave, je finirais par te haïr. Es-tu donc de marbre ou cherches-tu à me tromper par compassion? Ton front n'est pas celui d'un imposteur et pourtant je crois que tu viens de mentir.

DE PONTHAU.

Je n'ai jamais menti. Adieu.

HENRIETTE.

Ne vous fâchez pas. Tout à l'heure, quand vous êtes entré, j'avais une fantaisie pour vous, pas autre chose; vous voyez que je suis franche. Maintenant c'est une passion effrénée.

DE PONTHAU.

Je n'aime que Dieu.

HENRIETTE.

Hé! je me moque de ton Dieu.

DE PONTHAU.

Vous avez blasphémé. *(Il se dirige vers la porte.)*

HENRIETTE.

Tu ne peux sortir, toutes les portes sont fermées.

DE PONTHAU, *se précipitant vers une fenêtre qu'il ouvre.*

Pardieu ! je sauterai par la fenêtre.

HENRIETTE, *s'accrochant à lui.*

Non ! non ! tu pourrais te tuer...j'en mourrais!

DE PONTHAU.

Lâchez-moi, madame, vos attouchements me profanent. Je veux, entendez-vous? je veux m'éloigner de cette maison dans laquelle vos blasphèmes courent en hurlant. Lâchez-moi!

HENRIETTE.

Je t'aime!

DE PONTHAU, *étendant le bras en dehors de la fenêtre.*

Madame, l'horizon est noir. Des éclairs se cabrent et ruent follement dans l'ombre. Le Tout-Puissant a pétri dans ses mains colossales toutes ces montagnes de nuages. Un souffle de colère peut les faire éclater... Songez à vous repentir. La foudre a plus d'une fois vengé les offenses du Très-Haut.

HENRIETTE.

Je suis prête à mourir, pouvu que tu restes encore un instant avec moi, mon bien-aimé!...

DE PONTHAU.

Taisez-vous! Vos désirs troublent la bénédiction du silence et de la nuit. Taisez-vous! Faites ouvrir les portes que je m'en aille.

HENRIETTE.

Soit! (*Elle sanglote.*) Je t'aime!... je t'aime!

DE PONTHAU, *se précipitant tout à coup et la serrant dans ses bras.*

Pauvre femme!... tu pleures!... Je suis un lâche!... parce que j'ai fait couler tes larmes, parce que je ne peux plus te résister. Je m'abandonne à toi!... je suis vaincu. Tes lourds cheveux s'écroulent sur tes épaules, permets-moi d'y baigner mes mains, mes mains et mon visage. Oh! pas un laquais robuste ne paraîtra donc pour me jeter à la porte! — Le vertige m'étreint. De l'obscurité! je veux de l'obscurité! (*Il renverse d'un coup de poing les flambeaux qui sont sur la table.*) Viens! Je t'aime aussi... Sois à moi, viens!

Dans la chambre à coucher de M. de Ponthau. — Jonathas est assis auprès d'une table sur laquelle brûle un flambeau et tient une bible à la main. De violents éclairs se précipitent de temps à autre à travers la chambre. Le tonnerre gronde.

JONATHAS, *lisant.*

« L'Éternel est celui qui fait mourir et qui fait

vivre, qui fait descendre au sépulcre et qui en fait remonter. »

Mon Dieu, accordez-moi la longévité du patriarche Jacob. Mon Dieu, si par hasard, l'imprévu m'entraînait dans la tombe, n'oubliez pas, je vous prie, que vos bontés ont ressuscité une foule de gens qui étaient, certes, de moins loyaux serviteurs que moi. (*Il lit de nouveau.*)

» L'Éternel appauvrit et enrichit, il abaisse et il élève ;

« Il élève le pauvre de la poudre et il tire l'indigent du fumier afin de les faire seoir avec les principaux du peuple ; et il leur donne en héritage un trône de gloire. »

(*Il s'agenouille.*) Seigneur, je suis un pauvre, enrichissez-moi de telle sorte que la Parpaillotte ne puisse me refuser sa fille. Hélas! je ne suis pas précisément sur un fumier, mais je n'en vaux guère mieux, je vous l'assure. Je ne demande pas à m'asseoir parmi les principaux du peuple, non, mes goûts sont modestes. Reléguez-moi parmi les derniers du peuple, Seigneur ; seulement récompensez ma vieillesse en lui donnant un toit modeste mais solide, un fauteuil chaudement rembourré, une nourriture saine et abondante, et elle attendra patiemment le trône de gloire que vous lui avez promis.

(*Il demeure un instant à genoux, puis se relève avec dévotion.*)

Maintenant, je puis dormir tranquille. Comme

les heures s'écoulent rapidement quand on cause de bonne amitié avec son Créateur! — Quelle nuit! Quel orage! Quels éclairs! — (*Un clocher voisin sonne quatre heures.*) Peste! Quatre heures! M. de Ponthau ne revient pas vite. Par les diables! je ne savais pas qu'il lui fallût aussi longtemps pour convertir une infidèle. Il m'avait dit: je serai de retour dans une heure, attends-moi. Et voilà bientôt cinq heures qu'il est absent! — Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident! Pourvu que cette marquise ne l'ait pas séduit! Est-ce qu'on se laisse séduire?... Ah! si un pareil malheur lui est arrivé, je le quitte. On a son point d'honneur! je ne veux pas être au service d'un coureur de ruelles. Je préférerais cent fois être palefrenier et servir leur picotin aux étalons. Le pardon est la monnaie des imbéciles. Je suis, j'ai été et je serai un sot, mais je préfère n'être qu'un sot et ne pas me vouer de gaieté de cœur aux flammes éternelles. Je m'en irai, c'est décidé! Quand je pense qu'il pleut à torrents et que mon maître a oublié son manteau! N'est-ce pas ridicule? — Nombril du pape! Jonathas, pas de faiblesse! Nabuchodonosor fut changé en animal parce qu'il avait simplement les instincts un peu plus développés que ton maître! Que t'importe s'il attrape froid! que t'importe sa mort? Les fournaises de l'enfer se chargeront de le réchauffer. (*Il ricane.*) A coup sûr, je ne me dérangerai pas pour lui porter une goutte d'eau, quand même il devrait en souffrir

mille soifs ! je lui crierai : — « Monsieur, caressez les femmes, laissez-vous séduire, le flot des passions vous entraîne ? Eh bien, buvez de l'amour sur les lèvres des courtisanes. Il y en a des milliards qui dansent une séguedille autour de vous au son des castagnettes, des tambours de basque et des violons de l'enfer. Choisissez ! Les flammes, vous grimpent le long du corps et vous mordent les mollets ? Tant mieux ! le feu purifie les souillures, monsieur. Bon courage ! je m'en vais à la droite d'Abraham. Là, je goûterai les délices d'une béatitude parfaite et je contemplerai la face de Dieu. Bon courage, monsieur ! » — C'est ainsi que je lui parlerai. Sur ce... ramassons à la hâte mes quelques hardes et partons, je ne dois plus revoir M. de Ponthau. (*Il réunit certains objets en un petit paquet.*) Maudite femme, toi qui as changé mon maître en bouc, je souhaite de tenir tes mains dans mes mains afin de les tordre et de les broyer ! Que n'ai-je des tenailles pour t'arracher les seins ? que n'ai-je du plomb bouillant pour te le lancer aux yeux ! Je ne me prendrais pas pour un lâche s'il m'était permis de te taillader le ventre et les cuisses à coups d'épée. (*Un silence.*) Non décidément, j'attendrai la venue de M. de Ponthau, je tiens à ce qu'il connaisse ma façon de penser.

La chambre à coucher d'Henriette d'Entraygues. — Le jour papillonne gaiement à travers les rideaux. — Henriette et de Ponthau sont étendus sur un lit en désordre.

DE PONTHAU, *s'éveillant.*

Malédiction ! où suis-je ?

HENRIETTE, *s'éveillant.*

Quel cauchemar t'oppresse ? Bonjour, Jacques. Embrasse-moi !

DE PONTHAU, *sautant à bas du lit et s'habillant en grande hâte.*

Oh ! quelle honte !

HENRIETTE, *avec un éclat de rire.*

Le matin n'a pas encore les yeux très ouverts. Recouche-toi. On ne t'attend nulle part. D'ailleurs, je vaux bien un rendez-vous banal. Ton visage est altéré ; souffres-tu ?

DE PONTHAU, *s'habillant.*

Quelle honte !

HENRIETTE.

Laisse de côté tous ces vilains vêtements. Tu ne peux t'en aller si tôt. Regarde la pendule ; tandis que je contemplais ton sommeil, il n'y a qu'un instant, cinq heures ont sonné. J'ai froid depuis que tu n'es plus là ; viens vite.

DE PONTHAU.

Madame, je me demande si je ne dois pas vous étrangler.

HENRIETTE.

Ne parle pas ainsi, tu finirais par m'effrayer. Prends garde, sinon je te demande raison au sujet de tes inconséquences d'hier au soir. Voyons, ne sois pas méchant, n'aie pas de regrets. Les regrets sont des inutilités. Veux-tu que j'aille te chercher ?

DE PONTHAU.

Êtes-vous mariée, madame ?

HENRIETTE.

Non, monsieur. Tranquillise-toi ; tu as donc une maladie de conscience, Quel malheur ! te voilà presque habillé ! Moi qui voulais si bien t'aimer et te caresser avant que tu ne me quittasses. Approche, mon gentilhomme, apporte-moi ton épée, je tiens à la ceindre autour de tes reins vaillants .. Quoi ! tu refuses d'obéir ?... Soit, je vais te chercher, nous verrons si tu auras le courage de me résister. (*Elle se lève et s'approche de lui.)*

DE PONTHAU, *sautant sur sa rapière et dégaînant.*

Vous tenez donc à mourir ?

HENRIETTE, *atterrée.*

Ah ! quel changement !

DE PONTHAU.

Retournez à votre lit. (*Henriette recule et se recouche. De Ponthau se met à pleurer.*) Ma tête bat sous le fardeau de vos derniers baisers. O prostituée ! je suis un être méprisable comme toi. Mon âme n'est plus qu'une immondice fangeuse, tout au plus bonne à être accrochée aux

fourches infernales. Je suis un être faible et désordonné, incapable désormais de distribuer les palmes divines. Je me suis vautré sur votre corps comme les vers du cimetière s'y vautreront un jour. Ne pouviez-vous donc me laisser accomplir ma mission? De quel droit vos séductions sont-elles venues me tendre un piège? Créature du démon; croyez-vous, par hasard, qu'il existe une expiation pour chacun de nos crimes? Comment voulez-vous que j'aille prêcher la chasteté, moi qui vous ai touché, moi qui ai dormi entre vos bras? Je ne vous aime pas, je ne vous ai pas aimée; quel philtre avez-vous employé contre mon énergie? Misérable femme, je ne te verrai jamais qu'avec un sentiment d'horreur, car tu as enfanté un remords dans ma vie. Je ne puis plus marcher la tête haute maintenant, je suis un criminel comme les autres et comme eux je baisserai les yeux malgré moi devant l'ombre même du crime. Adieu les tournois en l'honneur de la vérité! Adieu les prières qui montaient vers le ciel, portées par les tourbillons sonores du vent! Adieu le sommeil austère. Adieu les baisers chastes et lumineux que les étoiles déposaient sur mon front au nom du Tout-Puissant! Adieu les conversions solennelles! Adieu les extases muettes! Je suis damné!

HENRIETTE.

Jacques, ne me fais pas souffrir inutilement.

DE PONTHAU.

Damné! Comprenez-vous l'immensité de ce

mot ? J'ai failli, et l'éternité m'échappe au moment où j'allais m'en rendre maître et lui sauter en croupe avec la bannière de Dieu à la main. Orgueil, orgueil, c'est donc toi qui me guidais! Comment se fait-il que tu aies été assez puissant pour m'élever au-dessus des autres hommes ? Que deviendrai-je à présent ? Pourquoi me reste-t-il une croyance asez forte pour m'empêcher de me punir par le suicide ? O mon corps, que ne puis-je te condamner à dormir pendant des siècles au fond d'une rivière infâme, les cheveux tordus par quelque racine grotesque, avec la vision du ciel, bien loin de toi, au-dessus des eaux turbulentes et du tressaillement des nénuphars ! *(Il sanglote.)*

HENRIETTE.

Jacques, mon bien-aimé, ne pleure pas, tu me déchires les entrailles. Ta douleur me surpasse. En quoi t'ai-je blessé ? Quelle infamie ai-je commise ? Pourquoi le mot Dieu apparaît-il à chaque instant, terrible et implacable, sur ta bouche ? Jacques, pourquoi voulais-tu me tuer, moi qui t'aime tant, moi qui suis prête à te suivre partout où ton désir me conduira? Cher, cher ami, as-tu quelque forfait à oublier? viens dans mes bras. As-tu quelque pensée sinistre dont tu ne puisses te débarrasser ? Reste auprès de moi, je serai ton amie. As-tu quelque secret profond à ensevelir ? Dépose-le dans mon cœur, je suis l'amour et je suis la

solitude; mais, je t'en supplie, ne t'enveloppe pas ainsi d'un nuage impénétrable.

DE PONTHAU.

Je n'ai rien à vous expliquer.

HENRIETTE.

Vraiment, tu es étrange!

DE PONTHAU, *solennel.*

Croyez-vous en Dieu?

HENRIETTE.

Oui... cependant je t'avouerai que je n'ai jamais beaucoup réfléchi...

DE PONTHAU.

Par quelle religion avez-vous été baptisée?

HENRIETTE.

Par la religion romaine.

DE PONTHAU.

Malheur sur moi! j'ai mérité deux fois les tourments éternels, et vous en êtes cause!

HENRIETTE.

J'en suis cause?... Pardonne-moi...

DE PONTHAU.

Non!

HENRIETTE.

Si, pardonne. J'accepte tous tes reproches, bien que je ne les comprenne pas. Pardonne-moi.

DE PONTHAU.

Jamais!

HENRIETTE.

Est-ce ainsi que vous me récompensez de vous avoir choisi entre tous?

DE PONTHAU.

Misérable femme, c'est cela même que je vous reproche! Et maintenant, je pars, non sans vous lancer une dernière imprécation... Rendez grâce à votre sexe et à votre faiblesse, car sans eux j'aurais vengé ma religion par votre mort.

HENRIETTE.

Par ma mort? Je ne te crains pas. Va! il y a longtemps que je me suis aperçue que tu ne me voulais point de mal. Ta religion? Nous n'avons donc pas la même religion? Oh! si c'est cela qui te rend si colère, je suis prête à embrasser la tienne. Elle vaut certainement mieux que toutes les autres, puisque tu y crois et puisque je t'aime.

DE PONTHAU, *avec une joie ineffable.*

Serait-il vrai! — Dieu bon, Dieu juste, ta puissance est sans bornes; tes moyens de convertir surgissent aussi nombreux et aussi inattendus que les vagues de l'océan!

HENRIETTE.

Tu sais bien que je suis ton esclave et que tu peux faire de moi tout ce que tu voudras.

DE PONTHAU, *très calme.*

Mettez-vous à genoux, madame, et priez. (*Il verse de l'eau dans une coupe et revient se placer devant Henriette qui s'est agenouillée, souriante.*) A partir de la cérémonie que je vais accomplir, vous serez notre sœur, la sœur des persécutés! N'oubliez pas que vous devez prêter votre assistance à vos frères malheureux et que vous prenez l'obli-

gation de n'être plus pour personne un objet de scandale. Considérant que votre vie passée dort maintenant dans un sépulcre et que vous renaissez, blanche de toute erreur, pour une vie nouvelle, moi Ézéchiel, autrement nommé Jacques de Ponthau, je vous baptise dans la religion réformée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et vous pardonne le mal dont vous m'avez fait la victime. (*Il verse l'eau. Henriette frissonne.*) — Adieu, madame!

HENRIETTE.

Quand te reverrai-je?

DE PONTHAU.

Jamais.

HENRIETTE.

Comme tu me quittes froidement!

DE PONTHAU.

Que la paix soit avec vous!

(*Exit.*)

La grand'messe à Notre-Dame. — Un prêtre et ses deux assesseurs en chasubles d'or sont devant l'autel. — De Ponthau, les bras croisés, est appuyé contre une colonne voisine de la chaire. Les réflexions l'absorbent. L'office s'accomplit avec ses coups de sonnette, ses hymnes et ses récitatifs lamentables. Les vitraux étincellent. L'encens fume. Des enfants de chœur en soutane rouge circulent. Les orgues chevrottent, éclatent et mugissent. La foule est recueillie.

DE PONTHAU, *en lui-même.*

La prière est colossale, à quelque religion



DE PONTHAU

Je vous baptise dans la religion réformée

Les hauts faits de Mr de Ponthau (3e partie)

Imp. Salmon — Derveaux Edr

qu'elle appartienne. Pourtant elle comporte de la mesquinerie. Prier, n'est-ce pas supplier? Se prosterner, n'est-ce pas s'abaisser? Dieu exige-t-il de l'homme qu'il s'agenouille dans la poussière? Dieu lui a-t-il donné un front vaste et plein de conceptions, pour que ce front aille frapper les dalles d'une église derrière le dos d'un prêtre? Les rêveries grandioses, la nuit, sous la voûte ombreuse où planent les étoiles, ne sont-elles pas plutôt une adoration réelle? Qu'est-ce que l'humilité? Une abnégation. A quoi sert l'abnégation, puisque le dévouement existe? Un noble orgueil est préférable à des sentiments d'humilité. Il faut être orgueilleux pour se dévouer. L'abnégation est bien un oubli de nous-mêmes, mais à notre profit. Dieu dédaignera ceux qui se seront aplatis devant lui. N'avons-nous pas tous une ironie aux lèvres pour l'homme dont le cœur bas est toujours prêt à se prosterner..... Oui! mais la révolte, écueil terrible, se dresse à côté de ces sortes de fierté, et le monde ne possède pas les capacités nécessaires pour estimer les choses à leur juste valeur. L'immensité diminue en proportion de l'intelligence et du bon sens des contemplateurs. Plus l'homme est grandement doué, plus il s'approche de Dieu. L'intermédiaire entre le ciel et la terre se nomme donc l'intelligence. Qui la donne? Dieu. Halte là! Laissons la sophistique et n'argumentons plus, sinon, gare les avalanches et les chemins tortueux.

UNE VIEILLE FEMME, *à de Ponthau.*

Mon gentilhomme, ayez l'obligeance de vous déranger pour que je puisse gagner ma place. L'office est-il commencé? (*Très-bas.*) Si vous avez besoin d'une personne discrète, ne m'oubliez pas. Je me charge des messages désespérés. On sait amadouer les dames. Au besoin, j'ai trois filles d'une parfaite beauté. L'aînée a dix-huit ans; la dernière est encore chaste. A votre service, mon gentilhomme. Regardez à votre gauche et vous les verrez. Elles se ressemblent, chères enfants! On me trouve à la fin de chaque messe, auprès du bénitier. Un signe me suffit. Elles sont pieuses et bien élevées. Ne m'oubliez pas.

DE PONTHAU.

Paix! maquerelle, le Seigneur t'écoute.

LA VIEILLE FEMME, *haut.*

Quel malheur! l'office est commencé!

DES VOISINS.

Chut! — Plus bas! — Ne criez pas si fort.

DE PONTHAU, *en lui-même.*

Anathème! A qui m'adresserais-je pour faire chasser cette femme? — Çà, Ponthau, quelle mouche te pique? Tu dois être joyeux, au contraire, puisque de pareilles infamies se passent dans la maison de tes ennemis. Tu le vois, rien ne s'est ému. Les vitraux continuent à saigner leurs couleurs sur l'autel et l'harmonie des orgues à escalader les sculptures. Foin de la curiosité qui m'a entraîné ici. J'aurais cent fois mieux agi

en continuant mon chemin. Au moins une turpitude ne m'aurait pas scandalisé. J'ai les nerfs horriblement tendus. Une sueur chaude me baigne le corps; autour de moi les physionomies ont des pâleurs de cadavre. L'encens me parfume, me grise et m'endort. — N'est-ce pas Hélène que j'aperçois là-bas?... Non! impossible! Cependant... Non, la femme que je regarde ne quitte pas son livre des yeux et semble implorer avec ferveur. C'est une catholique!... Elle est belle et sa tournure m'a ébloui au point de me rappeler une autre personne. Chair palpitante gonflée de désirs! triste cœur ivre d'amour! quand pourrez-vous donc vous satisfaire sans remords? Mais chassons ces pensées, elles obscurcissent mon horizon et me chargent la tête de vapeurs malsaines.

UN JEUNE HOMME, *à de Ponthau.*

Monsieur, qui prêchera aujourd'hui, s'il vous plaît?

DE PONTHAU.

Je n'en sais rien, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Pardon!

DE PONTHAU, *en lui-même.*

Cette cérémonie serait suffisante pour un roi; mais elle ne l'est pas pour un Dieu. Nul ne peut en disconvenir. Les simagrées de tous ces saltimbanques sont ridicules. Il n'est pas étonnant que certains esprits faibles se laissent toucher par

leurs fallacieuses glorioles. Pourquoi, diable ! le Christ, ayant été pauvre, ces gens-là se couvrent-ils d'or et ont-ils besoin de la pourpre de Satan? Veulent-ils donc infliger une leçon à leur maître ! Les hypocrites ! Ils savent bien que leur culte ne s'accorde pas avec les livres saints. O mon roi, comment as-tu pu abandonner notre religion si calme, si sévère et si grande par sa simplicité afin d'en embrasser une autre qui se sert d'un luxe effréné pour descendre jusqu'au vulgaire et pour l'attirer.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, on va bientôt prêcher, je puis vous faire une petite place, à côté de moi, sur ce banc. Voulez-vous l'accepter ?

DE PONTHAU.

Mille grâces, monsieur, je préfère rester debout. (*A part.*) Si je suis venu ici, ce n'est pas conduit par la fatalité. Non ! je veux racheter ma faute ; je veux qu'un martyre profitable me lave à tout jamais des souillures de la chair. Je veux que le temple s'écroule, mais en écrasant les ennemis de Dieu. Henriette d'Entraygues, femme perdue et sauvée, je souhaite que la renommée t'apprenne la manière dont je me suis puni de tes baisers. Esprit céleste, descends en moi ou répands devant mes yeux une poignée de ta lumière.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, on vient de me renseigner : c'est monseigneur de Soissons qui prêchera.

DE PONTHAU.

Merci. (*A part.*) Cette fois, j'ai compris. (*Il se dirige vers la chaire et monte. A peine y est-il installé qu'il met son chapeau. Plusieurs personnes l'aperçoivent et un cri de surprise parcourt les fidèles réunis.*)

DE PONTHAU, *formidable.*

Allons ! silence les orgues ! silence la foule ! ou je rugis plus haut que vous. Écoutez la parole du vrai Dieu. Il va s'exprimer par ma bouche.

Un silence effrayant se fait dans la cathédrale. — Les prêtres consternés se retournent. De Ponthau continue :

L'hérésie vous souille. Vos frères ont poursuivi, traqué, massacré comme des bêtes fauves mes frères les huguenots. Souvenez-vous de la Saint-Barthélemy ! Rien n'a échappé à votre fureur. Femmes, enfants, vieillards sont tombés sous vos coups. La Seine a roulé des flots ensanglantés. Des milliers de cadavres ont descendu piteusement le courant avec des chocs atroces. La miséricorde divine est lasse. Repentez-vous.

VOIX DANS LA FOULE.

Assez! — D'où sort ce fou? — Qu'on le chasse! — Sacrilége! — C'est un excommunié!

DE PONTHAU.

Étant de la même religion, vous êtes responsa-

bles. Songez que c'est au nom d'un Dieu de concorde que vous avez frappé. Comparez l'énormité de vos crimes au temps qu'il vous reste à vivre et, si le pardon vous est accordé, tâchez de comprendre que la clémence du Seigneur est infinie.

VOIX.

A bas le parpaillot! — C'est un ivrogne! — Chassons-le! Chassons-le! (*On se précipite vers la chaire et on l'envahit.*)

DE PONTHAU, *tirant son épée.*

Arrière! arrière! vous dis-je, ou les estafilades pleuvront. Me prenez-vous pour un enfant? (*Il laisse tomber son épée sur l'individu le plus rapproché de lui. — On entend un cri déchirant.*)

L'INDIVIDU.

Misérable! j'ai la main coupée. Place! place! il va me tuer... Place! (*La foule dégringole l'escalier de la chaire en hurlant de frayeur. Des femmes se trouvent mal.*)

DE PONTHAU.

Le premier qui ose mettre la main sur moi est un homme mort. — Écoutez jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire : rentrez dans vos maisons; couvrez-vous de poussière; jeûnez; ceux que vous avez martyrisé ont faim de repentir. (*Une seconde foule, plus menaçante, envahit de nouveau la chaire.*)

VOIX

Saisissons-le! — Qu'on le garrotte, voici des cordes! — A la rescousse! — Allez chercher le

guet. — Cela ne peut durer. — Sus au parpaillot! Sus!

DE PONTHAU.

Eh bien donc, bataille! l'époque des hécatombes est revenue. Hurrah! (*Son épée se lève et s'abat plusieurs fois sur le groupe. On entend des cris épouvantables. Cependant, on finit par s'accrocher à lui et par lui arracher son épée. De Ponthau tombe et on le traîne, en le piétinant, jusqu'au bas de la chaire*).

VOIX.

Nous le tenons! — Nous le tenons! — Où sont les cordes? — Tuez-le!...

DE PONTHAU.

Gloire à Dieu! gloire à Dieu! Je suis encore debout. (*Il se relève le visage en sang.*) Une épée! une épée! Ah! gueux, si j'en avais une, comme je vous hacherais. (*On l'attache à une colonne, au milieu des vociférations. Un officier et plusieurs soldats arrivent.*)

L'OFFICIER.

Laissez un passage libre. Où est l'homme en question? (*Apercevant de Ponthau.*) Vous, monsieur le comte? (*Aux soldats.*) Écartez la populace. (*A de Ponthau.*) Votre sang coule...

DE PONTHAU.

Ce sont des égratignures! Monsieur, aidez-moi à meurtrir cette canaille.

L'OFFICIER

Je n'en ai pas le droit, monsieur le comte,

12

veuillez m'excuser. Et maintenant feignez de me suivre; dans un instant, votre liberté vous sera rendue. (*Il le détache.*)

DE PONTHAU.

Je suis votre obligé.

LA FOULE

Qu'on le pende! qu'on le pende! — A la torture! — Hé! l'officier, pourquoi lui parlez-vous chapeau bas? — C'est un brigand! — Ma parole! ils ont l'air de s'entendre à merveille.

L'OFFICIER, *aux soldats.*

En route! (*à de Ponthau.*) Pourvu que cette affaire ne s'ébruite pas!

LA FOULE.

En route! nous vous escortons. A la Bastille! le gentilhomme, à la Bastille! A mort! à mort! mon frère vient d'expirer. (*Les soldats forment une haie autour de Ponthau et sortent. La cohue et les clameurs les suivent*).

Une chambre chez de Ponthau.

JONATHAS, *il se promène et chante avec d'énormes gestes.*

Mes yeux sont deux grands lacs où scintillent des larmes.
Le désespoir a fait de mon âme un cercueil;
J'ai creusé dans la terre un lit doux pour mes armes;
Le ciel est plein de nuages en deuil.

DE PONTHAU, *il entre. Une bande de toile sanglante lui ceint le front.*

Pas si fort, Jonathas. Pour quels auditeurs invisibles beugles-tu ce cantique ?

JONATHAS.

Ah ! monsieur, vous voilà ! — Mille tonnerres, vous êtes blessé !

DE PONTHAU, *froidement.*

Pas assez.

JONATHAS.

Vous avez découché.

DE PONTHAU.

Il paraît. — Qui te demande des réflexions ? (*Il dépose son épée et son chapeau sur un meuble.*)

JONATHAS.

Personne, monsieur, personne.

DE PONTHAU.

Est-ce toi qui es à mon service ou moi qui suis au tien ?

JONATHAS.

Vous vous mettez en colère ; donc, vous avez quelque chose à vous reprocher. — Monsieur, j'ai la désolation de vous faire mes adieux.

DE PONTHAU.

Dépêche-toi.

JONATHAS.

Me suis-je toujours montré bon, fidèle et courageux ?

DE PONTHAU.

Oui.

JONATHAS.

C'est tout ce que je voulais savoir. — J'espère, monsieur, que mon départ ne vous laissera aucun ressentiment?

DE PONTHAU.

Aucun.

JONATHAS.

Si, par hasard, vous me rencontrez dans la rue, puis-je compter sur un geste amical ?

DE PONTHAU.

Au revoir.

JONATHAS.

Puisque vous le prenez aussi gaiement, je reste.

DE PONTHAU.

Reste.

JONATHAS.

Je ne veux pas vous abandonner.

DE PONTHAU.

Ne m'abandonne pas.

JONATHAS.

Le diable n'aurait qu'à vous emporter à l'aide d'une vapeur de soufre, et personne ne serait là pour l'en dissuader.

DE PONTHAU.

Ah ! ah !

JONATHAS.

Car, vous l'avez mérité, monsieur; n'en doutez pas.

DE PONTHAU.

Je crains Dieu et je n'ai pas peur du diable.

JONATHAS.

Voyons, monsieur, quel doute m'est-il encore permis d'avoir? Est-il vrai que les femmes ont sur vous un pareil empire? Elle était donc bien belle et bien appétissante, monsieur? Racontez-moi ça.

DE PONTHAU.

Je ne pourrais rien te conter que tu ne saches déjà.

JONATHAS.

Alors, je comprends l'orage de la nuit dernière : Il y avait quelqu'un là-haut qui n'était pas content.

DE PONTHAU.

Si jamais de pareils billets m'arrivent suivis de semblables velléités de courir la nuit, je t'ordonne de m'enfermer soit par la force, soit par la ruse.

JONATHAS.

Comment voulez-vous que je pense à vous arrêter, monsieur, quand vous partez en me disant : Jonathas, j'ai l'intention de conquérir une âme à Dieu ? Puis-je soupçonner que... que... Je n'ose pas continuer.

DE PONTHAU.

J'ai baptisé, pour le compte de la religion réformée, la malheureuse qui m'avait donné un rendez-vous d'amour.

JONATHAS.

Victoire! monsieur, pourquoi me taisiez-vous cette particularité ?

DE PONTHAU.

Parce que, à l'exemple de beaucoup de capitaines, j'ai subi une défaite avant de remporter une victoire.

JONATHAS.

Ouais! (*Il réfléchit.*) Ma foi, monsieur, sur l'honneur! je crois que vous n'êtes pas coupable et que c'est au ciel que vous devez cette chute.

DE PONTHAU.

Au premier abord, j'ai eu la même pensée que toi, mais, tout à l'heure, en revenant ici, j'ai pu songer à loisir. Le résultat de mes réflexions a été que Satan avait creusé un gouffre à mon intention et que Dieu m'avait secouru. Aussi, ai-je voulu mourir, afin de racheter ma faute; la mort m'a repoussé.

JONATHAS.

Et elle a bien fait, monsieur, et j'en reviens à certain côté de mon dire qui arc-boute certain côté du vôtre : le Seigneur ne vous en veut pas.

DE PONTHAU.

Tu te trompes; mon repentir m'a valu un regard et rien de plus. A présent, il s'agit d'obtenir mon pardon.

JONATHAS.

Quand vous allâtes à ce rendez-vous, avec l'intention de convertir, êtes-vous sûr que, au fond,

tout au fond de votre âme, il n'existait pas une petite lueur qui vous éclairait juste au point de vous montrer que vous succomberiez.

DE PONTHAU.

J'ai péché; mais ce fut un péché de surprise. Je vais te faire part d'une espèce d'hallucination par moi ressentie après ma faute. Il m'a semblé que j'étais deux fois traître, une fois envers Dieu et une autre fois envers...

JONATHAS.

Envers qui, monsieur?

DE PONTHAU.

Envers Hélène de Ghistelles. J'en suis encore bouleversé. Son visage m'est apparu distinctement, et j'en ai éprouvé une sensation pareille à celle qui étreindrait un homme à la vue d'une femme aimée, légitime et trahie.

JONATHAS.

Je n'y suis plus.

DE PONTHAU.

Je n'ai pas encore pu découvrir pourquoi Hélène, si chaste, s'est dressée comme un reproche, à l'heure du repentir, après l'orgie de mes sens mal apaisés.

JONATHAS.

C'est un mirage du démon. Quelle absurde canaille que ce démon! Je vous le demande: peut-on avoir l'idée de montrer dans la chambre d'une pécheresse, à côté d'un lit sens dessus dessous,

une image vertueuse, une image ! monsieur, comme si cela pouvait la salir.

DE PONTHAU, *pensif.*

Je ne crois pas que cette apparition soit une œuvre du démon.

JONATHAS.

Dans tous les cas, il importe absolument que Dieu vous pardonne le plus tôt possible. A vous donc de l'y obliger par quelque profession de repentir extraordinaire.

DE PONTHAU.

J'y ai songé. Ote-moi mon pourpoint.

JONATHAS.

En effet, vous devez avoir besoin de dormir.

DE PONTHAU.

Ote-moi mes vêtements, de manière à ce que mon torse demeure nu.

JONATHAS.

Le soleil n'est pas chaud aujourd'hui, monsieur.

DE PONTHAU.

Obéis.

JONATHAS.

Quelle est votre intention ?

DE PONTHAU.

Regarde. (*Il tire son poignard, et avec la pointe se fait une longue entaille du sein droit au sein gauche.*)

JONATHAS, *effrayé.*

Vous allez vous tuer ?

DE PONTHAU.

Non. *Miserere mei, Domine !* — (*Il se fait une*

seconde entaille du cou au ventre, de façon à ce que les deux blessures forment une croix.)

JONATHAS, *tremblant et très pâle.*

Cette fois, le poignard est entré profondément. Monsieur, votre sang coule à flots. Cessez, cessez ce châtiment déplorable.

DE PONTHAU.

Tu vois cette croix sanglante qui déchire ma poitrine, eh bien, ne la perds pas de vue. Je cesserai de me punir, lorsque mes blessures seront assez nombreuses pour que l'on ne distingue plus le symbole de la rédemption. (*Il continue à se déchirer.*)

JONATHAS.

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous prouver ce que vaut Jonathas! (*Il se déshabille jusqu'à la ceinture avec vivacité et prend sa dague.*) Votre sang coupable doit vous obtenir le pardon; maître, combien l'obtiendrez-vous plus facilement si ma main meurtrit ma chair innocente et si mon sang coule en votre faveur! Seigneur, pitié pour M. de Ponthau!

DE PONTHAU, *se labourant la poitrine.*

Bien, Jonathas! (*Un long silence, pendant lequel on n'entend que le bruit des poignards dans la chair et le miserere des deux hommes. Le sang coule jusque sur le plancher.*)

JONATHAS.

J'ai compté jusqu'à soixante-cinq, monsieur...

DE PONTHAU.

Et moi, jusqu'à cent. Il suffit, Jonathas, allons nous reposer.

JONATHAS.

Monsieur, ne prenez pas mes paroles pour un reproche : je crois que nous avons gagné du repos au moins pour quinze jours.

DE PONTHAU, *défaillant.*

Brave Jonathas ! Veux-tu que je panse tes blessures ?

Une chambre à coucher.

DE GHISTELLES, *entrant.*

Personne ?

DE PONTHAU.

Entrez, monsieur le baron.

DE GHISTELLES.

Comment, vous êtes couché? Quelle fièvre maligne vous a donc cloué sur votre lit?

DE PONTHAU.

Je viens de faire une maladie gênante, mais sans importance.

DE GHISTELLES.

En effet, vous êtes très pâle.

DE PONTHAU.

J'ai perdu beaucoup de sang. Il est de ces maladies, vous le savez, dont on ne réchappe qu'à condition de se renouveler. Néanmoins, je

serai bientôt debout. — Comment se porte votre enfant ?

DE GHISTELLES.

La chère petite ! elle pleure beaucoup. Elle s'invente chaque jour des motifs de douleur. Sa bonté naïve me cache un secret facile à deviner d'ailleurs. J'ai presque regret de l'avoir amenée.

DE PONTHAU.

Les regrets sont des litanies coupables. Malheur à ceux qui tergiversent en face de l'accomplissement d'une œuvre. Les regrets sont les marches qui conduisent au repentir. L'esprit humain ne doit pas s'acheminer, il doit s'élancer courageusement, même quand le but est impossible. Les lamentations pendant l'épreuve stigmatisent les âmes féminines, et par conséquent sont indignes d'un âge mûr et d'une virilité grandiose.

DE GHISTELLES.

Je vous le répète, vous ne parlez pas comme un père.

DE PONTHAU.

Croyez-vous donc que votre fille me soit indifférente ?

DE GHISTELLES.

Ah ! si vous pouviez voir, comme moi, tous les jours, le danger qui la menace, vous tiendriez un autre langage. Le roi ne la quitte plus, ou s'il la quitte un instant, c'est pour lui ménager quelque surprise agréable. Le scandale aboie publiquement dans tous les corridors du palais. La cour a les

yeux fixés sur le nouvel astre suspendu à l'horizon. Ma fille doit être bien près de succomber, si j'en juge par l'amitié que les indifférents me témoignent.

DE PONTHAU.

S'est-elle aperçue des assiduités du roi ?

DE GHISTELLES.

J'ai peur qu'elle ne les ait comprises. Que n'ai-je auprès de moi, monsieur, votre jeunesse et votre fertilité d'inventions, je serais plus tranquille.

DE PONTHAU.

Demain, j'irai à la cour.

DE GHISTELLES.

Vous commettriez une imprudence. Ne jouez pas avec la maladie, monsieur; une rechute, vu la situation présente, me causerait une frayeur insupportable.

DE PONTHAU.

Il faut que je sois là.

DE GHISTELLES.

Le roi vous a réclamé à cor et à cri. Moi-même, j'ai eu toutes les peines du monde à vous découvrir. Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé de vos nouvelles ?

DE PONTHAU.

Le hasard a voulu que mon valet aussi fût malade.

DE GHISTELLES.

Guérissez, monsieur de Ponthau, guérissez vite. J'ai besoin de vous, de votre bras, de vos sympa-

thies. Empêchez que ma petite Hélène ne succombe. Elle est si jeune ! monsieur... dix-huit ans ! Un rien peut la perdre. De la pitié pour un amour quelconque on passe facilement au désir de le soulager. Elle n'a que dix-huit ans ! et puis, le roi est entouré d'une telle auréole de respects d'un tel cercle de génuflexions qu'il est difficile de lui résister.

DE PONTHAU, *très sombre.*

N'ayez aucune crainte. Demain, vous me verrez, et je vous jure que jamais avare, que jamais vieillard amoureux ne se seront montrés plus vigilants pour la garde de leur trésor.

DE GHISTELLES.

Comme vous dites cela !

DE PONTHAU.

Vous avez ma parole.

La place Royale. — Des boutiques de marchands forains. — Un charlatan grimpé sur une charrette vend des drogues. — Soldats, gens du peuple, quelques gentilshommes. — Un souffreteux est assis sur une borne. Il tient dans sa main droite une béquille avec laquelle il gesticule. Une autre béquille est appuyée auprès de lui contre le mur. Ses deux jambes sont emmaillotées dans une espèce de sac. — Une foule de badauds des deux sexes l'entoure.

LE SOUFFRETEUX.

Vive la joie ! Telle était la devise de mon grand-père, le pied-bot. Ma grand'mère était borgne et manchotte. Ils eurent deux enfants superbes,

mesdames et messieurs, qui vécurent bien et moururent mal. L'aîné se noya en prenant un bain, un soir qu'il avait trop bu. Quant au second, mon père, il fut pendu haut et court à la suite de quelques peccadilles. Heureusement il s'était confessé. Trois ans après la mort de ce bon vieillard, ma mère accoucha de moi. Pourquoi riez-vous ? Rien d'extraordinaire à voir une veuve accoucher d'un fils trois ans après la mort de son mari ? Ces histoires-là se ramassent dans les rues. Je suis un enfant de l'amour et je m'en vante ! Chacun ne peut pas en dire autant... Combien y a-t-il de mères de famille qui n'ont jamais été mariées ? Ainsi va le monde. Vive la joie ! La morale n'en existe pas moins. D'ailleurs, les enfants ne ressemblent-ils pas tous aux auteurs de leurs jours ? Ah ! oh ! oh ! La plaisanterie est le pain des pauvres.— J'avais huit ans quand un carrosse et quatre chevaux me passèrent sur les jambes. Ils courent encore. — Je vous défie à un combat singulier : quel est celui qui imitera aussi bien que moi le cri des différents animaux ? *(Il aboie comme un chien.)* Oh ! oh ! il paraît que Ronflot n'est pas de belle humeur. Voyons ce que va lui répondre Rominagrobis. *(Il imite les miaulements d'un chat. La foule se tord.)* Tous les animaux sont mes amis, je les imite tous. Qui entre dans la lice? Qui veut jouter contre moi ? Qui ramasse mon gage de défi ? *(Il jette sa béquille et se met à roucouler d'une façon merveilleuse.)*

LA FOULE.

Bravo ! Bravo ! Le béquillard est divin.

LE SOUFFRETEUX.

C'est ainsi que les tourterelles, au fond des grands bois, sur le sommet des arbres séculaires, s'appellent de loin et se versifient de gentils propos d'amour en s'enivrant de crépuscule. A moi la victoire, puisque personne n'ose me la disputer ! (*D'une voix dolente.*) Donnez à un magnifique estropié si vous tenez à ce que vos enfants ne le deviennent pas. Soyez généreux, Dieu vous le rendra dans un monde meilleur. Vive la joie ! (*Il bascule et se laisse tomber lourdement à bas de sa borne.*) Aïe! Je suis mort. Mes pauvres jambes ! mes pauvres jambes ! Mesdames et messieurs, au nom de la charité, aidez-moi à remonter sur ma borne. (*On le replace sur sa borne.*) Aïe ! (*Il se laisse retomber de nouveau.*) Les maladroits ! Que le ciel vous préserve d'une pareille calamité. (*Il fait semblant de pleurer.*) On dirait que mes os n'ont plus de moelle. Je n'ai pas mangé depuis hier ; ayez pitié de moi. J'ai faim ! je souffre ! Secourez un pauvre diable qui vous a fait rire ; le rire, c'est le bonheur ici-bas. (*Les pièces de monnaie pleuvent dans son chapeau qu'il tend de façon lamentable.*) Décidément je n'ai pas de chance. Que ne suis-je couché dans un cimetière, avec tant d'autres !

JONATHAS, *fendant la foule.*

Hé ! mon garçon, je connais un gentilhomme qui te veut du bien.

LE SOUFFRETEUX.

Hélas ! montrez-le moi...

JONATHAS.

Pas bien loin d'ici, dans une rue voisine. Peux-tu marcher un peu?

LE SOUFFRETEUX.

Difficilement, mon brave seigneur, difficilement. Cependant, je vais essayer. Aidez-moi à me relever.

JONATHAS, *après lui avoir tendu la main.*

Ton visage ne m'est pas inconnu.

LE SOUFFRETEUX.

Adam fut notre père à tous.

JONATHAS.

Enfouis ta monnaie dans une de tes poches, suis-moi, et si les forces te manquent, je te soutiendrai.

LE SOUFFRETEUX.

Passez devant ; mais ne marchez pas trop vite. (*A la foule.*) Merci, gens charitables qui ne m'avez pas dédaigné. Merci! Que la prospérité vous accompagne!

JONATHAS.

Garde tes remerciements pour celui qui va te combler de bienfaits.

LE SOUFFRETEUX.

O fortune !

(*Exeunt.*)

Un petit jardin abandonné et encaissé entre d'immenses murs couverts de lierre. — Une quantité considérable de fleurs. — Des plantes poussant à l'aventure. — Plusieurs grands arbres — Une allée unique et pleine d'herbes. — Un banc vermoulu et creusé par la pluie. — De Ponthau est assis sur le banc. — Il est revêtu d'un costume de velours noir très simple et porte l'épée au côté.

DE PONTHAU.

Quel calme! Pas un cri d'oiseau dans les feuilles! Pas un souffle dans cette nature en liberté! Arbres, plantes, herbes, insectes, tout cela naît, pousse, vit, tout cela grandit en silence. Aucun bruit ne dénonce le travail gigantesque qui s'étend dans les entrailles et sur la face de la terre. Oh! comme ces forces inconscientes ont plus de majesté placide que le développement de la conscience et des facultés humaines! Comme le sommeil est peu de chose auprès de ce repos idéal! (*Il rêve.*) Hélène, ma sœur, les dangers qui te menacent m'affaiblissent au lieu d'ajouter à ma verve et à mon courage... Mais tu es sans ambition, n'est-ce pas? et tu repousseras les bras que te tend ce vieillard débauché?...O mon roi, pardon!... Hélène! ton nom me parfume la bouche comme une manne délicieuse;... j'aime à le répéter,... et sans que je m'en doute, il vient se mêler à toutes mes prières... Hélène! Hélène! ton nom m'apparaît toujours à côté de celui du Tout-Puissant. Quel démon me pousse à te placer aussi haut?

Quel être mystérieux me parle continuellement de toi?... Si tu succombais dans la tâche que nous t'avons tracée, j'en aurais une rage éternelle. Ma sœur, ta mort me serait moins amère que ta chute. Mes cheveux se dressent quand je pense qu'un stupide hasard peut te précipiter sur la poitrine du roi. (*Il rêve encore un instant, puis se relève vivement.*) Ma parole! je deviens fou! Par quelles sottes rêveries un homme de mon âge se laisse-t-il entraîner? Voilà ce que nous vaut l'oisiveté! Que m'importe après tout cette petite fille! N'est-elle pas un grain de poussière dans ma main? N'est-elle pas une pierre destinée à l'édifice céleste? Les oisifs sont des indigents. Mordieu! je me moque bien de cette pécore!... Il serait au moins très étonnant que j'en fusse amoureux.

JONATHAS, *accourant.*

Monsieur, réjouissez-vous. Le temps est venu.

DE PONTHAU.

Quel temps?

JONATHAS.

Le temps de savoir si Dieu vous a pardonné.

DE PONTHAU.

Comment veux-tu que je le sache? Un avenir lointain seul m'apprendra si je compte encore parmi les serviteurs d'élite.

JONATHAS.

Vous vous trompez, monsieur. Il y a huit jours, vous m'avez dit: Dieu est le maître des événements; lui seul est le souverain juge et la raison

par excellence. Cependant, il existe certains événements que l'homme a le droit de provoquer.

DE PONTHAU.

C'est vrai! j'ai dit cela.

JONATHAS.

Donc, monsieur, provoquez l'événement qui doit vous certifier que vous avez été pardonné.

DE PONTHAU.

Aurais-tu envie d'une volée de bois? Ton crâne a-t-il des démangeaisons? Veux-tu que je le défonce à coups de pommeau d'épée?

JONATHAS.

Considérez-moi attentivement, monsieur, et vous saurez que je suis on ne peut pas plus sérieux. J'ajouterai même que toutes mes mesures sont prises.

DE PONTHAU.

Sempiternel bavard, t'expliqueras-tu à la fin?

JONATHAS.

Monsieur, j'ai dans l'idée que, maintenant, vous réussirez à faire un miracle.

DE PONTHAU.

Je n'essaierai pas de sitôt; j'ai été trop éprouvé le jour où j'ai si peu réussi.

JONATHAS.

Croyez-vous aux pressentiments?

DE PONTHAU.

Les pressentiments sont les frissons de l'âme.

JONATHAS.

J'ai la conviction que vous êtes sur le point

d'accomplir une grande chose et que Dieu vous a plus que pardonné. Tenez, monsieur, j'ai amené ici, à la porte, un pauvre diable qui ne peut pas se servir de ses jambes. Guérissez-le, ou plutôt essayez de le guérir. Ce n'est pas une mauvaise action que d'essayer de faire le bien. Ne garantissez rien à ce mendiant; de cette façon, si vous ne réussissez pas, comme vous ne lui aurez rien promis, il n'aura le droit de vous rien réclamer. D'ailleurs, quelques pièces d'or lui fermeront aisément la bouche... Essayez, je vous en supplie... Pensez donc, monsieur, quel immense témoignage vous seriez de la puissance divine, si le miracle s'accomplissait, éclatant et sonore comme un fracas de tonnerre. Considérez les services que votre renommée rendrait à la vraie cause. Le roi lui-même s'inclinerait devant un homme qui fait des miracles. C'est alors que vous pourriez le rendre facilement à notre sainte religion... Et puis, vous seriez certain que votre repentir a été accepté... Alors, quelle joie et quelle tranquillité ! Monsieur, j'ai une confiance inimaginable. Vous êtes plus pâle qu'à l'ordinaire. Le travail céleste s'est opéré en vous. Vos yeux brillent d'un éclat particulier. Dites un mot, monsieur, un seul mot ! J'ai dans la tête des bruits pareils à ceux des formidables trompettes des anges.

DE PONTHAU.

Va chercher le malheureux.

JONATHAS.

Maître, cher maître, je me sens mourir de contentement. (*Il court et revient précédant le souffreteux.*)

DE PONTHAU.

Par ici, mon garçon.

LE SOUFFRETEUX.

Oh! le mirifique jardinet! A la bonne heure! voilà de l'intelligence! Le hasard, c'est Dieu. Comme tout a poussé à souhait. Des lis, des coquelicots, des menthes, des roses, des bluets, des marguerites! Oh! les jolis petits visages jaunes, avec leurs collerettes de velours amarante. Rien n'y manque. La cascade des lierres se déploie et dégringole splendidement le long de la muraille. Les grands arbres tentent d'escalader l'azur. Quel mignon paradis! (*A Jonathas.*) Monsieur, n'aperçois-je pas l'arbre du bien et du mal avec ses pommes savantes, ou serait-ce tout simplement un abricotier? Où se cache Ève la blonde? — Heureux les faucheux qui ont le droit de se goberger au milieu de ces parfums! Heureux les grillons! Ils peuvent se faufiler et chanter dans leurs petits domiciles, à l'ombre de cette forêt de plantes! Heureuses les coccinelles, dont la gaieté remplace celle des oiseaux, dans ces bois où toutes les branches se terminent par une fleur!

JONATHAS.

Par les diables! gueux sans vergogne, te tairas-tu? Présente ta bienvenue à ce seigneur.

LE SOUFFRETEUX.

Monseigneur...

DE PONTHAU.

C'est bien ! je t'en dispense. Repose-toi sur ce banc, tu dois être fatigué.

LE SOUFFRETEUX.

Hélas! bien fatigué.

DE PONTHAU.

Souffres-tu beaucoup?

LE SOUFFRETEUX.

Beaucoup, principalement les jours où des orages se promènent dans l'air.

DE PONTHAU.

J'ai l'intention de te guérir; mais, je t'en avertis, il m'est impossible de t'affirmer la réussite d'un projet qui n'est qu'une espérance.

LE SOUFFRETEUX, *stupéfait.*

Vous... vous... avez... l'in... ten... tion... de... me... guérir?

DE PONTHAU.

Oui.

LE SOUFFRETEUX.

De me guérir?

JONATHAS.

Ane bâté, faudra-t-il te le répéter jusqu'à demain?

LE SOUFFRETEUX, *recouvrant son assurance.*

Toute la pharmacie y a perdu son latin et ses drogues.

DE PONTHAU.

Aussi, n'est-ce pas avec des moyens ordinaires que je prétends te sortir d'embarras. — Je vais t'abandonner à ta conscience pendant quelques minutes. Demande pardon à Dieu des fautes que tu as commises. Montre-lui un cœur vraiment contrit; promets-lui de te surveiller désormais, et chacune de tes larmes ira tomber sur la cloche d'or du paradis et la fera tinter; et la miséricorde du Très-Haut descendra sur ta tête. Viens, Jonathas.

(*Exeunt.*)

LE SOUFFRETEUX, *seul.*

Par où me sauverais-je bien? Les murailles sont trop élevées : — Par la porte? Je risque de les rencontrer. Je n'entrevois plus aucune issue. — Ah ça! suis-je moi ou suis-je un autre? Si je ne craignais le mal, je m'arracherais les cheveux... Ne pouvait-il pas pêcher un autre gueux dans les eaux troubles de Paris? Qu'ai-je fait à la Providence pour qu'elle m'ait désigné à ces hommes?... Mais j'ai les jambes aussi saines que les bras, aussi saines que mon estomac doué d'un appétit féroce, aussi saines que mes yeux dont la vue perçante méprise l'obscurité. Barrabas, Barrabas, quelle ruche as-tu tracassée! Si tu sors à ton honneur de ce guet-apens, tu pourras te vanter d'être un sublime drôle. — Bon, les voilà! je suis perdu.

DE PONTHAU.

Es-tu prêt ?

BARRABAS.

Oui ! Mon... seigneur.

DE PONTHAU.

Ne crains rien.

BARRABAS.

Je.... je tremble... malgré moi.

JONATHAS.

Avec sa figure de bravache. il est aussi couard qu'un lièvre.

DE PONTHAU.

Au nom de la bonté suprême, au nom de la pitié infinie, au nom du Dieu vivant, marche.

BARRABAS.

Mon... seigneur, je... ne peux pas, mes jambes sont enfermées dans un sac.

DE PONTHAU.

Au nom de Dieu qui m'entend, je t'ordonne de marcher.

JONATHAS.

Attends ! je vais te délivrer. (*Il coupe les cordes et retire le sac.*)

BARRABAS, *se lève tout droit sur ses jambes, sans béquilles, et fait quelques pas avec difficulté.*

Mes jambes sont un peu engourdies.

JONATHAS.

Miracle ! Miracle ! Gloire à Dieu. Hurrah ! embrasse-moi. (*Il saute au cou de Barrabas et l'embrasse avec effusion.*)

BARRABAS.

Vous allez m'étouffer.

(*De Ponthau pleure silencieusement.*)

JONATHAS.

Monsieur, vous êtes grand comme le monde. (*Il embrasse ses genoux.*)

DE PONTHAU.

Relève-toi, Jonathas, on ne se met à genoux que devant Dieu. C'est lui dont la puissance a accompli ce miracle.

JONATHAS.

La modestie est la vertu de ceux que le Seigneur a choisis.

BARRABAS, *qui a marché et dont les jambes ne sont plus engourdies.*

(*A part.*) J'ai eu raison de me taire. Gardons notre sérieux et continuons à jouer la comédie. (*Haut.*) Miracle ! miracle ! je le proclamerai partout. Miracle ! Comment reconnaître une pareille faveur ! — J'ai la joie dans l'âme. Regardez, je marche comme si je n'avais jamais été estropié. Dieu bon ! l'êtes-vous assez ! et comme je sens la faveur dont vous m'avez gratifié en m'accordant une paire de jambes solides. Vivat ! vivat ! l'univers m'appartient. (*Il se met à danser.*)

DE PONTHAU *à Jonathas.*

Maintenant, je suis capable de convertir le roi.

JONATHAS.

Certes ! — Mais, monsieur, considérez la joie de ce pauvre homme.

DE PONTHAU.

Remercions le Seigneur. (*Ponthau et Jonathas s'agenouillent.*)

BARRABAS, *il danse et chante sur un air très gai.*

Vivent les fleurs de l'aubépine,
Les boutons d'or et l'églantine !
Vivent les champs ! vivent les bois!
Et l'accord bourdonnant des voix
Joyeux concert dans la nature !
Vivent les prés et leur parure !

(*A de Ponthau.*) Ainsi soit-il, monsieur, mon cœur est avec vous.

(*De Ponthau et Jonathas se relèvent.*)

DE PONTHAU *à Barrabas.*

Tiens ! voilà une bourse bien garnie.

JONATHAS.

Tâche de ne pas la boire, de ne pas la traîner dans de trop mauvais lieux.

BARRABAS.

J'en ferai des aumônes.

DE PONTHAU.

J'ai besoin d'un second valet, veux-tu entrer à mon service?

BARRABAS.

Monseigneur, on a bien raison de le dire : les

honnêtes gens seuls prospèrent. J'accepte votre proposition avec reconnaissance. Le firmament s'ouvrirait et me laisserait voir Dieu me faisant une joyeuse grimace, que je ne serais pas plus charmé. Vous aurez en moi un serviteur dévoué.

DE PONTHAU.

Jonathas, arrange-toi pour que ce brave garçon soit habillé convenablement.

JONATHAS.

Comptez sur moi. (*A Barrabas.*) Sais-tu manier une épée?

BARRABAS.

Parbleu !

JONATHAS.

Tu mens, puisque tu étais estropié.

BARRABAS.

Distinguons : je sais la manier, mais je ne sais pas m'en servir. On connaît sa langue.

(*Exeunt.*)

Au Louvre, une chambre dans les appartements du roi. — Henri IV est assis dans un immense fauteuil de velours bleu, constellé de fleurs de lis.

LE ROI.

Je suis furieux contre toi.

DE PONTHAU.

Sire, vous avez sans doute vos raisons pour cela; mais elles m'échappent.

LE ROI.

Comment, elles t'échappent ? Que signifie ce langage ? A coup sûr tu es un imprudent. Crois-tu que je ne sois pas au courant de ta dernière escapade ?

DE PONTHAU.

Quelle escapade ?

LE ROI.

Celle où tu as failli périr.

DE PONTHAU.

Sire, j'ai fait mon devoir.

LE ROI.

Ton devoir consiste à aimer Dieu et à me bien servir ; mais non pas à répandre le trouble dans les églises et la désolation dans les familles. Deux personnes sont mortes à la suite des horions que tu leur as distribués. Rends grâce au nom de tes ancêtres, car sans lui, aussi vrai que je suis roi de France, tu aurais disparu impitoyablement dans les caveaux de la Bastille.

DE PONTHAU.

Sire, il ne convient pas de se louer soi-même ; mais, plaise à Dieu que bientôt la rumeur vous apporte une autre histoire ! Celle-là vous démontrera que mes luttes et mes actions ne déplaisent pas au maître de toutes les créatures.

LE ROI.

La rumeur sera la bien reçue. En attendant, puisque tu fais le mystérieux, garde pour toi ton mystère, je ne veux pas te supplier. Cependant, avant de

nous quitter, je tiens à te dire que cette querelle n'aura aucune suite, et que je suis toujours aussi bien disposé en ta faveur. Tu es jeune, tu as la tête facile à échauffer, veille sur ton fanatisme. Mes amis doivent être impeccables. Va! (*De Ponthau s'incline et se dirige vers la porte.*) Jacques?

DE PONTHAU, *revenant.*

Sire.

LE ROI.

A présent, traitons les sujets badins. J'ai besoin de t'entretenir au sujet d'une affaire qui me touche singulièrement.

DE PONTHAU.

Je suis à vos ordres.

LE ROI.

Je voudrais des détails sur le baron de Ghistelles et sur sa fille.

DE PONTHAU.

Des détails?

LE ROI.

D'abord, es-tu certain qu'Hélène n'aime personne?

DE PONTHAU.

Sire, elle a aimé quelqu'un.

LE ROI.

Oui, ce pauvre de Helly.

DE PONTHAU, *sans sourciller.*

Mais, comme ce premier amour n'existe plus, grâce à la mort du comte, tout me porte à penser que son cœur est libre.

LE ROI.

Tant mieux.

DE PONTHAU.

Vous êtes donc féru au cœur ?

LE ROI.

Oui, Jacques, à mon âge. — A franchement parler, me crois-tu encore capable d'inspirer de l'amour ?

DE PONTHAU.

Sire, n'êtes-vous pas un Bourbon? N'êtes-vous pas roi ? Les exploits ne vous sont-ils pas familiers ?

LE ROI.

Tu es un flatteur, tes paroles me charment. D'ailleurs, si je n'ai pas le bonheur de réussir par moi-même, j'emploierai les grands moyens. C'est justement à propos de ces moyens irrésistibles que j'ai l'intention de te parler du baron de Ghistelles.

DE PONTHAU.

Je vous comprends, sire, M. le baron de Ghistelles, mon ami, ne se laissera pas corrompre, j'en suis sûr.

LE ROI.

Bast! M. d'Entraygues aussi a feint quelques hésitations, mais j'ai doublé la somme, et il s'est incliné.

DE PONTHAU.

M. d'Entraygues ?

LE ROI.

Oui, le père de la marquise de Verneuil.

DE PONTHAU, *chancelant.*

Ah!

LE ROI.

Qu'as-tu?

DE PONTHAU.

Je ne m'attendais guère à une pareille secousse.

LE ROI.

Assieds-toi sur ce fauteuil, Jacques, mon enfant. Veux-tu que mon médecin vienne?

DE PONTHAU.

Oh! sire, pardonnez-moi.

LE ROI.

Te pardonner?... Tu m'étonnes. Ne t'ai-je pas dit tout à l'heure que je ne t'en voulais plus.

DE PONTHAU, *respirant à peine.*

Vous ne pouvez savoir, sire, vous ne pouvez savoir. (*Tombant aux genoux du roi.*) Je suis un traître! je suis un ingrat! Mon roi bien-aimé, je vous jure sur la tombe mémorable de mon père et sur l'honneur de ma mère, que je ne savais rien. Je ne suis pas coupable, ou plutôt, si! je suis coupable,... mais je ne savais rien, je ne pouvais rien savoir.

LE ROI.

Explique-toi.

DE PONTHAU.

Sire, je n'ose pas.

LE ROI.

Parle.

DE PONTHAU.

Je vous ai trompé avec madame de Verneuil, Sire, je me condamne à mort, c'est la seule réparation qui soit digne d'un tel crime. (*Il retire son épée et la lui présente.*) Voici mon épée!

LE ROI, *après un moment de silence.*

Remets ton épée au fourreau et garde-la. Elle n'en est pas moins celle d'un honnête homme. Relève-toi.

DE PONTHAU.

Sire, sire, je suis innocent, c'est vrai! mais l'injure existe, ma mort vous est nécessaire.

LE ROI, *avec une grande dignité.*

De quelle injure veux-tu parler? Crois-tu qu'il puisse en exister une de toi à moi? Quel orgueil superbe as-tu donc? J'ai gagné les batailles d'Arques et d'Ivry; j'ai conquis mon royaume province par province. Non content d'être un chef consciencieux, je me suis montré un intrépide soldat. Quelle est donc l'injure que tu m'as faite? En quoi me vois-tu responsable des ignominies de la marquise de Verneuil? M. de La Mole fut un traître! Bussy d'Amboise fut un scélérat! mais toi, Jacques, toi qui ne connaissais pas les liens qui m'attachaient à Henriette d'Entraygues, tu n'es même pas coupable d'une faute. En voici la preuve! (*Il

lui tend la main, de Ponthau la lui baise.) Maintenant, retire-toi. A bientôt, mon enfant.

DE PONTHAU, *hors de lui.*

Je le sauverai : il faut que je le sauve !

Une salle s'ouvrant par deux portes monumentales sur un immense couloir aboutissant à une des sorties du Louvre.

MAZAROZ, *entrant.*

Ce lieu me semble favorable. Le roi passera bientôt dans ce couloir, et cette porte me dissimulera suffisamment. Enfin! j'éprouve un soulagement prodigieux. Ainsi doivent se réjouir les gens qui, après une agonie douloureuse, sentent les approches de la mort. (*Il va donner un coup d'œil dans le couloir.*) Personne, j'en ai la certitude, ne m'a vu pénétrer dans cette salle. — Quel tumulte, quand retentira ce cri : le roi est mort ! L'immonde Paris en sera bouleversé. J'aurai fait vaciller le trône de France, mais la religion du Christ obtiendra un nouveau lustre, et les anges du paradis battront joyeusement des ailes. (*Une horloge, placée dans le mur au-dessus d'une vaste cheminée, sonne.*) Voici ma dernière heure qui sonne. Jésus a les yeux fixés sur moi. Joie suprême, moment attendu avec les impatiences de la fièvre, chantez dans mon âme. Hosanna ! la mort est une seconde mère qui me tend les bras... Je le frapperai au cœur et je m'acharnerai après la bles-

sure jusqu'à ce qu'on m'en arrache. Le jour de la sanctification est arrivé. Bientôt, dans toutes les églises de la chrétienté, le troupeau des fidèles prosternés invoquera mon nom avec celui des saints. Hosanna! mon poignard tremble de soif.

(*Jonathas arrive à pas de loup. Mazaroz l'aperçoit et se cache vivement derrière le battant d'une porte.*)

JONATHAS.

Être Français! posséder un roi et ne l'avoir jamais vu! Situation déplorable à laquelle il est possible de remédier! J'ai conçu le projet de contempler mon souverain tout à mon aise. Je cours, il est vrai, le risque d'être chassé, de sentir sur mon échine la caresse d'un fagot de hallebardes; mais qu'est-ce que ces menus déboires auprès de la jouissance béate que mes yeux éprouveront... Je vais me blottir derrière le battant de cette porte, et là, j'attendrai patiemment le passage de Sa Majesté. *Il se cache derrière le second battant de la porte qui dissimule Mazaroz.*) L'embrasure est large; mon innocente curiosité sera satisfaite.

UN GENTILHOMME, *entrant.*

Est-ce vrai? Est-ce faux? Je ne les ai pas précisément surpris, mais il s'en faut de si peu... de si peu! Reposez-vous donc sur la constance des femmes. Autant vaudrait avoir la prétention de dormir sur la surface plane de la mer. Il est évident que si j'étais resté en Italie, dans mon châ-

teau, cela ne serait point arrivé. Cela! mot terrible! — Quelle conduite dois-je tenir désormais à l'égard de ma femme?... Je me montrerai impitoyable... Se montrer impitoyable, est-ce une vertu? Non. Est-ce une malice? Encore moins. En ce cas, je fermerai les yeux, et ma tranquillité ne sera point troublée. — Hé! hé! je ne suis pas trop jaloux pour un mari trompé. Cela tient peut-être... cela! à ce que je n'aime plus ma femme. N'importe! je n'ai plus le droit de rire des autres, c'est triste! (*Il s'en va, ferme machinalement la porte dont les battants cachent Mazaroz et Jonathas. Ces deux derniers se regardent un instant nez à nez d'un air ahuri.*)

JONATHAS, *à part.*

Un prêtre!

MAZAROZ, *à part.*

Dois-je le frapper d'abord?... Non! ce serait un crime.

JONATHAS, *à part.*

Cette face de Carême ne me prédit rien qui vaille. (*Haut.*) Monsieur, salut! je vous dérange?

MAZAROZ.

Pas le moins du monde.

JONATHAS.

J'en suis ravi. (*A part.*) Cet homme paraît embarrassé. (*Haut.*) Appartenez-vous à la maison du roi?

MAZAROZ.

Oui.

JONATHAS.

Au même titre que moi, sans doute?

MAZAROZ.

Qui sait?

JONATHAS.

Pourquoi vous cachiez-vous?

MAZAROZ.

Probablement pour ne pas être vu... par vous.

JONATHAS.

Monsieur, au plaisir de ne plus vous revoir. (*Il le salue.*) (*A part.*) Cet homme m'est suspect. Allons prévenir M. de Ponthau; je sais où le rencontrer.

MAZAROZ, *seul.*

Que la Providence te pardonne, à toi qui as failli entraver sa marche! Dois-je fermer cette porte ou la laisser ouverte? Je préfère qu'elle soit ouverte; je m'élancerai plus sûrement, et si j'ai besoin de renverser quelqu'un pour obtenir une libre route, je prendrai plus facilement mon élan. —Voyons, je me présenterai au tyran face à face... Son cœur sera, par conséquent, à ma droite. Il s'agit de ne pas me tromper,... à ma droite. — Mettons-nous en oraison, et que le ciel m'assiste!

(*Il s'agenouille et s'abîme dans la prière. De Ponthau entre, l'examine un instant et lui met rudement la main sur l'épaule.*

DE PONTHAU.

Bon courage!

MAZAROZ, *se relevant.*

Qui êtes-vous ?

DE PONTHAU.

Le comte de Ponthau.

MAZAROZ.

Alors je vous connais.

DE PONTHAU.

Quel est votre nom ?

MAZAROZ.

Je suis le révérend père Mazaroz, de la Compagnie de Jésus.

DE PONTHAU.

Mort du pape ! voilà longtemps déjà que je désirais me rencontrer avec un brigand de votre espèce !

MAZAROZ.

Pourquoi m'insultez-vous ?

DE PONTHAU.

Probablement, drôle, parce que je te méprise

MAZAROZ.

Souffletez-moi et passez votre chemin.

DE PONTHAU.

On ne soufflette que ses égaux ; les autres, on les bâtonne.

MAZAROZ.

Bâtonnez-moi et continuez votre route.

DE PONTHAU.

Abandonne, je te prie, tes grands airs de vierge et de martyr. Ils siéent mal à ta figure patibulaire. Va-t-en.

MAZAROZ.

Ma place est ici aussi bien que la vôtre.

DE PONTHAU.

Va-t-en, te dis-je !

MAZAROZ.

Non.

DE PONTHAU.

Bon apôtre !

MAZAROZ.

Je ne vous crains pas.

DE PONTHAU.

Va-t-en !

MAZAROZ.

Libre à vous de partir si ma compagnie vous gêne.

DE PONTHAU.

Ah ! ah ! tu te croyais de force à ne pas être deviné. Une dernière fois, je t'ordonne de t'en aller. Dans le cas contraire, ne t'étonne pas si je te traîne par les cheveux et si je laboure à coups d'éperon ta face stérile.

(*Les cris de : le roi ! le roi ! retentissent dans le couloir et l'on entend le bruit d'un cortège qui s'approche.*)

MAZAROZ, *à part, avec un sourire.*

Enfin !

DE PONTHAU.

Je veille sur toi.

(*Le cortège arrive. Henri IV marche en tête. A côté de lui se tient l'ambassadeur d'Espagne. Le roi aperçoit de Ponthau et s'arrête.*)

LE ROI.

Bonjour, Jacques, tu t'amendes ; c'est une preuve de bon sens. Je suis heureux de te voir en conversation avec un prêtre. As-tu réfléchi ?

DE PONTHAU, *devant Mazaroz qu'il ne perd pas de vue.*

Sire, je ne désire rien, puisque j'ai l'honneur de compter au nombre de vos amis.

LE ROI.

Eh bien, je te chercherai quelque chose moi-même. A bientôt ! (*Il se retourne et se trouve un peu pressé par les gentilshommes de sa suite.)*

L'AMBASSADEUR D'ESPAGNE.

Sire, pourquoi supportez-vous que tous ces gentilshommes vous environnent et vous pressent ainsi ?

LE ROI.

Si vous m'aviez vu un jour de bataille, monsieur, ils me pressent bien d'avantage.

(*Exeunt.*)

MAZAROZ *reste un moment sombre, puis s'élance le poignard à la main.*

Non, il ne sera pas dit qu'une pareille occasion m'ait échappé.

DE PONTHAU, *le saisissant au collet.*

Misérable ! tu veux tuer ton roi. (*Il lui prend le bras qui étreint le poignard et le lui broie. L'arme tombe à terre.*

MAZAROZ.

Que la foudre vous pulvérise ! je ne peux plus remuer le bras.

DE PONTHAU.

Tu seras attaché sur un lit de torture et tiré à quatre chevaux.

MAZAROZ.

Je le sais.

DE PONTHAU.

Tu ne sais rien. Félicite-toi de ne point avoir affaire à un espion.

MAZAROZ.

Mon sort est écrit.

DE PONTHAU.

Et il s'accomplira!

MAZAROZ.

Que vous importe?

DE PONTHAU.

Regrettes-tu le crime que tu voulais commettre?

MAZAROZ, *avec un sourire amer.*

Le crime!... Oui, je regrette quelque chose: mais c'est de n'avoir pas accompli jusqu'au bout l'acte du sacrifice.

DE PONTHAU.

Suis-moi; on ne peut causer à l'aise ici. — Où se trouve ton repaire?

MAZAROZ.

Je refuse de vous y accompagner.

DE PONTHAU.

Choisis entre la torture et un tête-à-tête avec moi.

MAZAROZ.

Je suis prêt à vous conduire où vous voudrez.

DE PONTHAU.

Viens ; j'ai deux mots à dire à mon valet. Ne me quitte pas.

(*Exeunt.*)

La cellule de Mazaroz. — Même décor que dans la première partie.

(*Entrent de Ponthau, Mazaroz et Jonathas. Ce dernier, enveloppé d'un grand manteau, va s'appuyer silencieusement.*)

DE PONTHAU, *à Mazaroz.*

Je lis dans tes yeux que tu recommenceras ton détestable forfait, car ton âme est une taverne où se réunissent tous les crimes. Pour une occasion perdue, on en rencontre deux autres, n'est-ce pas? Écoute, je vais t'interroger, parce que je suis clément et qu'il est magnanime de t'accorder l'aumône de quelques minutes; puis, je te demanderai : te repens-tu ? Si tu réponds : oui (je verrai si tu mens), sur mon honneur ! je t'épargnerai, bien que tu sois un être nuisible, un réprouvé. Mais si tu me réponds : non, alors, je le jure sur le passé de mes aïeux, tu périras de la mort des traîtres.

MAZAROZ.

Vous avez eu tort de ne pas me livrer.

DE PONTHAU.

De quel droit, pour quelle raison voulais-tu tuer ton roi ?

MAZAROZ.

Du droit du plus faible, et par la raison que je hais les impies qui possèdent la puissance.

DE PONTHAU.

C'est un impie, j'en conviens ! Mais, quels livres saints t'ont donné la permission de l'assassiner ?

MAZAROZ.

La mort d'Achab fut une mort juste.

DE PONTHAU.

Oui ! celui-là fut massacré par les couteaux d'une foule qui sauvait la vraie religion. Sur quel pavoi es-tu monté, toi ? Quel fantasmagorie invoques-tu ? car tu n'es pas huguenot.

MAZAROZ.

Heureusement pour ma place au Paradis.

DE PONTHAU.

Tu plaisantes bêtement. Quand on porte une livrée comme la tienne, on parle les yeux baissés dans la crainte d'entendre un immense éclat de rire sortir de toutes les poitrines. La religion réformée est la seule religion.

MAZAROZ.

Vous vous trompez.

DE PONTHAU.

Je suis sûr de ce que j'avance.

MAZAROZ.

Et moi de ce que je dis.

DE PONTHAU.

Alors je te plains. Mais nous autres, protestants, n'aurions-nous pas plus que toi sujet d'assassiner le roi ?

MAZAROZ.

Comment ?

DE PONTHAU.

Vous nous l'avez volé ; vous l'avez entouré de créatures malsaines ; vous avez caressé, les uns après les autres, ses vices et ses passions, à tel point qu'il se confesse et qu'il a pour confesseur un jésuite. Aujourd'hui, presque toute sa cour est catholique. Il vous a comblé de places, d'honneurs et d'argent. Que lui reprochez-vous ?

MAZAROZ.

Son passé... l'avenir.

DE PONTHAU.

Eh bien, parmi nous qui lui avons conquis la France ; parmi nous qui avons répandu le meilleur de notre sang sur vingt champs de bataille ; parmi nous qui nous sommes contentés, comme mon père et comme d'autres, de mourir et de pleurer son abjuration ; parmi nous qu'il dédaigne, on n'a pas rencontré un seul assassin, pas un ! Comptez ceux que vous avez semés.

MAZAROZ.

La main de Dieu les a éparpillés sur sa route. Conseillez au roi de creuser sa tombe et de se dépêcher.

DE PONTHAU.

S'il meurt victime d'un attentat, ce sera par sa faute.

MAZAROZ.

A mon tour de parler, maintenant. Croyez-vous qu'il soit permis d'ôter la vie aux êtres nuisibles?

DE PONTHAU.

Oui.

MAZAROZ.

Le roi est-il un impie?

DE PONTHAU.

Sans doute.

MAZAROZ.

Alors, pourquoi vous êtes-vous placé entre mon poignard et l'impiété?

DE PONTHAU.

Parce que le roi n'a pas cessé d'être roi, et parce que j'ai des vues sur lui.

MAZAROZ.

Cependant, je vous débarrassais d'un ennemi, puisqu'il est catholique.

DE PONTHAU.

C'est vrai!

MAZAROZ.

Il en est temps encore. Unissez-vous à moi; ou plutôt, ne nous gênons ni l'un ni l'autre.

DE PONTHAU, *ironique*.

Tu m'ouvres des horizons.

MAZAROZ.

Secret pour secret, ne nous trahissons pas.

Trois hommes étant ennemis, les deux plus sages seront ceux qui se réuniront contre le troisième.

DE PONTHAU.

Quel coquin tu fais! Dis-moi, as-tu pris au sérieux mes réponses? Ne voyais-tu pas le sourire de mépris empreint sur mes lèvres? Le roi m'est sacré, parce qu'il est le roi, je te le répète; et sa personne est inviolable parce que son pouvoir lui vient de Dieu.

MAZAROZ.

Dieu veut le lui retirer par mon bras.

DE PONTHAU.

Non, puisqu'il le sauvegarde par le mien.

MAZAROZ.

Réfléchissez. Je vous promets, au nom de mon ordre, que cette mort sera le signal de la paix entre vous et les jésuites.

DE PONTHAU.

Te souviens-tu du serment que je t'ai fait?

MAZAROZ.

Oui, mais je vous en supplie, descendez en vous-même et ne vous exposez pas à des regrets éternels. J'ai pris l'engagement de tuer le roi, notre ennemi à tous deux. J'agirai seul si vous craignez de vous compromettre; mais, par pitié, permettez-moi d'agir, je vous le répète, il le faut! je l'ai promis à Dieu.

DE PONTHAU.

Te repens-tu? Réponds-moi, te repens-tu?

MAZAROZ, *avec un rugissement.*

Maudite soit la femme qui vous a engendré! maudit soit le lait de votre nourrice! maudit soit votre père! maudits les tombeaux de vos aïeux! maudit soyez-vous! car vous m'empêchez d'accomplir un trépas pour lequel j'étais né.

DE PONTHAU.

Te repens-tu?

MAZAROZ, *avec désolation.*

Grâce à vous, je ne compterai jamais parmi les saints. (*Il se cache la figure.*) Mon nom ne sera pas chanté dans les belles églises, le dimanche; et Dieu me bannira du paradis, pour une faute que je ne connais pas encore, bien que je l'aie commise. Hélas! mes projets se sont écroulés sous le fardeau d'un péché dont je ne me souviens pas.

DE PONTHAU.

Allons, tu vaux quelque chose, malgré le mauvais orgueil qui se mêle à ta conviction... Ton courage m'inspire de la pitié; mais comme la pitié est un monstre inutile, je la mets hors de mon cœur. Tu vas mourir.

MAZAROZ.

Mourir? Vous prétendez m'effrayer?

DE PONTHAU.

T'ai-je promis la mort?

MAZAROZ.

Oui, mais...

DE PONTHAU.

Jonathas, prépare-toi.

(*Jonathas défait son manteau sous lequel il tient deux bâtons solides. Il en présente un à M. de Ponthau et conserve l'autre.*)

MAZAROZ.

Vous avez l'intention de me tuer sous le bâton?

JONATHAS.

Ça m'en a l'air.

MAZAROZ.

C'est une lâcheté !

DE PONTHAU.

Ne t'ai-je pas promis la mort des traîtres ?

MAZAROZ.

Je ne suis pas un traître.

DE PONTHAU.

Nous sommes les juges. Es-tu prêt ?

MAZAROZ.

Je suis prêt. Que Dieu vous pardonne ! vous m'empêchez d'accomplir une bonne œuvre. La postérité vous maudira. — Permettez-moi de recommander mon âme à la vierge Marie.

JONATHAS.

Recommande ton âme au diable, si tu veux, pourvu que ta prière soit courte.

(*Mazaroz s'agenouille.*)

MAZAROZ.

Commencez, je prierai pendant que vous me frapperez.

DE PONTHAU.

Soit! — Jonathas, abandonne au hasard le soin de conduire ton bras. *(Ils lèvent leurs bâtons, et les coups retentissent en cadence sur Mazaroz. Au bout d'un instant celui-ci ouvre les bras et tombe.)*

MAZAROZ.

Merci!...

JONATHAS.

Il n'y a pas de quoi, certes!

DE PONTHAU.

Maintenant, Jonathas, étends le corps sur le dos, et couvre-le avec ce manteau noir qui est suspendu à la muraille.

JONATHAS.

Voilà qui est fait!

(*De Ponthau détache du mur le grand crucifix noir et le place sur le corps.*)

DE PONTHAU.

Que le Seigneur choisisse entre nous, et récompense ou châtie, selon leurs mérites, mon âme et celle du jésuite Mazaroz.

JONATHAS.

Monsieur, alignons nos deux bâtons le long du corps, afin que chacun sache de quelle maladie ce gueux a trépassé.

DE PONTHAU.

J'y consens. — A présent, je vais écrire mon nom sur cette muraille blanche, il est nécessaire aussi que l'on connaisse le médecin.

JONATHAS.

Monsieur, c'est une imprudence !

DE PONTHAU.

L'amour ne vit que d'imprudence, Jonathas; et je suis amoureux.

(*On frappe à la porte.*)

JONATHAS, *à voix basse.*

Aie ! on vient nous déranger.

DE PONTHAU.

Ouvre.

JONATHAS.

Y pensez-vous?

DE PONTHAU.

Parbleu! puisque je te l'ordonne.

(*Jonathas ouvre, le père Cotton entre.*)

LE PÈRE COTTON *d'un air gracieux.*

Le révérend père Mazaroz, s'il vous plaît?

JONATHAS.

Donnez-vous la peine d'entrer.

LE PÈRE COTTON.

Volontiers, mon fils. Vous avez une figure avenante. Où est le père Mazaroz?

JONATHAS.

Tenez-vous beaucoup à le voir, *reverende pater* ?

LE PÈRE COTTON.

J'y tiens beaucoup, mon fils. Votre jovialité me plaît.

DE PONTHAU, *montrant le corps de Mazaroz.*

Voici votre homme, monsieur.

LE PÈRE COTTON, *tremblant et devenant blême.*

Ça ! c'est lui ? mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! c'est lui ?

JONATHAS.

Il est ivre-mort, *dulce pater*. C'est monsieur et moi qui lui avons payé la petite fête à la suite de laquelle il a roulé par terre.

LE PÈRE COTTON.

Un homme si sobre ! ses cheveux sont ensanglantés.

JONATHAS.

Il s'est un peu égratigné la tête, en tombant.

LE PÈRE COTTON, *levant les bras au ciel.*

Un si excellent homme !

JONATHAS.

Un homme sublime, *docte pater* !

LE PÈRE COTTON.

Un chrétien exemplaire !

JONATHAS.

Un jésuite exceptionnel !

LE PÈRE COTTON.

Qui l'aurait cru ?

JONATHAS.

Personne.

LE PÈRE COTTON.

Il n'avait aucun défaut.

JONATHAS.

En effet, c'était une canaille parfaite

LE PÈRE COTTON.

S'il vous plait ?

JONATHAS.

Un brigand comme on en voit peu. Ci-gît un prêtre qui mourut sans la satisfaction d'avoir assassiné son roi.

LE PÈRE COTTON, *stupéfait.*

Hein ?...

DE PONTHAU.

Je me nomme Jacques de Ponthau, et je vous permets d'aller vous plaindre à qui de droit.

JONATHAS.

Dans les combats les plus meurtriers, il reste toujours un survivant, pour raconter les exploits. Soyez celui-là.

DE PONTHAU.

Monsieur, nous désirons partir ; je vous conseille de ne pas nous inquiéter. Je suis le comte de Ponthau, ne l'oubliez pas. Viens, Jonathas.

Une avenue toute plantée de tilleuls. Des promeneurs endimanchés circulent. Parmi eux se remarque de Ponthau, escorté par Barrabas. — Barrabas est bien vêtu et porte la rapière.

BARRABAS, *s'approchant de son maître.*

Monsieur, j'ai une affaire importante à vous communiquer. Et d'abord, je vous demande pardon de marcher côte-à-côte avec vous, sur cette

promenade publique. Ceci étant admis, voulez-vous me permettre de continuer la route à votre gauche ?

DE PONTHAU.

Volontiers. — A propos, fais-tu bon ménage avec Jonathas ? Es-tu content de ta nouvelle position ?

BARRABAS.

Jonathas est parfois un peu brusque, mais il a bon cœur. Quant à ma nouvelle position, j'en suis on ne peut plus satisfait, monsieur, et je vous en remercie. Or donc, sachez qu'en me prenant pour domestique, vous n'avez pas été dupe des circonstances. La preuve en est que si un de ces jours, l'Amour, ce traître, vous surprenait ; vous n'auriez qu'à me prévenir, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour crier : ouf! je ferais croître sous vos yeux étonnés une merveilleuse forêt de madrigaux, de sonnets et d'acrostiches. Les uns éperdus, tendres, buissonniers, épileptiques, fleuris, vertigineux, vainqueurs; les autres moroses, puissants, badins, drôlatiques, calmes, ennuyés, mais jamais ennuyeux. Je vous promets pour votre mariage un épithalame, à la suite duquel les assistants se pourlècheront les alentours de la bouche. Sachez qu'avant d'être votre valet, mon existence ne fut pas exempte de péripéties épineuses. Je naquis sur un navire, au milieu d'un grand lac. J'avais une dizaine d'années, lorsque je fus distingué par un alchimiste. Cet alchimiste

me vêtit et m'instruisit comme son propre fils; mais, malgré toute ma reconnaissance pour les soins dont il m'avait entouré, je le quittai à la suite de quelques propositions déshonnêtes qu'il m'insinua. Je devins saltimbanque. Pouah! j'étais né poète et les tréteaux m'inspirèrent du dégoût. S'égosiller sur les œuvres des autres, c'est avouer sa nullité. Je me mis alors à courir les grandes routes, gagnant mon pain à la sueur de mon front et de l'argent à la pointe...

DE PONTHAU.

Plaît-il?

BARRABAS.

A la pointe de mes dents, en soulevant des poids. Je vécus longtemps de ce métier laborieux.

DE PONTHAU.

Voilà bien des métiers pour un homme dont les jambes ne valaient rien.

BARRABAS.

Aujourd'hui que, grâce à vous, elles valent quelque chose, j'oublie continuellement mon ancienne infirmité. — Bref, pour que vous ne doutiez pas de mon talent, je vais vous en donner un spécimen. Veuillez tendre la main sous les vers du madrigal que je vais effeuiller. Je le composai jadis :

MADRIGAL.

Un oiseau qui chantait, chantait comme ta voix.
J'ai respiré ton souffle épars dans l'air des bois.

Tes grands cheveux, pleins d'ombre, ondoyaient [dans ma fièvre.
Quelque chose au soleil luisait comme ta lèvre,
C'était le petit fruit rouge d'un églantier.
Un chêne se dressait comme ton corps altier;
Autour de lui, ton rire avait fleuri dans l'herbe.
La brise au loin sifflait un air doux et superbe.
Des lis émus penchaient leurs fronts couleur de [miel,
Et j'eus la vision de tes yeux par le ciel.

DE PONTHAU.

Je te trouve ridicule. A quoi me serviraient tes madrigaux, sonnets, sornettes, etc. Ils émanent de toi, mon valet; donc, je les repousse. Ensuite, je me moque des femmes, et en dernier lieu, je nargue ton concours, parce que en admettant que je dusse envoyer des vers à quelqu'un, étant gentilhomme et lettré, je les tournerais beaucoup mieux que toi. Bonsoir !

(*Exit.*)

BARRABAS, *seul.*

Mieux que moi!... beaucoup mieux que moi ! je rirais de bon cœur si le rouge de l'indignation ne me montait au visage. — C'est bien fait! Barrabas, fort bien fait! Cela t'apprendra à deviser de poésie avec le premier venu. Ignores-tu donc que ce sommet n'est pas accessible à tout le monde? — Il a dit : mieux que moi! Ah ça, bon gentilhomme, de quel droit les ferais-tu mieux que moi?... Le

fat! je parie qu'il n'a jamais essayé d'aligner deux rimes. Croit-il, parce qu'il est beau, riche et intelligent (intelligent, c'est discutable!) être capable d'escalader le Parnasse? Autre chose est d'enfoncer son épée au beau milieu d'un ventre, autre chose est de penser. Nourrisson des muses, ne l'est pas qui veut, tandis que tout le monde peut avoir une rapière au côté. J'en ai bien une, moi; et cependant je suis poète. Un poète vaut une armée de gens d'armes. — Ce gentilhomme n'est pas digne de décrotter mes bottes, c'est moi qui le lui dis; par conséquent, je ne décrotterai plus les siennes. J'écume! — Mieux que moi! S'il existait un mortel assez mal avisé pour faire les vers mieux que moi, je l'enverrais à son propre enterrement. — Bel inventeur de miracles! je t'abandonne à ton sort. Puisque tu as eu l'air de mépriser mes vers, à mon tour, je te méprise et je refuse de servir un maître tel que toi. Au moins, ai-je pris en flagrant délit de mensonge le proverbe : tel maître, tel valet. — L'imprévu est le père de tous les vices, désormais je veux que mes vices enfantent l'imprévu. La liberté, c'est la santé! la liberté, c'est le plaisir! A moi les aventures et les errements de la fantaisie, je suis libre! besogneux, mais libre! sans pain, mais libre! On saura se tailler une aisance. Vivent les sots qui seront désormais mon gagne-pain! Il a dit : mieux que moi! Quel âne! Cependant, il eut parfois du bon. (*Exit.*)

Au Louvre. — Dans les appartements du roi.

LE ROI, *à Hélène de Ghistelles.*

Permettez-moi de prendre place auprès de vous.

HÉLÈNE.

Sire, je suis votre humble servante.

DE PONTHAU, *à part.*

Mon sang bout.

LE ROI, *à Hélène.*

D'honneur, je suis fou de vos qualités et de votre beauté. Je ne sais comment vous exprimer tout le bien que je vous veux.

HÉLÈNE, *confuse, à part.*

Que lui dire ?

LE ROI, *lui baisant la main.*

Vive Dieu! quelle adorable petite main! elle est parfumée comme une touffe d'œillets et gracieuse au toucher. Je voudrais être l'homme sur qui elle s'appuiera avec amour. Je donnerais mon royaume pour une des caresses qu'elle promet.

DE PONTHAU, *à part.*

Vieillard, caresse ta barbe blanche et respecte-toi.

LE ROI.

Voulez-vous m'aimer comme je vous aime ?

HÉLÈNE, *troublée.*

Sire...

DE PONTHAU.

Sire, l'heure du conseil approche.

LE ROI.

On m'attendra. (*Se levant et se dirigeant vers de Ponthau.*) Laisse-nous seuls; tu aurais dû comprendre que je désirais n'être pas dérangé. (*Il revient près d'Hélène.*) Charmante amie, il faudra que je vous loge au Louvre. Je tiens à ne plus vous quitter. Vous avez entre vos mains le bonheur de ma vie, dispersez-le comme vous l'entendrez. Je vous aime.

DE PONTHAU.

Sire, j'entends murmurer dans votre antichambre une foule de courtisans.

LE ROI, *se levant avec colère.*

Çà ! monsieur le comte de Ponthau, que faites-vous céans ? Par quel privilège demeurez-vous chez nous malgré nos ordres ? Sortez !

DE PONTHAU, *avec fermeté.*

Sire, je ne le puis.

LE ROI.

Sortez !

DE PONTHAU.

Mademoiselle de Ghistelles m'a été confiée par son père.

LE ROI.

N'est-elle pas avec son roi ?

DE PONTHAU.

Non, sire, elle n'est plus avec lui.

LE ROI.

Monsieur, voici une parole qui ne mérite aucun pardon.

DE PONTHAU.

Je ne la rétracte pas.

HÉLÈNE.

Sire, je vous en supplie...

LE ROI.

Mademoiselle, veuillez vous retirer, j'ai besoin de rester seul avec M. de Ponthau. (*Hélène s'incline et sort.*) Monsieur, vous êtes coupable du crime de lèse-majesté. J'attendais de vous mieux qu'une insulte.

DE PONTHAU.

Et vous aviez raison, je vais vous le prouver. Permettez-moi de vous parler un instant comme je parlerais au premier venu, permettez à la vérité de s'exprimer devant un roi qui ne l'a jamais entendue. — Votre Cour est un lieu de scandale où s'agitent tous les libertins du monde et toutes les femmes qui ne méritent pas ce nom. Votre exemple a seul inspiré le mal, sire, et vous trônez au milieu de cette boue ridicule, par votre naissance, par votre âge et par vos vices. Votre passé ne s'est donc pas encore dressé devant vous avec un fouet démesuré? Sire, je suis votre passé, inclinez-vous. Les renégats sans conviction ne sont que des lâches, j'espère qu'on ne peut vous compter parmi ces gens-là, c'est pourquoi je vous parle. Quand donc cesserez-vous une vie condam-

nable? Avez-vous renié jusqu'à la mémoire de votre jeunesse? Comment oserez-vous paraître devant le tribunal de Dieu avec des haillons aussi sordides que ceux de vos péchés? Quand on a le front orné d'une couronne, on ne la dépose jamais aux pieds des courtisanes. Quand on a des cheveux gris, on ne cabriole pas comme un enfant sous les yeux d'un entourage féminin.

LE ROI.

Çà! ne vois-tu pas que nous sommes seuls ici, et que personne ne t'écoute? *(A part.)* Il est fou.

DE PONTHAU.

Sire, je vous ordonne, au nom du Tout-Puissant, de retourner vers l'ancien culte, de ne plus assaillir par des regards et par des propos infâmes les vierges de votre royaume. Il est connu de tous que l'on peut tout obtenir de votre perversion en vous montrant la chair éclatante des femmes. Un jour viendra où vous aurez un compte terrible à rendre à Dieu, car il ne vous a pas fait pasteur pour que vous empoisonniez son troupeau.

LE ROI.

Palsambleu! tu m'amuses, et j'ai presque envie de te pardonner en faveur de la farce réjouissante que tu me joues depuis un instant.

DE PONTHAU.

N'êtes-vous pas honteux de vivre avec les Philistins et de vous gorger de leurs plaisirs? Si la colère du ciel vous a ménagé jusqu'à ce jour, ne l'attribuez pas à vos mérites personnels. La ferveur

de quelques hommes timides, mais pleins de cœur et de zèle, vous a seule empêché d'être livré à la merci d'un Dieu courroucé. Souvenez-vous de ceux qui jadis ont embrassé votre querelle. Souvenez-vous de la poignée de huguenots qui a vaincu l'armée catholique à Coutras; mon père s'y trouvait. Souvenez-vous de la mort de Joyeuse, de la France conquise et des héros qui sont tombés pour votre cause. La fortune vous abandonnait. Souvenez-vous du Dieu qui vous a tendu la main, et de la foi qui faisait flotter vos étendards.

LE ROI.

Paix ! laisse dormir tranquilles tous mes vieux serviteurs.

DE PONTHAU.

Non, sire, je veux souffler sur leurs cendres, afin qu'elles forment un nuage compacte autour de vous, et qu'elles vous cachent à Dieu jusqu'à l'heure du repentir.

LE ROI.

Quel but avez-vous donc pour oser me parler ainsi ?

DE PONTHAU.

Vous le savez bien.

LE ROI.

Que répondrais-tu si je t'annonçais que la religion de mon enfance m'ayant paru mauvaise, j'en ai choisi une meilleure.

DE PONTHAU.

Sire, je répondrais : vous en avez menti.

LE ROI.

Ta vie m'appartient. Je peux te faire massacrer sur place, ne l'oublie pas

DE PONTHAU.

Je vous en défie.

LE ROI, *hors de lui.*

Je suis ton roi et ton maître, prends garde !

DE PONTHAU.

Le soin de me venger appartient au Seigneur.

LE ROI.

Tiens ! tu me fais pitié. Je vais te débiter ma profession de foi, puisse-t-elle profiter à ton fanatisme imperturbable ! puisse ta gentilhommerie comprendre l'honneur jusque auquel je la grandis! Écoute : Paris valait toutes les messes du monde et les vaut encore. Je crois en Dieu mais, je crois surtout à la beauté des femmes. Je crois à leur jeunesse dorée, à leur sourire enchanteur, à leurs formes excitantes, à leur démarche superbe, à leur virginité, à leurs caresses ineffables. Je donnerais toutes les joies du Paradis pour un baiser d'Hélène. Je suis pieux quand mon intérêt m'y pousse. Est-ce clair ? Si tu as bercé l'illusion de me ramener vers le culte que j'ai quitté, étouffe-la. Qui dit vieillard dit incurable. Et maintenant, retire-toi et ne reparais jamais devant mes yeux. Je prendrai les mesures nécessaires pour que tu saches dans le plus bref délai la punition que je t'inflige.

DE PONTHAU.

Malheur aux impies !

(*Exit.*)

Une rue presque déserte, à la tombée de la nuit.

DE PONTHAU, *seul.*

C'en est fait ! je l'aime ; car je n'ai pas su résister aux attaques de la jalousie ; car j'ai manqué à mes engagements vis-à-vis du ciel. Enfer ! j'ai beau marcher, rien n'arrive à calmer les soubresauts de mon cœur. J'aime. Oh ! qui connaîtra jamais le fond de certains gouffres ? J'ai travaillé toute ma vie à dominer mes passions et ce sont elles qui me commandent sans cesse. Hélène, je t'adore. M'aimes-tu ? je t'ai sauvée d'un danger immense. Existe-t-il une affinité entre nous ? M'aimeras-tu un jour ? Deviendras-tu ma compagne ? (*Passe à cheval, en costume de voyage, au grand trot, le comte de Helly. De Ponthau l'aperçoit.*) Ah !... les événements s'accumulent contre moi. Est-ce une hallucination ? Ma parole, je ne sais plus où j'en suis ! Le fantôme ne m'a-t-il pas crié : n'espère plus ? Il rôde sans doute autour de moi depuis le jour du combat, et voilà qu'il a choisi pour m'apparaître l'instant où je suis accablé... Je ne l'ai peut-être pas tué. Qui sait ? On l'aura guéri. Non, c'est son ombre. O Hélène ! Quels tourments j'endure ! Il faut absolument que je sache la vérité sur

cette apparition singulière. (*Il part en courant du côté où de Helly a disparu.*)

UN PASSANT.

Hé! mon gentilhomme, vous perdez votre chapeau. Prrr! il a le diable au corps. Hé! là-bas, votre chapeau! — Court-il? Ma foi, bonne aubaine! il est tout neuf. Je l'userai en qualité de coiffure des dimanches.

(*Exit.*)

Chez le roi.

LE COMTE DE HELLY.

Les faits se sont passés tels que je vous les raconte.

LE ROI.

Je n'en doute pas, monsieur.

DE HELLY.

Alors je vous demande justice.

(*On annonce le père Cotton.*)

LE PÈRE COTTON.

Sire! justice!... justice!

LE ROI.

Contre qui, mon père?

LE PÈRE COTTON.

Contre M. le comte de Ponthau.

LE ROI.

ncore ?

LE PÈRE COTTON.

Sire, il s'est introduit, ici, au Louvre, chez un de nos pères qui dessert la chapelle de Votre Majesté; il l'a roué de coups, je ne sais pour quel motif ! Le père Mazaroz, tout sanglant, est étendu sur son grabat depuis trois jours ; les médecins ne répondent pas de sa vie.

DE HELLY.

Vous l'entendez, sire, cet homme est très dangereux.

(Henri IV s'approche vivement d'une table, écrit, appose le sceau royal et tend un pli au père Cotton.)

LE ROI.

Mon père, portez cette lettre de ma part au baron de Ghistelles, et ordonnez-lui de la remettre sans délai au comte de Ponthau. (*A de Helly.*) Monsieur, je suis de votre avis, Jacques est fou.

Chez de Ponthau.

JONATHAS.

Nous avons eu tort de ne pas assommer par la même occasion le museau de fouine en train de comploter avec le museau de renard que nous avons occis.

DE PONTHAU.

Chut ! laisse-moi tranquille, je rêve.

(De Ghistelles ouvre la porte et entre.)

DE GHISTELLES.

Au nom du roi ! (*Il tend le pli à de Ponthau.*)

DE PONTHAU, *après l'avoir ouvert.*

« Ordre est donné à M. le comte de Ponthau de quitter Paris dans les douze heures. Défense lui est faite d'approcher à plus de quarante lieues de la capitale.

» *Signé* :

» HENRI,

» Roi de France et de Navarre. »

L'ingrat !

JONATHAS.

Monsieur, c'est la revanche des robes noires.

DE GHISTELLES.

Vous me voyez consterné. Obéirez-vous ?

DE PONTHAU.

Oui, mais pas pour longtemps. Je vais quitter Paris, m'enfouir dans votre château où vous viendrez me rejoindre le plus tôt possible, et dans quelques mois nous reviendrons en force, déguisés, pour mettre à exécution la seconde partie de notre projet.

DE GHISTELLES.

Nous enlèverons le roi ?

DE PONTHAU.

Votre fille est en danger ; veillez sur elle.

DE GHISTELLES.

Dans trois jours, coûte que coûte, j'aurai fui Paris.

JONATHAS.

O ma bien-aimée Suzanne !

DE PONTHAU.

Au revoir, Monsieur le baron. Deux amis comme nous finiront toujours par dompter la fortune.

JONATHAS.

O Suzanne !

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

Un sentier sur la lisière d'une garenne, en rase campagne. Une pièce de blé ondoie sous une brise matinale. Le ciel est teinté de rose.

LA PARPAILLOTTE.

Hein! fillette, la belle matinée ! les beaux blés ! quelle moisson nous aurons cette année! Regarde-moi ça. Les épis dressent la tête, on dirait qu'ils veulent aller au devant du soleil. Est-ce que ce temps-là ne te fait pas du bien? Ne te sens-tu pas redevenir joyeuse comme autrefois?

SUZANNE.

Si, ma mère.

LA PARPAILLOTTE.

Vois-tu, Suzanne, depuis que ce brave gentilhomme, si peu fier et si pieux, est revenu dans le pays, tout prospère autour de nous, et si tu n'étais pas continuellement triste, je croirais que malgré nos péchés, le bon Dieu nous a envoyé par lui sa bénédiction.

SUZANNE.

Tu me trouves triste?

LA PARPAILLOTTE.

Je ne suis pas la seule à m'en apercevoir. Demande plutôt à ton fiancé Jean. Voyons, fillette, qu'as-tu? Je me suis toujours montrée une bonne mère, n'est-ce pas? Pourquoi ne m'as-tu pas encore conté ta peine?

SUZANNE.

Je n'ai pas de peine.

LA PARPAILLOTTE.

Alors, pourquoi pleurais-tu? — Pourquoi passes-tu tes journées à rêvasser?

SUZANNE, *après un silence.*

Je ne sais pas.

LA PARPAILLOTTE.

Tu ne sais pas, est-ce une réponse? Toute vieille que je suis, il me semble que je commence à voir clair au fond de tes pensées : tu n'aimes pas Jean Pot.

SUZANNE.

Je l'avoue.

LA PARPAILLOTTE.

Et tu en aimes un autre?

SUZANNE.

Hélas!

LA PARPAILLOTTE.

Suzanne, dis-moi la vérité. Je ne vois aucun mal, somme toute, à ce que tu n'aimes pas Jean Pot, bien qu'il soit loyal et bon; mais il y en aurait, si tu te cachais plus longtemps de ta mère.

SUZANNE.

Je suis prête à tout vous apprendre.

LA PARPAILLOTTE.

N'aurais-tu point, par hasard, du penchant pour le saint homme Jonathas ?

SUZANNE, *un peu surprise.*

Pour M. Jonathas ?... Non.

LA PARPAILLOTTE.

Ma fois! je n'y suis plus, et je n'attendais pas cette réponse à la suite de quelques propos qui me sont revenus.

SUZANNE.

J'aime M. de Ponthau.

LA PARPAILLOTTE, *profondément émue.*

M. le comte de Ponthau !

SUZANNE.

Oui.

LA PARPAILLOTTE.

Tu es folle, ma fille.

SUZANNE.

J'en ai peur.

LA PARPAILLOTTE.

Comment veux-tu qu'un gentilhomme abaisse son regard et ses vœux jusqu'à toi? Tu es folle.

SUZANNE.

Oui, folle et bien malheureuse.

LA PARPAILLOTTE.

Peste! tu n'es pas dégoûtée.... un noble! un ami du bon Dieu, qui ne pense pas plus aux fem-

mes qu'à la mule du pape. — Ignore-t-il ton amour au moins ?

SUZANNE.

Oh ! oui.

LA PARPAILLOTTE.

Qu'il continue à l'ignorer, entends-tu ? Il le faut. Ça t'épargnera l'humiliation d'une moquerie. — Je te cause du chagrin, pauvre Suzette, mais ne pleure pas. Quand on compte parmi les humbles, on ne doit pas regarder trop haut. Les sommets comme les précipices donnent le vertige. — Songe à te marier, fillette, songe à épouser le plus tôt possible Jean Pot. M. de Ponthau ne s'éternisera pas dans ce pays, et peu à peu tu l'oublieras. Après ton premier enfant, tu seras tout étonnée de n'y plus penser. — Quelle idée de s'amouracher d'un si grand seigneur, l'ami intime du baron de Ghistelles ! Il n'y a pas de bon sens. — Tiens ! si mes yeux de vieille femme ne me font pas défaut, j'aperçois son valet Jonathas qui se dirige de notre côté. Il a l'air soucieux et tient une badine avec laquelle il abat les hautes herbes.

JONATHAS.

Je reviens de la ferme où j'espérais vous rencontrer. Bonjour.

LA PARPAILLOTTE.

Bonjour. — Où avez-vous quitté M. de Ponthau ?

JONATHAS.

Je l'ai entrevu tout à l'heure, avec sa Bible, dans le parc du château. Vous avez besoin de lui?

LA PARPAILLOTTE.

Je l'attends.

JONATHAS.

Jolie, chaste et incomparable Suzanne, pourquoi rougissez-vous en me regardant?

LA PARPAILLOTTE.

Vous êtes un gars bien découplé, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Oh! la Parpaillotte, Dieu fait savamment ce qu'il fait. — Que devient ce vaurien de Jean Pot?

LA PARPAILLOTTE.

Il travaille dans les champs.

JONATHAS.

A propos, je suis enchanté de vous voir. Mon maître vous a-t-il parlé d'une affaire qui me trotte par la tête depuis que je vous connais toutes les deux?

LA PARPAILLOTTE.

Non.

JONATHAS.

Après tout, ce n'est peut-être pas à vous qu'il en aura parlé, mais à mademoiselle Suzanne.

SUZANNE.

Monsieur de Ponthau ne m'a rien conté d'extraordinaire.

JONATHAS.

Bah! Il me l'avait pourtant promis. Ses occupations l'en auront sans doute empêché. D'ailleurs, les mieux servis ont toujours été ceux qui furent leurs propres serviteurs. (*A la Parpaillotte, après avoir ôté son chapeau et rajusté sa fraise.*)Vous connaissez mes principes religieux. J'ai amassé, durant mes campagnes avec M. de Ponthau, un petit avoir assez rondelet. Je suis donc un homme remarquable au point de vue pratique. Maintenant, sans plus attirer votre attention sur mon visage, j'ai l'inimaginable honneur de vous demander la main de mademoiselle Suzanne.

SUZANNE, *douloureusement.*

Ah!

JONATHAS, *à la Parpaillotte.*

N'étant pas un gendre à dédaigner, j'attends une réponse.

LA PARPAILLOTTE.

Certainement, je serais très honorée, mais...

JONATHAS.

Vous hésitez à combler les vœux de votre enfant?

LA PARPAILLOTE.

Je ne vous refuse pas Suzanne, seulement je voudrais connaître au juste ses sentiments à votre égard.

JONATHAS.

Ils sont parfaits, puisque c'est à vous que je

m'adresse, au lieu de commencer par mademoiselle.

LA PARPAILLOTTE.

Cependant...

JONATHAS.

Elle m'aime et je l'aime, vous dis-je. Demandez-lui si je me trompe.

LA PARPAILLOTTE.

Je ne comprends plus. Voyons, Suzanne?...

SUZANNE.

Tu as donc oublié ce que je viens de te raconter?

JONATHAS, *joyeusement.*

Parbleu!...

SUZANNE.

J'ai beaucoup d'amitié pour monsieur Jonathas, mais je ne l'aime pas d'amour.

JONATHAS.

Plaît-il?

LA PARPAILLOTTE.

Elle ne vous aime pas d'amour.

JONATHAS.

A mon tour de n'y plus rien comprendre. (*Avec désolation.*) Comment! elle ne m'aime pas?... Cet aveu inattendu me porte un coup terrible. Je ne m'y attendais guère, c'est pardonnable! Mille millions de tonnerres, mais qui aimez-vous donc alors? Ce n'est pas, je l'espère, cet inepte et rustique Jean Pot... J'aime une fois dans ma vie, et je suis assez infortuné pour avoir un rival préféré. Est-ce Jean Pot?

SUZANNE.

Non.

JONATHAS.

Personne ne vous épousera, tant que moi, Jonathas, aidé de ma rapière, je serai vivant pour m'y opposer. Je ne sais quel mélange de douleur poignante et de rage insensée tourbillonne en ce moment dans mon cerveau; car je vous aime, Suzanne; je suis un être plein de franchise... Suzanne... je vous adore. Hélas! malgré mes efforts... au mépris de mon orgueil, sous vos yeux... voici que je pleure comme un enfant. (*De grosses larmes inondent son visage.*)

LA PARPAILLOTTE.

Pauvre garçon!

SUZANNE.

Monsieur Jonathas, vous êtes un homme de cœur, et je souffre de ne pas vous aimer. Écoutez-moi; je vous estime assez pour ne rien vous cacher. Puissiez-vous ne jamais abuser de ma confiance!

JONATHAS.

Ne parlez pas... je préfère ne rien savoir.

SUZANNE.

Comme vous voudrez.

JONATHAS.

Ah! je suis stupide. Dites-moi son nom, je vous en supplie... je brûle d'envie de le connaître. J'ai l'air d'être en contradiction avec moi-même, mais par pitié! son nom? je ne me vengerai pas.

LA PARPAILLOTTE.

C'est votre maître.

JONATHAS.

Mon maître!... M. de Ponthau?

SUZANNE.

Oui.

JONATHAS.

Miséricorde!... il m'a trompé!

SUZANNE.

Il ne sait rien. Je vous jure qu'il ne sait rien, rien!... Il ne se doute même pas de mon amour. Quant à moi, jamais, — soyez-en persuadé, — jamais je n'aurais osé ouvrir la bouche devant lui, mon origine et ma douleur vous en sont une garantie certaine.

JONATHAS, *après un violent effort sur lui-même.*

N'en parlons plus. Je sais ce qu'il me reste à faire. C'est égal, quand je me souviens des galanteries et du baiser, mon esprit croit difficilement que M. de Ponthau n'est pas cause de la catastrophe... Je n'ai pas de chance. Dans ce genre d'aventures, les moins coupables sont souvent les plus punis. La confiance est un vice originel que le baptême ne dissout pas. Mon cœur n'est plus qu'une loque sanglante. Pour qui ne connaît pas la souffrance, souffrir, c'est mourir. — Suzanne, je n'ai pas de chance.

(*En ce moment de Ponthau apparaît dans le sentier.*)

LA PARPAILLOTTE.

Chut! monsieur de Ponthau...

DE PONTHAU.

Que le Seigneur soit avec vous, mes frères ! (*A Jonathas qui veut s'en aller.*) Reste, j'ai besoin de toi.

LA PARPAILLOTTE.

Monsieur le baron est-il de retour ?

DE PONTHAU.

Oui.

SUZANNE.

Comment va mademoiselle Hélène ?.

DE PONTHAU.

Elle pleure toujours.

SUZANNE.

La chère demoiselle doit beaucoup souffrir, car elle aimait son fiancé.

DE PONTHAU.

Les souffrances pour la bonne cause ne sont jamais perdues. Elles montent à travers les nuages, à travers l'éther impalpable, silencieuses et sereines, jusqu'au séjour de lumière où Dieu les recueille pour ne pas les oublier.

JONATHAS, *très calme.*

Croyez-vous, monsieur ?

DE PONTHAU.

Oui, Jonathas, je crois que Dieu est infaillible.

LA PARPAILLOTTE.

Le mariage de Suzanne avec Jean Pot est rompu.

DE PONTHAU.

Tant mieux ! un pareil cuistre n'était pas digne

de Suzanne. — La Parpaillotte, j'avais l'intention de vous parler longuement à ce sujet. Voulez-vous me confier le bonheur de votre fille?

LA PARPAILLOTTE.

Oui, certes; mieux que personne vous êtes capable de la diriger dans la bonne voie.

DE PONTHAU.

Suzanne, votre main? (*Suzanne la lui donne.*) Jonathas, ta main? je veux vous fiancer. (*Suzanne et Jonathas reculent vivement.*)

SUZANNE.

Non, non, je vous en prie.

JONATHAS, *sourdement.*

Je ne me soucie plus d'elle, puisqu'elle en aime... un autre.

DE PONTHAU.

Suzanne m'avait pourtant affirmé qu'elle n'aimait personne.

SUZANNE.

C'est vrai...

LA PARPAILLOTTE.

Mais, aujourd'hui, elle aime quelqu'un.

DE PONTHAU.

Ami Jonathas, je te plains sincèrement. Tu ne trouveras pas facilement un trésor de beauté comparable à celui que tu perds. Cette jeune fille aviat tout pour elle, une foi éprouvée, un cœur aimant et une grâce adorable. Mon pauvre Jonathas, tu n'as pas de chance.

JONATHAS, *furieux.*

Mille diables! monsieur, allez-vous bientôt vous taire? A présent, je vois où vous espériez en venir. Ma parole d'honneur! vous vous moquez de moi et vous avez voulu abuser de mon attachement pour vous. Croyez-vous donc que je ne sente pas assez vivement mon malheur? Par le Christ! si seulement vous étiez le valet et moi le maître, je serais aimé comme... Sangdieu! je m'en vais.
(*Exit.*)

DE PONTHAU.

Mauvais drôle! je te rosserai d'importance afin de t'apprendre à vivre. — L'insolent! quelle mouche l'a piqué? (*Prenant les deux mains de Suzanne.*) Suzanne, il est donc vrai que nous aimons de toute notre âme?... Je le connais? Hypocrite, voyons, levez les yeux... Vous aurez en moi un puissant auxiliaire, et je vous garantis que vous épouserez votre amoureux.

LA PARPAILLOTTE.

Veuillez nous excuser si nous vous quittons, monsieur le comte, mais la ferme nous réclame.

DE PONTHAU.

J'allais vous prier de me laisser seul. A bientôt, la Parpaillotte; à bientôt, Suzanne. (*Il l'embrasse.*) Je ne sais pourquoi, mais quand je vois vos joues fraîches comme des fruits mûrs, je meurs d'envie d'y déposer un baiser. Oh! ce sont des baisers fraternels, mon enfant, ne craignez rien. Au revoir.

Un grand salon solitaire éclairé par trois immenses fenêtres.

DE GHISTELLES.

Maintenant que ma fille n'est plus mêlée à nos intrigues, je suis prêt à tout. Pour mon compte, je me charge d'une cinquantaine d'hommes dévoués. Je vous avouerai même qu'un peu de rancune s'unit dans mon cœur au désir de convertir le roi. Je lui en veux de votre disgrâce, je lui en veux de la mienne et des mauvaises pensées qui l'ont assailli quand il a voulu m'obliger de nouveau à fiancer ma fille au comte de Helly.

DE PONTHAU.

Le roi est le plus grand paillard de notre siècle. Aucune vilaine action ne lui coûte pourvu qu'il arrive à ses fins. Il est fort heureux pour lui que des amis à toute épreuve s'occupent dans l'ombre de sa réputation et de son salut.

DE GHISTELLES.

Il y a deux heures à peine, un courrier est arrivé à bride abattue. Cet homme m'apportait une lettre du roi m'intimant l'ordre de revenir en toute hâte à Paris avec ma fille. J'ai supposé une maladie occasionnée par la longueur du voyage — nous gagnerons ainsi quelques jours, mais nous n'avons pas de temps à perdre.

DE PONTHAU.

Nous n'en perdrons pas. Réunissons notre pha-

lange dévouée et je lui apprendrai dans quel but et en vue de quelle action mémorable elle doit nous servir. D'un autre côté, je rassemblerai une petite armée de deux ou trois cents hommes, tous protestants. Ceux-là ne connaîtront pas nos projets. On leur parlera vaguement d'un enlèvement à opérer, d'un service à rendre à la cause de Dieu, et je ne doute pas qu'en leur promettant une récompense proportionnée à ce que nous attendons de leurs bras, ils ne se fassent les esclaves de nos volontés.

DE GHISTELLES.

Dans quinze jours, soyons en route vers Paris. Il importe que nos amis arrivent au rendez-vous un à un, ou par petits groupes, n'est-ce pas ?

DE PONTHAU.

Chacun devra s'armer d'un poignard et de deux pistolets. On en aura certainement besoin. Je commanderai l'arrière-garde chargée d'assurer la retraite. Si je succombe, le roi étant entre vos mains, vous n'aurez plus besoin de moi pour mener à bien notre entreprise.

DE GHISTELLES.

En ma qualité du plus âgé, je désire commander cette arrière-garde.

DE PONTHAU.

Impossible ! qui protégerait votre enfant ? D'ailleurs, le danger ne sera pas si grand que vous le pensez. Bien entendu, nous prendrons le roi à l'improviste, soit pendant une partie de chasse,

soit autrement, selon les circonstances. Nous passerons impitoyablement au fil de l'épée l'entourage composé presque exclusivement de catholiques. Ce ne sera point un acte condamnable. Et enfin, nous conduirons le roi, au fond de mon château, dans un carrosse hermétiquement fermé, sous la garde de trois ou quatre hommes : vous, moi,— si j'en réchappe,— Jonathas et l'un de vos serviteurs... vous choisirez. De cette façon, nous paraîtrons moins suspects.

DE GHISTELLES.

Prendrons-nous des masques ?

DE PONTHAU.

Non, il vaudra mieux nous barbouiller la figure et changer nos coupes de barbes.

DE GHISTELLES.

Est-il nécessaire que je reparaisse à la Cour ?

DE PONTHAU.

Oui, sans votre fille. Elle ne partagera pas nos dangers. A vous seul doit incomber l'honneur du guet-apens.

DE GHISTELLES.

Je serai à la hauteur de ma tâche.

DE PONTHAU.

Allons donc sur-le-champ, nous occuper de nos moyens de réussite.

(*Exeunt.*)

Un sentier encadré par un paysage plein de soleil. On aperçoit à une certaine distance un village. Quelques maisons isolées le précèdent avec leurs toits de chaume, leurs vignes chargées de raisins au-dessus des portes et leurs jardinets couronnés de haies vives. La plaine luisante s'allonge vers l'horizon. Çà et là, des moissons à moitié fauchées, des sentiers à peine indiqués, des buissons et des arbres, vieux pour la plupart, qui semblent les sentinelles avancées d'une forêt voisine et gigantesque. Quelques rochers resplendissent. On entend trembler dans l'herbe le chœur plaintif des grillons. Tout au fond du ciel, semblable à une mer fantastique, les alouettes se baignent dans les flots du jour et chantent de toutes leurs forces. Des hirondelles se poursuivent avec de petits cris d'amour. La nature verdoie sous une chaleur torride. — Dans le sentier, Barrabas rouge, vêtu d'un froc marron et le visage en sueur marche péniblement et tire un âne par son licou. De temps en temps il s'arrête, et arrache des touffes de fleurs qu'il dépose sur les paniers ventrus de son compagnon aux longues oreilles.

BARRABAS.

J'ai soif ! un quart d'heure se sera bientôt écoulé depuis que je m'escrime à détacher ma langue de mon palais. Les mouches tourbillonnent autour de moi comme si j'étais une charogne. Doucement, mes bonnes amies, doucement, vos petits visages noirs m'horripilent ; vos suaves ailes d'argent m'agacent, et le son de vos trompettes singulières ne me donne aucune envie de sautiller. Adressez-vous à Lariflette, mon âne, je vous en saurai un gré infini. Aiguillonnez ses flancs, tracassez ses ambes, mordez ses oreilles, mais prenez garde à

sa queue. Voyons, Lariflette, du courage! J'aperçois les chaumines hospitalières. J'ai donné à cet animal le nom de feu Lariflette, vengeance digne d'un amant trompé... Si je faisais des vers pour tuer la longueur du chemin ?... Oui, mais l'habitude commande aux poètes de s'abstenir pendant la canicule. Je nargue l'habitude. Foin des chemins tracés! les poètes comme les soldats doivent être toujours prêts à combattre... Quel sujet traiterais-je bien ? Barrabas, n'oublie pas que tu es novice dans un monastère réputé pour ses vertus. Travaille donc à édifier ton prochain et à sanctifier ta vie si coupable autrefois. Le Nouveau Testament est bondé de pensées poétiques dont tu peux tirer un parti avantageux. Cherche, tu trouveras, « *et accipies!* » (*Son front se ride, son regard devient fixe, son pas se ralentit et il s'absorbe dans une contemplation et dans une recherche muettes. Au bout d'une assez longue marche, son visage prend une expression béate, une douce aménité s'y peint, ses yeux pétillent d'un feu particulier, sa bouche s'entr'ouve avec un fin sourire et les vers suivants s'en échappent.*)

Midi! les champs gras et silencieux
  Ruissellent de bien-être.
Au loin la terre est chaude ; dans les cieux,
  Le soleil trône en maître.

Chaque rocher porte un éclair au flanc ;
  A nos pieds, rien ne bouge.

Sur l'horizon se traîne étincelant
 Un lourd nuage rouge.

Nos sens charmés éclatent en chansons
 Que n'entend pas la foule,
Et sous nos pieds, l'océan des moissons
 Lentement se déroule,

Avec ses bleus navires printaniers
 Et ses barques vermeilles,
Et ses blés verts qui servent de huniers
 Aux matelots-abeilles.

Sur un chemin s'éloignent des troupeaux.
 Presque sans efforts d'ailes,
Autour de nous voltigent sans repos
 De sveltes hirondelles.

Dirait-on pas des cailloux blancs et noirs
 Dans leurs élans risibles,
Lancés du haut de souterrains manoirs
 Par des mains invisibles ?

Nous les voyons passer en bataillons,
 Au bruit clair des cimbales
Que font tinter dans l'herbe les grillons
 Repus et les cigales.

O bien-aimée! il faut que ce beau jour
 Rayonne dans ta tête,

Me comprends-tu? Car c'est pour notre amour
Que la plaine est en fête!

Rose, Rose, comme je te regrette! Mon costume de moine n'est qu'un déguisement pour toi; Rose, hier, couché sur mon grabat, la nuit, dans ma cellule, à l'heure où je rêvais, après avoir simulé une indisposition pour manquer l'office nocturne, ton spectre m'est apparu ; non pas décharné, non pas claquant des dents, non pas épouvantable de courroux, mais riant, adorable, avec ton auréole de cheveux roux, tes regards verts comme la saison des amours, ta chair épanouie et les parfums de ta jeunesse en fleur. Oh! Rose, je te pardonne la trahison dont tu m'as accablé. Je t'aime encore, et je te voudrais malgré la mort et malgré tes terreurs du tombeau. Que la tombe te soit douce! douce comme les caresses que tu m'as prodiguées, douce comme le velours odorant de ta peau. Ne crains rien, je n'ai pas éparpillé ton souvenir sur la poussière des routes où j'ai marché. — Ouf! me voici arrivé! bénie soit la maison qui m'ouvre sa gracieuse porte, je vais donc me rafraîchir!

(*Il attache son âne à une barrière et pénètre dans la maison rustique. Le silence n'est troublé pendant un instant que par des modulations de l'âne ; mais bientôt, un bruit de voix assez animées se fait entendre, puis des éclats de colère, et enfin, on distingue une voix féminine et perçante, des cris mâles et*

le vacarme d'une lutte. Tout à coup, deux corps enlacés roulent devant la porte, au milieu du jardinet. L'âne se cabre de frayeur.

BARRABAS, *se relevant en toute hâte.*

Peste ! quelle luronne !

LA FEMME.

Au secours ! à l'assassin !

BARRABAS.

Taisez-vous, je me sauve.

LA FEMME.

Au secours !

BARRABAS.

Silence ! ou je te tords le cou. On ne te croira pas.

LA FEMME.

On ne me croira pas; nous verrons bien. Au secours !

BARRABAS.

Si tu veux ne plus crier, à toi le contenu de mes paniers.

LA FEMME.

Mauvais moine, tu seras puni ! Ah ! canaille ! tu veux t'en aller ! Eh bien, essaie. (*Elle l'empoigne par son froc.*)

BARRABAS, *lui meurtrissant la face à coups de poings.*

Eh ! lâche-moi, drôlesse ; lâche-moi, jument poussive. Tu tiens donc à être défigurée ?

LA FEMME.

Aïe ! aïe ! aïe ! aïe ! A l'assassin ! A moi ! à moi ! — Enfin ! on m'a entendu, on vient !

BARRABAS, *après lui avoir décoché un coup de pied dans le ventre.*

Bonne santé! (*La femme s'évanouit, Barrabas détache son âne et se sauve à toutes jambes suivi par le roussin qui cabriole. Des bandes de moissonneurs accourent de toutes parts. Ils s'arrêtent d'abord à la maison, puis quelques-uns restent auprès de la femme évanouie, tandis que les autres se mettent à la poursuite du moine en poussant de grands cris. On n'entend plus sur la route que le fracas et les hurlements des coureurs. Barrabas a de l'avance, mais pas assez pour être perdu de vue.*)

Une chapelle dans un couvent. L'autel est dominé par un Christ en bois sculpté. Le plafond est couvert de mousses. Les fenêtres sont composées de petits vitraux blancs derrière lesquels se balancent des pariétaires, des giroflées et des gueules de loup. Dans un coin se dresse une espèce de pupitre en fer sur lequel brûlent et se morfondent des cierges minces de plusieurs tailles. Une cloche lancée à toute volée emplit l'air d'éclats argentins. Le soleil jette dans la chapelle à travers les fenêtres de longues traînées lumineuses où voltigent un monde d'atomes. A droite un confessionnal. — Barrabas, essoufflé, entre précipitamment, se glisse dans le confessionnal et en ferme la porte sur lui. Au même moment, un charivari de voix se déchaîne comme une tempête, des moines arrivent de tous côtés et la cloche cesse de tinter.

VOIX, *au dehors.*

Ouvrez ! ouvrez !

LE PRIEUR.

Pourquoi venez-vous troubler la sérénité de ce monastère ? C'est ici la maison où règne la paix.

UNE VOIX.

Nous le savons, ouvrez !

LE PRIEUR.

Que voulez-vous ?

LA MÊME VOIX.

Ouvrez, vous dis-je, mon père. Il y a un de vos moines qui s'est rendu coupable d'une atrocité.

LE PRIEUR, *ouvrant la porte à deux battants.*

Entrez ; mais n'oubliez pas que vous foulez les dalles du saint lieu.

UN PAYSAN.

A qui appartient cet âne que vous voyez là en train de batifoler ? Le conducteur de cet animal s'est battu avec une femme et l'a outrageusement maltraitée.

LE PRIEUR.

Son nom ?

DEUXIÈME PAYSAN.

Personne n'a vu sa figure.

LE PRIEUR.

Alors, je ne peux rien pour vous.

UN MOISSONNEUR.

Est-ce pour mieux cacher vos jeux que vous mettez des capuches ? J'ai idée que vous voulez nous dauber, vous aussi.

TROISIÈME PAYSAN.

Voilà la victime ! la voilà ! (*Un autre groupe s'approche, au milieu duquel on remarque livide et la figure ensanglantée l'ex-adversaire de Barrabas.*)

LA FEMME.

Où se trouve le brigand qui m'a ainsi arrangée? Le moine a voulu me violer!... Il m'a donné un coup de pied dans le ventre. Vengez-moi!

LES PAYSANS.

Vengeance! vengeance!

LE PRIEUR, *saisissant une longue croix adossée au mur.*

Pax vobiscum. Justice vous sera rendue, ne commettez pas d'excès. (*Aux moines.*) Mes pères, baissez vos capuchons. Chacun verra que le coupable n'a pas osé revenir parmi nous. (*Les moines obéissent; la femme les passe en revue et se retourne vers les paysans d'un air désappointé.*)

LA FEMME.

Il n'est pas là.

UN PAYSAN.

Alors, il est caché quelque part dans le couvent. Cherchons-le.

TOUS.

Oui, cherchons-le.

UNE FEMME.

Qui conduisait le bourriquet aujourd'hui?

LE PRIEUR.

Le père Saint-Sébastien.

TOUS.

Cherchons! (*La foule et les moines évacuent la chapelle. A peine le bruit s'est-il écoulé que Barrabas entr'ouvre la porte du confessionnal et regarde avec précaution.*)

BARRABAS, *d'une voix amicale.*

Me voilà!... Les imbéciles! ils ont oublié de garder la porte.—Chapelle qui ne t'es pas écroulée sur mes persécuteurs, autel de pacotille, moines qui n'avez pas su me défendre, asile des désirs inassouvis et de la frugalité bête, boîte à prières, bon Dieu inerte, temple de la crasse et de la sottise, je vous maudis!... Décampons.

(*Exit.*)

Un clair de lune magnifique. — Le ciel est plein d'étoiles. A droite, un mur au-dessus duquel on aperçoit le parc et les tourelles du château de Ghistelles. — Au fond, une prairie à travers laquelle murmure, brille et serpente une rivière ombragée par des saules, des frênes, des peupliers et des buissons innombrables. Un bouquet de noyers colossals ombrage un banc de pierre. On est en automne et les feuilles déjà jaunes paraissent blanches dans la nuit transparente.

DE PONTHAU.

(*Il se promène sans épée, sans chapeau, drapé dans un large manteau de couleur écarlate, à travers les plis duquel passe un de ses bras.*)

Préparons-nous à livrer un dernier combat. Demain matin, à cette même place, je dois voir Hélène. La vision de cette femme me poursuit sans relâche. Pourquoi piétine-t-elle ainsi sur mon ame? — Je sens marcher partout à côté de moi son image, et partout je respire les parfums de son corps. (*Il s'assied sur le banc de gazon. Son*

manteau lui glisse des épaules et il apparaît en bras de chemise.) Hé! Ponthau, ton souverain maître, à seule fin de te martyriser, t'aurait-il percé le cœur avec cette passion?... Non! ce sont des émanations charnelles qui te montent à la tête. On dit qu'elles sont fatales, c'est vrai! Prends garde! sois plus qu'un homme et sache te prouver que tu es capable de les étouffer, ou d'en mourir. (*Il se couche sur le dos.*) — La Parpaillotte prétend avoir vu rôder le comte de Helly autour du château. Que vient-il faire?... Je lui souhaite de ne pas se rencontrer sur mon chemin... — Comme la nuit est splendide! Quand je pense qu'à cette heure, sur la face de la terre, dans tous les pays du monde, il existe des milliers de couples enivrés, éperdus, enlacés, je frissonne. Si je parviens à être aimé à mon tour, plus tard, quelle extase! Oh! les voluptés permises! oh! les baisers donnés et rendus sous l'œil bienveillant de Dieu! Oh! l'acheminement respectable vers la tombe et l'amitié soufflant au visage après l'amour! les souvenirs adorés alors qu'on a des cheveux blancs et la tristesse poignante de celui qui survit! Hélas! ici-bas, chacun doit s'avancer vers un but déterminé. Les uns ont été bénis pour une vie pacifique, pour peupler l'univers entre les bras des femmes, pour s'ébattre à l'abri des calamités; les autres pour forger la vérité, pour s'en servir comme d'un glaive et pour apparaître terribles et irrités devant les ignorants stupides et les men-

teurs. — Nuit, silence, astres mes amis, pourquoi êtes-vous si joyeux et si brillants quand mon âme ploie sous le fardeau de la vie ? Sont-ce des lueurs d'espoir, sont-ce des larmes sympathiques que vous pleurez sur moi ? Sont-ce des consolations ?... Je n'en veux pas. (*Il se remet debout.*) Que ne puis-je m'éloigner d'ici et reprendre ma course ! Je suis un vivant bien près de devenir cadavre, car le mouvement seul me reste. (*Il s'éloigne.*) Mes conceptions d'autrefois sont mortes.... mortes !

UN ÉCHO.

Mortes !... mortes !

(*De Ponthau s'enfonce dans la nuit et l'on entend le hoquet des sanglots heurter sa poitrine.*)

Le même paysage éclairé par le soleil levant. La prairie et les arbres ondoient sous une brise matinale. Quelques maigres nuages blancs se poursuivent dans le ciel. De Ponthau. très pâle, est assis et rêve sur le banc de pierre... Il est vêtu d'un pourpoint en soie bleue relevé de crevés jaunes. Il porte des trousses de même couleur et un feutre noir surmonté de plumes jaunes, noires et bleues. Son vêtement est agrémenté de rubans de la même couleur. Ses bas sont bleus. Une magnifique épée lui bat les mollets.

HÉLÈNE.

C'est moi, mon frère, vous rêvez ?

DE PONTHAU.

Oui, je pensais à vous.



HELENE

C'est moi mon frere vous revez

Imp. Salmon — 3e partie — Les hauts faits de Mr de Ponthau — Derveaux Edit.

HÉLÈNE.

Comment une pécheresse comme moi peut-elle arrêter dans leur course les pensées d'un saint tel que vous ?

DE PONTHAU.

Vous n'êtes plus une pécheresse, Hélène. Le Seigneur a eu pitié de vous; il a daigné abaisser son regard, et votre union avec ses ennemis n'a pas eu lieu.

HÉLÈNE.

En effet, je souffre moins, et je crois, comme vous me le disiez, que le devoir accompli est le véritable médecin du cœur.

DE PONTHAU.

Alors, l'image de monsieur de Helly s'éloigne de plus en plus de vous ?

HÉLÈNE.

Je ne peux oublier tout à fait....

DE PONTHAU, *violemment.*

Oubliez! il le faut! entendez-vous, Hélène? Sinon, vous m'obligerez à écraser l'auteur de l'incendie allumé dans votre âme.

HÉLÈNE, *avec vivacité.*

Ecraser ?

DE PONTHAU.

Oui.

HÉLÈNE.

Ne tuez pas, monsieur, je vous haïrais.

DE PONTHAU, *farouche.*

Que le mot de haine ne tombe jamais dans l'abîme qui nous sépare, je vous en supplie, mademoiselle.... Ce mot m'a fait trembler. Depuis quelques jours, j'écoute passer sur mon cerveau des souffles de tempête. Où se cache M. de Helly.

HÉLÈNE.

Il se cache? Je n'en savais rien.

DE PONTHAU.

Si, vous le savez, et tous les deux vous vous jouez de moi.

HÉLÈNE.

Sur mon salut! vous vous trompez.

DE PONTHAU.

Enfant, mes emportements ont l'air de vous étonner..... Je ne suis pas un homme comme les autres, moi. — Vous ne vous doutez pas du monde d'idées qui fourmillent dans ma tête. Ah! si vous connaissiez les projets qui me brûlent et me tourmentent... J'étais né pour être roi. — Tenez, regardez donc là-bas!

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il?

DE PONTHAU, *égaré.*

Voyez-vous ces deux yeux flamboyants?

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous, monsieur?

DE PONTHAU.

C'est ma conscience... elle me regarde. —

Voyez-vous cet oiseau sombre qui voltige à côté? C'est mon âme.

HÉLÈNE, *tremblante.*

Vous m'effrayez!

DE PONTHAU.

Je vous effraye, moi qui vous contemple avec un triste sourire; moi qui voudrais être votre ami, car vous êtes la femme que j'ai choisie entre toutes les femmes.

HÉLÈNE, *presque suffoquée.*

Dieu! comme il me regarde!

DE PONTHAU.

N'essayez pas de fuir, je vous le défends. — Enfin! je vous tiens, n'essayez pas de fuir... Écoutez-moi sans frayeur... Me prenez-vous pour un fou, par hasard?... Donnez-moi la main. (*Avec une douceur ineffable.*) Donnez-moi la main, je le veux.... Nous allons donc nous marier, sur l'ordre de Dieu.... Quand partons-nous? Tout à l'heure?... Que vous êtes belle!... Mon château n'est pas grand, mais il a des roses pour ta parure. — Il se dresse au milieu d'un bois. Viens! nous monterons des chevaux indomptés, noirs comme ceux de la nuit, et nous nous élancerons dans des taillis hantés par les animaux sauvages, côte-à-côte, saccadant notre course de baisers qui seront presque des morsures. Comme ta chevelure est profonde, mon Hélène! Viens! je t'aime.

(*Il veut l'entraîner.*)

HÉLÈNE, *se débattant.*

Au secours ! au secours !

DE PONTHAU.

Tais-toi ! tu me brises le cœur !... tais-toi !

HÉLÈNE, *se traînant à ses genoux.*

Par pitié ! laissez-moi ! ne me tuez pas...

DE PONTHAU, *il revient graduellement de son égarement.*

Où suis-je ? D'où sont venus ces bruits qui s'éloignent ?... Vous ici, à mes pieds, mademoiselle ?... Qu'avez-vous ?... On dirait que je m'éveille... de la mort. Vous êtes bien pâle ! La fatigue vous accable sans doute.

HÉLÈNE.

Non ?

DE PONTHAU.

Souffrez-vous?

HÉLÈNE.

Oui, je souffre.

DE PONTHAU.

Donnez-moi le bras et venez vous asseoir sur ce banc. (*Il la conduit vers le banc.*) Reposez-vous un peu.

SUZANNE, *arrivant par la gauche.*

Ils sont ensemble !... Comme il est assis près d'elle !... Cachons-nous. (*Elle disparaît derrière les noyers.*)

DE PONTHAU, *à Hélène.*

Allez-vous mieux ?... C'est vraiment extraordinaire ! j'ai eu un moment d'absence, et je vous ai

retrouvée chancelante, effrayée, à genoux devant moi.

HÉLÈNE.

Rentrons au château.

DE PONTHAU.

Pas encore, je suis si heureux !... Hélène, sentez-vous combien je vous aime ? Est-ce qu'une voix intérieure ne vous a pas soufflé que j'étais votre esclave ?

HÉLÈNE, *à part, avec effroi.*

Il m'aime !

DE PONTHAU.

Parlez-moi, Hélène, parlez-moi. Vos paroles, comme un baume divin, rafraîchissent mon front brûlant. L'aveu qui m'a échappé vous étonne et vous froisse, n'est-ce pas ? Je vous l'ai fait peut-être un peu trop à l'improviste. Ne m'en veuillez pas. Dites-moi que vous me pardonnez ; il s'est envolé de ma bouche malgré moi.

HÉLÈNE, *tremblante.*

Je ne vous en veux pas.

DE PONTHAU.

Merci. Décidément, vous me paraissez souffrante. Allons jusqu'à la ferme de la Parpaillotte, et nous reviendrons tout doucement. L'air et la marche vous guériront.

HÉLÈNE, *à part.*

J'ai peur !

(Exeunt.)

Une petite place entourée de maisonnettes, dans un village. Des paysans chargés d'outils passent. Des charrettes traînées par des bœufs, l'écume au muffle, grincent et cahotent sous le poids des moissons. Quelques chiens jouent nonchalamment ou regardent à tort et à travers d'un air pensif. Le ciel roule des fleurs d'orage et une girouette se livre à des ébats criards chaque fois que le vent souffle.

LE COMTE DE HELLY, *à Jonathas.*

Ainsi, vous avez tué un homme parce qu'il ne voulait pas changer de religion?

JONATHAS.

Nous en avons tué plusieurs. (*Son visage est empreint d'une fanfaronnade de mauvais aloi.*)

JEAN POT.

Plusieurs.

DE HELLY, *à Jean Pot.*

C'est pitoyable! (*à Jonathas.*) Mais ce sont des assassinats infâmes que vous commettiez là.

JONATHAS.

Le premier individu que nous avons dépêché vers l'autre monde a soulevé en moi un sentiment pareil à du remords. J'en ai fait part à M. de Ponthau, et il m'a démontre ma sottise ..

JEAN POT, *à part.*

Le vol de l'argenterie s'explique.

DE HELLY, *à Jonathas.*

Vers quelle époque avez-vous expédié votre dernier homme?

JONATHAS.

Oh! celui-là n'a rien à me reprocher, monsieur le comte, je n'étais pas de son exécution. Il y a une huitaine de jours, mon maître et moi, nous passions le long d'une saussaie, quand nous fûmes accostés par un homme qui portait une brochette de grives. Il était catholique. M. de Ponthau lui proposa de devenir huguenot, l'homme se mit à rire. Alors mon maître mit flamberge au vent, et lui asséna un formidable coup à travers la figure.

DE HELLY.

Ah!

JEAN POT, *à de Helly.*

Je le connais, moi, M. le comte, celui qu'ils ont tué : c'est Jérôme, l'oiseleur. Sa veuve reste avec deux enfants. En effet, il avait été assassiné.

JONATHAS.

Bien entendu, vous me garantissez que je ne cours aucun risque.

DE HELLY.

Soyez sans inquiétude, on vous tiendra compte de vos révélations.

SUZANNE, *accourant essoufflée.*

Monsieur le comte, je suis heureuse de vous rencontrer... Je vous cherchais. M. de Ponthau est en train de courtiser Mlle Hélène,... j'ai surpris leur rendez-vous.

DE HELLY.

Un rendez-vous avec Hélène? Il a osé!... un

bandit! Cette fois, qu'il soit puni de tous ses crimes et de l'affront qu'il m'a valu! Jean Pot, suis-moi.

Une allée dans le parc du château de Ghistelles. Une fontaine gothique surmontée d'un chevalier en armes se dresse et coule avec un murmure harmonieux et saccadé. Des rafales de vent s'engouffrent dans les arbres et jonchent le sol de feuilles mortes. Des craquements retentissent partout comme si une main invisible s'amusait à casser des branches. Néanmoins le ciel est assez pur.

SUZANNE.

Expliquez-moi une chose, M. Jonathas. De quels crimes voulait parler tout à l'heure M. le comte de Helly?

JONATHAS, *d'un ton dégagé.*

Il paraît que M. de Ponthau a commis un crime, l'autre jour, en tuant un catholique insolent qui refusait de se convertir.

SUZANNE.

Un crime?... Tout au plus une représaille.

JONATHAS.

Nous sommes du même avis.

SUZANNE.

Alors, pourquoi l'avez-vous trahi? Car maintenant, j'en suis sûre, c'est vous qui avez raconté à ce catholique que votre maître en avait tué un autre.

JONATHAS.

De votre côté, n'avez-vous pas mis le feu aux

poudres en racontant que M. de Ponthau courtisait mademoiselle Hélène ?

SUZANNE, *au désespoir.*

Tu as trahi ton maître, scélérat; ton maître dont tu partages la vie depuis si longtemps ; ton maître qui t'aime comme son ami, toi, son valet. J'étais libre envers lui, moi ! J'ai eu peut-être tort de le dénoncer; mais enfin, j'en avais le droit, parce que je l'aime ; entends-tu bien, infâme, je l'aime, et si je l'ai trahi, je le regrette à présent... J'étais jalouse.

JONATHAS.

Je hais mon maître, parce que vous l'aimez. Est-ce que le droit d'être jaloux n'appartient qu'à vous seule ? La jalousie enfante la trahison. Vous êtes jalouse, et moi donc ! J'aurais cette mauvaise action à recommencer que je la recommencerais sans hésiter. Suzanne, vous êtes cause du malheur de M. de Ponthau. Ne vous en déplaise, je sais fort bien qu'il est votre amant.

SUZANNE.

Mon amant ! c'est faux ! c'est faux ! te dis-je, puisque je suis jalouse ; puisqu'il en aime une autre, que j'en deviens folle; et qu'il est avec elle en ce moment, je ne sais où !...

JONATHAS.

Osez jurer sur l'Évangile...

HÉLÈNE, *accourant au comble de la terreur.*

Sauvez-moi !... sauvez-moi ! je me meurs.

DE PONTHAU, *apparaissant derrière elle.*

Jonathas ! Suzanne ! retenez-la.

HÉLÈNE.

Mes amis, je vous en supplie, protégez-moi.

JONATHAS.

Ne craignez rien, mademoiselle.

DE PONTHAU, *s'approchant de Jonathas.*

Retiens-la bien.

JONATHAS.

N'approchez pas, monsieur. Pardieu ! n'approchez pas. Je prends mademoiselle sous ma protection. C'est mal de courir deux femmes à la fois. Suzanne ne vous suffisait donc pas ?

DE PONTHAU.

Allons, damné raisonneur, prends délicatement Hélène entre tes bras.

HÉLÈNE.

Par pitié ! Suzanne, ma bonne Suzanne ! Monsieur, ne me livrez pas à cet homme, il est fou !

DE PONTHAU.

Je suis fou ! Vous croyez que je suis fou ? (*Il rit fiévreusement.*) Moi, fou ! vous plaisantez, ma belle. Jonathas, en route !

HÉLÈNE.

A moi !

SUZANNE.

Calmez-vous, mademoiselle.

JONATHAS, *à de Ponthau.*

Monsieur, je ne vous suivrai pas, et je vous em-

pècherai de commettre un crime. (*Il tire sa rapière.*)

DE PONTHAU.

Mais je l'aime ! Jonathas, je l'adore ! Je veux l'épouser, et elle me repousse.

SUZANNE.

Vous ne l'aurez pas.

DE PONTHAU, *l'épée à la main.*

Je vous dis que je l'aurai, moi, sur-le-champ, quand je devrais vous tuer, vous et Jonathas.

(*On entend des voix nombreuses qui approchent et des bruits comme si on traquait quelqu'un.*)

HÉLÈNE.

A moi ! à moi ! (*Elle s'échappe.*)

SUZANNE, *à de Ponthau.*

Aimez-la, entourez-la d'adorations ; mais fuyez, il en est temps encore, fuyez !

DE PONTHAU.

Pourquoi fuir ?

SUZANNE.

M. de Helly va vous arrêter. Il vous prend pour un voleur, pour un assassin, fuyez ! Mais fuyez-donc !

DE PONTHAU.

Je ne veux pas fuir... Un voleur... moi ! un assassin ! Jonathas, nous allons montrer à ces gens-là qui nous sommes.

SUZANNE, *affolée.*

Fuyez !

DE PONTHAU.

Mon père n'a jamais reculé. (*Des hommes armés, parmi lesquels on remarque de Helly, envahissent l'allée.*) Jonathas, je te pardonne ta désobéissance si tu fais bien. Sus, sus à ces canailles ! (*Il tombe sur ses adversaires à coups d'épée. On l'attaque de toutes parts.*) Jonathas, défends-moi. Aux pistolets ! (*On le blesse, son épée lui échappe des mains.*) Je suis blessé ! Les drôles ! Jonathas, misérable ! (*Il tombe.*)

SUZANNE, *avec des cris.*

Ah ! mon Dieu, il est mort ! il est mort ! (*Elle s'empresse autour de lui.*)

DE GHISTELLES, *accourant.*

Quel est ce tapage ? (*Il aperçoit de Ponthau étendu par terre.*) M. de Ponthau dangereusement blessé ? (*A de Helly.*) Savez-vous que vous avez assassiné mon hôte ? Savez-vous qu'il faut m'en rendre compte ?

DE HELLY.

M. le baron, sur l'honneur ! je vous jure que nous avions l'intention de le prendre vivant ; mais il nous a attaqués, et nous avons été obligés de le mettre hors de combat.

DE GHISTELLES.

De quel droit vouliez-vous le prendre ? Chez moi il devait être sacré pour tous, et surtout pour vous.

DE HELLY.

Cet homme est coupable de plusieurs meurtres.

JEAN POT.

C'est lui qui a massacré Jérôme et qui nous a volé notre argenterie. M. Jonathas nous a tout conté.

DE HELLY.

Quand nous sommes arrivés, il se préparait à enlever par la violence Hélène, votre fille.

DE GHISTELLES.

Vous vous êtes mépris.

JEAN POT.

Demandez à M. Jonathas.

JONATHAS, *la face crispée et cadavéreuse.*

M. de Ponthau est un Saint et un martyr. — Ah! mon pauvre maître, vous voilà donc étendu par terre tout meurtri et tout sanglant par ma faute ; car c'est moi qui suis cause qu'on a voulu l'assassiner. — Hélas ! je ne l'ai pas défendu. Regardez-le, il est tombé en criant : « Jonathas, misérable ! » Oui, je suis un misérable, car j'ai trahi un si bon maître. Je suis maudit à présent pour une ignoble jalousie, et Dieu ne me recevra plus dans son giron. Je suis indigne de la moindre faveur, crachez-moi au visage. J'ai livré mon maître..., comme Judas.

DE PONTHAU, *revenant à lui.*

Hé ! là, vous autres, que me voulez-vous ? (*Il essaye de se lever.*) Jonathas ! (*Il porte la main à son côté.*) J'ai les mains pleines de sang. Je me sou-

viens... Arrière ! on est encore vivant ! (*Il s'affaisse de nouveau.*)

JONATHAS, *s'arrachant les cheveux.*

Stupide jalousie ! rancune infernale !

DE PONTHAU.

Comment voulez-vous que je continue mon œuvre, puisque je ne peux plus bouger ?

DE HELLY, *bas à de Ghistelles.*

M. le baron, cet homme est un scélérat de la pire espèce, je vous l'affirme.

DE GHISTELLES.

Je ne vous crois pas.

JONATHAS.

Monsieur, c'est un Saint.

SUZANNE.

Il a été votre ami.

DE HELLY.

Heureusement, j'ai pris des précautions, et un juge a bien voulu m'accompagner. — M. le baron, je vous en demande pardon, mais bientôt, je l'espère, vous me saurez gré de ce que je fais pour vous.

LE JUGE, *sortant de la foule.*

Au nom du roi, cet homme m'appartient.

DE PONTHAU.

Une épée !

JONATHAS, *au juge.*

Monsieur, je suis coupable comme mon maître

LE JUGE.

Je ne vous connais pas.

JONATHAS, *le souffletant.*

Faisons connaissance.

LE JUGE.

Soit ! Deux loups au lieu d'un. Qu'on les emmène ! — *De Ghistelles demeure accablé. La foule s'éloigne.*

CINQUIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

Une chambre dans une prison, à droite un grabat, à gauche un tas de paille sur lequel dort Jonathas. Au-dessus du grabat, on aperçoit un soupirail agrémenté d'énormes barres en fer. Une table et quelques sièges grossiers sont éparpillés à travers la chambre. Dans une cheminée fument deux ou trois bûches presque consumées. Le baron de Ghistelles pleure dans les bras de Ponthau. Tous deux sont vêtus de couleurs sombres.

DE GHISTELLES.

C'eût été le bonheur de ma vieillesse ! Pourquoi ne m'avoir pas tout dit ?

DE PONTHAU.

Hélène ne m'aime pas.

DE GHISTELLES.

Hélas !

DE PONTHAU.

Consolez-vous, mon vieil ami ; bientôt, je serai libre, et alors l'amour viendra peut-être, malgré les événements terribles du passé. Je suis de ceux qui ne désespèrent pas. Savoir souffrir sans s'exalter, c'est être vertueux ; je veux savoir souffrir. Puissé-je avoir le droit de vous nommer un jour mon père ?

DE GHISTELLES.

La bonté céleste m'accordera cette faveur.

DE PONTHAU, *après un silence.*

Ne parlons plus de ces choses navrantes. Elles amollissent le cœur sans jamais le consoler. Quand doit-on me juger ?

DE GHISTELLES.

Aujourd'hui même.

DE PONTHAU.

Enfin !

DE GHISTELLES

J'ai apporté, signé par le roi, l'ordre de laisser pénétrer jusqu'à vous toutes les personnes que vous tiendrez à voir.

DE PONTHAU.

Merci, monsieur. Vous êtes l'homme que j'estime le plus au monde.

DE GHISTELLES.

Et vous, celui que j'aime le mieux. (*Lui prenant la main.*) A bientôt ! la prière et le recueillement vous sont nécessaires pendant les quelques heures qui vont précéder votre interrogatoire. Du courage !

DE PONTHAU.

Au revoir, mon ami. (*Ils s'embrassent.*)

Une salle grande et froide tendue de rouge. A gauche, un crucifix est attaché contre la muraille ; à droite, en face du crucifix, les emblèmes de la ville de Paris étincellent. Quelques lampes jettent des lueurs voilées. Dix juges en robe noire et faisant tous partie des parlements sont debout, rangés au-dessous du crucifix. Deux gardes le casque en tête et cuirassés se tiennent à chacun des côtés de la porte d'entrée qui se trouve au fond. Une vingtaine de hallebardiers verts et rouges sont groupés sous les armes de la ville. Le greffier criminel du présidial de Paris est assis devant une table, un peu vers la gauche. Auprès de lui, un homme de très haute taille, le Conseiller d'État rapporteur de la Commission s'entretient avec un officier. De Ponthau et Jonathas, comme s'ils étaient en tout autre lieu, s'entretiennent à voix basse, avec de vagues sourires.

JONATHAS.

Vrai Dieu! monsieur, quelle piètre cérémonie !

DE PONTHAU.

Tout au plus bonne à effrayer des coupables.

JONATHAS.

Ces juges ont des mines d'oiseaux de nuit, monsieur. Dans l'obscurité, leurs yeux semblent rouler des parcelles de feu.

DE PONTHAU.

Celui qui parle à l'officier est un beau vieillard.

JONATHAS.

Mais en compensation, celui qui se trouve juste au-dessous du crucifix a l'air d'un renard tout embrené.

LE RAPPORTEUR.

M. le comte, nous allons terminer l'interrogatoire.

DE PONTHAU.

Je suis prêt.

LE RAPPORTEUR.

Pourriez-vous nous dire le nombre des hommes que vous et votre valet avez tués de vos propres mains ?

JONATHAS.

Vingt-trois, je les ai comptés.

DE PONTHAU.

Tu oublies ceux qui ont péri dans les bagarres, Jonathas.

(*Un tressaillement parcourt l'auditoire.*)

LE RAPPORTEUR.

Vingt-trois, vous en êtes certain ?

DE PONTHAU.

Peut-être plus, monsieur, mais à coup sûr pas beaucoup moins.

LE RAPPORTEUR.

Vous n'avez rien de nouveau à confirmer sur le motif de ces meurtres ?

DE PONTHAU.

Rien. Ne vous ai-je pas dit que je servais les vengeances de Dieu ?

LE RAPPORTEUR.

Dieu est la clémence sans limites.

DE PONTHAU.

Pas toujours. Il a détruit en une nuit l'armée de Sennachérib.

LE RAPPORTEUR.

Oui, mais vous n'êtes pas Dieu.

JONATHAS.

Malheureusement.

DE PONTHAU.

Dieu se sert parfois d'un bras mortel pour châtier ses ennemis.

LE RAPPORTEUR.

Quel témoignage pouvez-vous nous donner de la validité de votre mission divine ?

DE PONTHAU.

J'ai fait un miracle.

JONATHAS.

J'y assistais.

LE RAPPORTEUR.

Recommencez devant nous, et nous croirons.

DE PONTHAU.

Je ne me reconnais pas le droit de vous étonner dans une circonstance aussi futile que celle qui nous rassemble.

LE RAPPORTEUR.

Qu'avez-vous à dire pour terminer ?

DE PONTHAU.

Monsieur, vous êtes un honnête homme, et vos sympathies me sont acquises d'avance, je l'espère. Je ne pourrai donc rien vous exprimer que vous n'ayez déjà ressenti ! Sur mon honneur de

gentilhomme, j'affirme que j'ai toujours agi dans un but loyal. Je n'ai jamais tué qu'après avoir posé une alternative honorable aux victimes échelonnées par le Seigneur sur mon chemin. Ma conscience étant tranquille, je ne crains rien. Ayant bravé la mort, je la méprise. Une seule faiblesse a pénétré malicieusement et lâchement dans ma poitrine, je n'en ai pas de remords, parce que j'ai tout mis en action pour la chasser, et que je m'en suis puni. Je ne vous en parlerai pas davantage ; Dieu seul est assez bon pour comprendre et pour apprécier les secrets du cœur. — Tout ce dont vous m'accusez, je m'en fais gloire. Le jour de ma naissance fut un jour faste au ciel. Pourquoi m'a-t-on choisi plutôt qu'un autre ? Je ne sais, mais j'en suis fier ! Le doigt de Dieu ne trace aucun symbole dans l'âme des profanes. — Je me suis dévoué en contemplant la profondeur des gouffres célestes. — Vous avez des lois indomptables, mais mon âme pétrie par une main divine est encore plus indomptable que vos lois. Il existe des époques où la vengeance est nécessaire. Certains hommes seuls sont capables de préciser l'heure des mystères farouches. Je suis de ceux-là ; je vous le répète au nom du Seigneur. La pensée de Dieu et la mienne se sont confondues à tel point que je n'en sens plus la différence. J'ai marché en pleine lumière, comme un prophète, et j'ai craché mon nom à la face des hérétiques. De quel droit m'avez-vous ouvert la porte des cachots ? Les

élus sont marqués au front, regardez-moi, regardez si j'ai l'aspect d'un criminel, regardez si ce crucifix m'inonde de pâleur. Oui ! j'ai tué, mais vos ancêtres ont tué aussi, et ils sont innocents devant vous. Ah ! vous m'accusez d'être un assassin ? eh bien, c'est vrai ! je suis un assassin, mais un assassin fatal comme la foudre, comme la mort inévitable et comme Dieu. J'ai des pouvoirs sur vous, pensez-y bien ! — Messieurs, vous ne connaissez pas encore la moitié de mes hauts faits : j'ai fouaillé les processions ; j'ai châtié les infidèles dans leurs églises ; j'ai fait l'aumône dans l'ombre et personne ne l'a su ! J'ai voulu ramener le roi de France à la religion de son berceau, à la religion rigide et douce, à la seule religion ; j'ai prêché le mépris des richesses ; j'ai guéri un souffreteux ; j'ai donné mes biens aux pauvres. En vérité, je vous plains. Mais pourquoi ai-je l'air de me défendre ? Ma mission est évidente, je me tais.

LE RAPPORTEUR, *à Jonathas.*

A votre tour.

JONATHAS.

Ma foi, monsieur, je suis obligé de l'avouer : les jours ne se ressemblent guère. — Quand j'avais douze ans, si quelqu'un m'eût dit : Jonathas, un jour viendra qui n'est pas trop éloigné où tu seras jugé solennellement par de vrais juges, je lui aurais répondu : « Vous êtes un gueux menteur,

taisez-vous. » Et cependant, j'aurais été mal avisé, car l'avenir ne se prévoit pas.

DE PONTHAU.

Plus vite, Jonathas.

JONATHAS.

Vous en voulez donc beaucoup à ce pauvre Jonathas, messieurs. Il n'a pourtant jamais dérobé un grain de poussière à personne. Ah ! si vous l'accusiez d'avoir eu, par ci par là, de mauvaises pensées, d'avoir menti afin de s'enorgueillir aux dépens de la bêtise humaine, d'avoir manqué de reconnaissance envers son maître, de l'avoir livré bassement, je comprendrais votre manière d'envisager les choses. Oui, à ce compte-là, il mérite un châtiment ; mais quand vous osez lui reprocher d'avoir été le disciple d'un envoyé du ciel, par les tripes du pape ! je ne puis m'empêcher de vous rire au nez (*Il éclate de rire*). La plaisanterie est d'un goût douteux, messieurs, et je suis persuadé que, hors d'ici, vous vous en tiendriez les côtes, comme moi. Chacun agit selon son tempérament. Ainsi donc, messieurs, ne nous retenez pas inutilement, les pertes de temps sont irrémédiables. Rendez-nous à la liberté ; je vous en saurai un gré infini; et M. de Ponthau qui est gentilhomme, et puissant se souviendra toujours du service que vous lui aurez rendu. Voilà ! En discutant, on finit par s'entendre.

DE PONTHAU, *aux juges*.

Messieurs, je conseille à ceux d'entre vous qui

sont catholiques d'embrasser la religion protestante ; les joies célestes ne s'obtiennent qu'à ce prix.

JONATHAS.

Ainsi-soit-il.

LE RAPPORTEUR, *conseiller d'État, à l'officier.*

La séance est levée. Vous pouvez reconduire ces messieurs dans leur prison.

(*Les hallebardiers entourent de Ponthau et Jonathas. Le cortége sort silencieusement de la salle.*)

Dans la même chambre de prison que précédemment. Le feu flambe joyeusement. Une bouteille et deux verres se prélassent sur une table.

JONATHAS

Ils délibèrent, monsieur, ils délibèrent !

DE PONTHAU.

Oui, Jonathas.

JONATHAS.

Encore quelques minutes et nous serons hors d'ici. Avec quel orgueil nous reverrons tous ces braves gens qui nous aiment : M. le baron de Ghistelles, la Parpaillotte.

DE PONTHAU.

Suzanne.

JONATHAS.

Suzanne !

DE PONTHAU.

Pourquoi pas? Elle reviendra bientôt sur un caprice incompréhensible.

JONATHAS.

Je ne veux plus revoir Suzanne.

DE PONTHAU.

En tout cas, l'espace ne manquera point à nos saintes excursions.

JONATHAS.

Ils délibèrent!

DE PONTHAU.

Je ne sais ce qui les retarde.

JONATHAS.

Il est bien évident que nous leur avons démontré notre innocence. Avez-vous remarqué, monsieur, avec quelle facilité je leur ai prouvé la mission que vous avez reçue du Seigneur!

DE PONTHAU.

Je serais parfaitement heureux si je souffrais moins de ma blessure, et si on m'avait laissé ma Bible.

JONATHAS.

C'est égal! quand je pense que nous allons revoir aujourd'hui les champs, les bois, les maisons et les grands peupliers sur le bord des routes, je sens la joie qui monte le long des parois de mon cerveau.

DE PONTHAU.

Je n'hésite pas à déclarer que ce jugement ne nous sera nullement nuisible. Il nous fera res-

pecter, Jonathas, notre influence grandira ; et la vraie cause comptera de plus nombreux et de plus fervents adeptes.

JONATHAS, *buvant.*

Certes ! quelques journées de prison, par ci par là, ne sont pas à dédaigner. Cela repose de la liberté.

DE PONTHAU.

Nous allons recommencer les prêches, Jonathas.

JONATHAS.

On me rendra mes chers pistolets.

DE PONTHAU.

Foin de la tristesse ! nous sommes des gens sérieux et austères, mais aujourd'hui, par hasard, réjouissons-nous. (*Il se verse à boire.*)

JONATHAS.

Je suis épanoui comme un chanoine.

(*Une porte s'ouvre et donne passage aux dix juges, au conseiller d'Etat, au greffier du présidial de Paris et à une troupe de soldats.*)

LE RAPPORTEUR.

La coutume exige que vous entendiez votre arrêt à genoux. (*Jonathas obéit, de Ponthau reste fièrement debout*).

« Considérant que le nommé Jacques, comte de Ponthau, comte de Fiennes, baron de la Marche, a commis nombre de brigandages ;

« Considérant que ces brigandages ont été le plus fréquemment suivis de meurtres odieux ;

« Considérant que le sieur Jonathas, son valet, a participé aux mêmes crimes ;

« A l'unanimité :

« Nous condamnons le sieur de Ponthau à être destitué de ses titres et à avoir la tête tranchée ;

« Nous condamnons le sieur Jonathas à être pendu, à l'heure et au lieu où son maître sera décapité. »

DE PONTHAU.

Vous avez oublié la torture, messieurs.

(*Le cortège sort, Jonathas tombe atterré sur une chaise. De Ponthau demeure un instant pensif, puis va frapper sur l'épaule de Jonathas*).

Jonathas ! (*silence*) Jonathas !

JONATHAS.

Pendu !

DE PONTHAU.

Dresse les oreilles.

JONATHAS.

Pendu ! monsieur, pendu !... pendu !

DE PONTHAU.

As-tu besoin de consolations ?

JONATHAS

Pendu !

DE PONTHAU.

Tu n'es donc pas un homme !

JONATHAS, *d'une voix faible.*

Monsieur, je ne distingue plus que les sons. Quant aux paroles, elles m'échappent totalement.

DE PONTHAU, *brusquement.*

Cœur débile, m'écouteras-tu à la fin ?

JONATHAS.

Parlez, monsieur.

DE PONTHAU, *avec éclat.*

Le doute, le doute sournois me déchire encore. La religion que nous avons défendue nous vaut la mort. Est-elle donc cruelle et mensongère comme les autres ? Dieu ne pouvait-il donc s'ériger en sauveur ? Notre tâche n'est pas terminée, d'où vient que le Seigneur nous a placé à la merci des vengeances humaines ? Serait-il moins puissant qu'elles ! — Jonathas, réveille-toi de ton sommeil exécrable. Par l'enfer ! ma poitrine est un brasier ; par le ciel ! je doute.

JONATHAS.

Je sais à qui nous devons cette condamnation. Monsieur, quand on nous a incarcérés, au moment où nous pénétrions dans cette prison, sur les flots hurlants de la foule, j'ai aperçu une face blême et souriante.

DE PONTHAU.

Laquelle ?

JONATHAS.

Celle du jésuite que nous avons tant étrillé.

DE PONTHAU.

Tu m'étonnes.

JONATHAS.

Il est vivant, monsieur, et je suis persuadé de sa complicité dans la peine qui nous a frappés aujourd'hui.

DE PONTHAU.

Il m'a vaincu, l'infâme ! — Décidément plus je vais, plus je doute. Qui protègera le roi maintenant ?

JONATHAS.

Il en est temps encore, prévenez....

DE PONTHAU.

Prévenir, en effet... Mais mon courage serait mis en doute, et cette révélation serait capable de nous sauver la vie.

JONATHAS.

Vive Dieu ! monsieur, alors n'hésitez pas.

DE PONTHAU.

Oh ! qui protègera le roi ?

(*La porte s'ouvre et Barrabas entre dans la cellule. Un mouchoir rouge lui enveloppe la tête; il est drapé cavalièrement dans un immense manteau rouge*).

BARRABAS.

Sans rancune ?

JONATHAS.

Tiens! Barrabas.

BARRABAS.

Sans rancune! (*à de Ponthau*) J'ai l'honneur de vous saluer.

DE PONTHAU.

A quoi devons-nous ta rencontre ?

BARRABAS.

J'ai eu le cœur de bafouer un ami dans la prospérité ; mais je n'ai pas celui de l'abandonner quand il est malheureux.

JONATHAS, *formidable.*

Te moques-tu de nous, par hasard ?

BARRABAS.

Tout doux ! me moquer dans un pareil moment ? Je préférerais me couper le nez de mes propres mains. Je viens vous offrir mes services.

DE PONTHAU.

Quels services peux-tu nous rendre ?

BARRABAS, *fièrement.*

Je vous présente en moi un des pourvoyeurs de l'échafaud : Barrabas, aide-bourreau. On est un personnage.

DE PONTHAU.

Quel métier as-tu choisi-là ?

BARRABAS.

Le sang a toujours eu pour moi un bouquet d'une haute saveur. Le soleil et le sang, voilà mes deux suzerains. Aussi, quand je peux apercevoir des rayons jaunes qui se mirent dans une mare de sang, mon âme se tord et se condense dans mes yeux. Voyez ce vêtement rouge ; ne me sied-il pas à ravir ? Je suis l'Apollon du sang. J'en ai bu plein une coupe, un soir que tiède, il sussu-

rait en coulant d'une blessure. J'en fus ivre pendant huit jours.

JONATHAS.

Tu es un tant soit peu goule et un tant soit peu vampire; je m'en doutais.

BARRABAS.

Ne bavardons pas davantage. — Vous n'avez sans doute pas l'intention de vous laisser couper la gorge comme des oiseaux de basse-cour; par conséquent, songeons à décamper.

JONATHAS.

Je t'avais méconnu, embrasse-moi.

BARRABAS.

Plus tard. — On dirait que mon ancien maître n'est pas content de ma proposition ?

DE PONTHAU.

Je réfléchissais; à présent, j'accepte avec joie ton service désintéressé.

BARRABAS.

La nuit vous sera favorable. Le vent balaye la neige et danse avec elle dans l'obscurité ; les enseignes se soulèvent et grincent sinistrement dans les rues. — Voici deux pistolets et deux poignards. Les poignards serviront aux premières manœuvres d'escalade et d'égorgement, les pistolets à vendre chèrement notre vie si l'on nous découvre.

DE PONTHAU.

Pour quel motif nous es-tu si dévoué ?

BARRABAS, *avec une indifférence affectée.*

M'inspirez-vous de l'intérêt?... Je n'en sais rien. Mon plaisir est-il de rompre en visière à toutes les conventions sociales?... Peut-être... J'ai dans ma poche la clef d'un petit passage qui vous conduira en un clin d'œil hors d'ici. Nous n'avons pour arriver à ce but qu'une sentinelle à détruire, je m'en charge.

DE PONTHAU.

Je te défends de causer le moindre mal à cet homme.

BARRABAS.

Dans ce cas, restons.

DE PONTHAU, *après un silence.*

En route! J'ai tort.

JONATHAS, *à part.*

M. de Ponthau est indécis!... Quelle est donc la catastrophe qui se prépare?

BARRABAS, *ouvrant la porte.*

Je passe le premier.

Exeunt.

Trois heures du matin. Un quai le long de la Seine devant le Louvre. La Seine charrie des glaçons. Un pont s'élance d'une rive à l'autre. Les toits du Louvre et des maisons, dans le lointain, sont couverts de neige. Le vent tourbillonne avec les flocons. Sur la berge, sur les garde-fous, sur les arbres, s'étend la blancheur obscure de la neige.

De Ponthau descend un escalier qui conduit du quai

à la berge. Il est suivi par Barrabas et Jonathas; ceux-ci portent un corps enveloppé dans un manteau.

DE PONTHAU.

C'est ici ! arrêtons-nous.

JONATHAS.

Déposons le cuistre sur le sol.

BARRABAS.

Ouf ! foin des besognes par trop rudes ! La belle nuit d'hiver ! Examinez cette neige. Le ciel nous fait cadeau de son surplus d'étoiles, mais elles, qui ont une essence divine, se fondent et meurent presque aussitôt après avoir touché la terre.

DE PONTHAU.

Jonathas, ôte à cet homme le bâillon qui lui étreint la bouche.

JONATHAS.

Monsieur, le gredin va hurler.

DE PONTHAU.

A cette heure, ses cris seront inutiles.

JONATHAS.

A l'ouvrage ! Faut-il aussi lui délier les jambes ?

DE PONTHAU.

Oui.

BARRABAS.

O splendeur nocturne ! nuit douce qui semble une tombe prématurée ! frissons glacials pareils aux frissons des maladies ! neige, linceul immaculé ! Barrabas vous chérit, vous ressent et vous admire.

MAZAROZ, *à de Ponthau, après avoir été délié par Jonathas.*

Encore vous ! *(Il se met debout.)*

DE PONTHAU.

Toujours moi. Ne m'avais-tu pas reconnu ?

MAZAROZ.

Je n'ai pas vu vos mains me saisir. Je n'ai pas vu vos cordes me lier. Je n'ai pas vu votre bâillon surprendre ma parole, mais dès que je me suis senti emporter, j'ai pensé à vous, et votre image ne m'a pas quitté. Quel crime méditez-vous encore ?

DE PONTHAU.

Je veux rendre le bien pour le mal à celui que tu hais avant tous. (*A voix très basse.*) Mon agonie s'achève, la tienne commence, nous sommes donc deux mourants qui nous parlons. Ma haine pour toi va s'envoler avec ton âme. Ta mort, c'est ma tranquillité ; ta mort c'est mon devoir. Si tu crois que les spectres alarmés quittent parfois leur sépulcre, tu comprendras la raison pour laquelle je veux l'éternel repos. Avec ton caractère féroce, il est impossible que tu aies changé d'avis sur le roi. Je me suis échappé de prison afin de le sauver. Dieu seul, s'il existe, a le pouvoir d'appesantir son bras sur sa tête vénérée.

MAZAROZ.

Mais il est cause de votre condamnation ; il n'avait qu'un mot à dire pour vous rendre à la liberté, pourquoi s'est-il abstenu ?

DE PONTHAU.

Libre à lui de faillir ; moi, je n'en ai pas le droit.

MAZAROZ.

Une dernière fois, je vous jure que Dieu m'a commandé sa mort.

DE PONTHAU.

Heureux les hommes dont la croyance est intacte ! Dans quelques heures, le jour paraîtra, il faut que tu aies disparu à tout jamais.

MAZAROZ.

Je voudrais me confesser.

DE PONTHAU.

A qui ?

MAZAROZ.

In articulo mortis, chacun peut entendre une confession et absoudre un pécheur. Demandez à vos compagnons si l'un d'eux veut m'écouter.

DE PONTHAU, *à Barrabas et à Jonathas.*

Qui de vous veut écouter la confession de cet homme ?

JONATHAS.

Grand merci ! elle souillerait mes oreilles.

BARRABAS.

Grand merci ! mes oreilles ne s'ouvrent pas pour des peccadilles.

DE PONTHAU, *à Mazaroz.*

Eh bien, je t'écoute, moi ! Etant traîné sur les claies du doute, je ne me reconnais pas le pouvoir de te refuser cette suprême faveur. Barrabas,

prépare les cordes. Jonathas, va chercher un bloc de pierre. (*A Mazaroz.*) Parle.

BARRABAS, *chante en arrangeant les cordes.*

Hurlons ! hurlons ! ta beauté nous affame.
Éveille-toi, c'est nous qui frappons, femme.
La nuit avec son cortège de morts
Erre chez toi. Jadis, fringants convives,
Nous avons bu les poisons de ton corps.
Entends claquer nos mâchoires lascives.

MAZAROZ.

Je m'accuse d'avoir manqué de parole à Dieu. Je m'accuse d'avoir caressé des sentiments de haine contre vous.

JONATHAS, *criant de loin.*

J'ai trouvé !

BARRABAS, *fredonnant.*

Hurlons au bruit du tapage nocturne.
Egayons-nous, car l'aube taciturne
Limitera le cours de nos exploits.
Echansons blancs des rêves que tu humes,
Nous voulons tous, cette nuit, sous tes lois
Emprisonner nos appétits posthumes.

JONATHAS.

Hé ! Barrabas, viens m'aider, la charge est lourde.

MAZAROZ.

Je m'accuse d'un péché terrible... Je ne le connais pas, mais il existe ; mon insuccès vis-à-vis du

roi, la vengeance divine que vous représentez me le prouvent.

DE PONTHAU.

Est-ce tout ?

MAZAROZ.

Oui.

DE PONTHAU.

Je t'absous. Que la mort soit ta pénitence !

MAZAROZ.

Amen. Je meurs content. Permettez-moi de plonger mes regards dans l'obscurité insondable qui nous entoure. (*Il regarde longuement.*) La vie ne me laisse aucun regret.

DE PONTHAU.

Tu l'as dit, prêtre,... et pourtant ton âme ne tremble pas sous l'effrayante fièvre d'un amour sans espoir.

(*Barrabas et Jonathas reviennent portant un gros quartier de roc.*)

JONATHAS.

Je réponds de sa pesanteur. (*Ils le déposent.*)

DE PONTHAU.

Attachez plus solidement les mains du jésuite.

MAZAROZ, *avec un sourire.*

Jadis, on attacha les mains du Christ.

DE PONTHAU.

Liez-lui les pieds.

MAZAROZ.

Le doux Nazaréen eut les pieds transpercés par des clous.

DE PONTHAU.

Nouez le quartier de roc à ses jambes.

MAZAROZ.

Un centurion lui perça le flanc avec sa lance.

DE PONTHAU, *d'une voix vibrante.*

Précipitez-le dans la Seine.

MAZAROZ.

Je vous pardonne.

(*Barrabas et Jonathas entraînent le jésuite. On entend un bruit sourd, un craquement, et Mazaröz disparaît sous les glaçons. De Ponthau et Jonathas s'éloignent brusquement tandis que Barrabas contemple joyeusement la place où Mazaroz s'est engouffré.*)

BARRABAS, *fredonnant.*

Habituée aux servages d'amour,
Exiges-tu que le nôtre ait son tour ?
Le repos doux et la bonne herbe grasse
Éclose aux feux paternels de l'été,
Nos fleurs, la foule où chacun se prélasse
En ton honneur nous avons tout quitté.

DE PONTHAU.

Ah ! je suis un bourreau. (*Il s'évanouit.*)

JONATHAS, *criant.*

Barrabas, hé ! fils de chienne, accours, mon maître se meurt.

Devant la prison. Le jour se fait pressentir.

BARRABAS.

Filons; ce voisinage est de mauvais aloi. Messeigneurs, nous nous sommes fourvoyés, car la prison se dresse devant mes yeux ébahis.

JONATHAS.

Filons.

DE PONTHAU.

Adieu, je reste.

JONATHAS.

Y pensez-vous, monsieur ?

DE PONTHAU.

Je n'ai pas l'intention de fuir.

JONATHAS.

Mais, monsieur, c'est la mort qui vous attend.

DE PONTHAU.

Parbleu !

BARRABAS.

Ai-je donc risqué ma vie, vous ai-je donc ouvert les portes de ce cachot pour que vous y revinssiez comme un aigle à son aire? Avouez-le, vous avez choisi un drôle de sommet pour planer avant de fondre sur votre proie. Ne l'oubliez pas, monsieur, une porte de prison s'ouvre rarement, dans le cas où vous vous trouvez, sans le secours d'un dévouement supérieur.

DE PONTHAU.

Toi qui oses me parler ainsi, quel hasard t'a donné le droit de penser que je puisse m'effrayer de la mort? Me prends-tu pour un lâche? Crois-tu que je veuille rire avec ceux qui diront : Jacques de Ponthau a eu peur? — Jonathas, mon enfant, tu es libre, profite de la liberté pour t'éloigner de ces lieux. Séparons-nous, ta jeunesse et ton cœur n'ont pas épuisé la vie avant l'âge. Va! je t'ordonne de partir et de m'oublier, tu n'as pas les mêmes raisons que ton maître pour souhaiter la paix de ces murs. Va! mon fils.

JONATHAS.

Non, je ne partirai pas, monsieur. La liberté sans vous me serait odieuse. Je vous ai consacré ma vie, elle vous appartient donc jusqu'au bout. J'ai tremblé devant la mort, c'est vrai! mais, je la préfère à une gloire, à un amour, à des honneurs dont je jouirais seul. Monsieur, je ne vous quitte pas.

DE PONTHAU.

Rappelle-toi que tu as une vieille mère, loin d'ici. Ta mort lui causerait des tourments effroyables, et les larmes creuseraient de nouvelles rides sur son visage.

JONATHAS.

Je reste, monsieur; j'ai un frère aussi robuste que moi dont les bras sont puissants comme les miens, et dont les soins consoleront ma mère.

DE PONTHAU.

Soit ! ton dévouement augmente encore mon estime et mon amitié pour toi. Entrons.

BARRABAS.

(*A de Ponthau.*) Savez-vous que je vous aime de tout mon cœur? Je veux vous embrasser les mains... Soyez tranquille, le bourreau est un bon gars, et je lui parlerai de vous. (*A Jonathas.*) Laisse-moi te serrer dans mes bras.

DE PONTHAU.

Tu as sauvé la vie de ton roi.

BARRABAS.

Hé ! par les diables ! je donnerais la vie de tous les rois de la terre pour que la vôtre fût épargnée. Au revoir !

(*L'attendrissement le gagne. Il part en courant. De Ponthau et Jonathas frappent à la porte de la prison.*)

Une vaste terrasse crénelée. A droite s'élance une tour très haute. Paris se déroule dans le lointain. Un soleil blafard illumine doucement les toits couverts de neige. Le dégel commence. Deux sentinelles armées d'arquebuses croisent leur promenade, à gauche, le long des créneaux.

BARRABAS, *à de Ponthau.*

Personne ne se doute que vous me devez votre évasion de cette nuit. Tout va bien, mais un remords à votre sujet me ronge, voilà pourquoi je suis revenu. Monsieur, promettez-moi d'écouter

mes aveux sans colère, et je vous apprendrai une turpitude dont je me suis rendu coupable.

DE PONTHAU.

Explique-toi.

BARRABAS.

Aujourd'hui, je vous aime trop pour vous berner plus longtemps. Monsieur, vous souvenez-vous de certaine matinée où votre valet me rencontra pour la première fois? J'étais huché sur une borne, et là, muni de béquilles, je prodiguais mon éloquence à la foule.

JONATHAS.

Je me souviens, monsieur, ce fut le jour où vous accomplîtes ce fameux miracle.

DE PONTHAU.

Eh bien ?

BARRABAS, *après un violent effort.*

Je n'étais pas estropié.

JONATHAS, *avec un geste menaçant.*

Brigand !

DE PONTHAU, *excessivement pâle.*

Je devais m'attendre à cet aveu, et pourtant, mon sang se fige dans mes veines.

BARRABAS, *piteux.*

Je n'étais pas estropié !

DE PONTHAU, *il éclate d'un rire terrible et plein de fièvre.*

Oh ! mon passé !... mon passé, comme tu t'écroules hideusement !

JONATHAS, *à Barrabas.*

Laisse-nous, laisse-nous. *(Barrabas s'éloigne et disparaît tête baissée.)*

DE PONTHAU.

J'étais fou ! j'ai roulé d'abîme en abîme, mais grâce à un sentiment d'honnêteté, voici que je me relève le crâne ensanglanté, les membres rompus, la pensée guérie.

JONATHAS.

Rentrons, monsieur.

DE PONTHAU.

Tout m'apparaît avec une lumière nouvelle : les maisons, le ciel, l'horizon, le soleil, les hommes, ces gardiens, toi-même, Jonathas.

JONATHAS.

Je vous en supplie, ne restons pas ici.

DE PONTHAU.

A la bonne heure ! je respire maintenant, l'air gonfle mes poumons. Oh ! comment rachèterai-je le mal dont je suis cause ?— Tiens ! ne trouves-tu pas que cette sentinelle ressemble à ce Vincent que j'ai tué jadis ? Jonathas, Jonathas ! plus je considère ton visage, plus il me rappelle celui d'un homme que je massacrai, un soir, dans un chemin bordé de fondrières... Je ne crois plus en Dieu.

JONATHAS.

Douter est très mal ; nier est un crime.

DE PONTHAU.

J'aperçois de nouveaux horizons et les mots se pressent sur mes lèvres pour te les décrire. A pré-

sent, je sais pourquoi j'ai cru en Dieu! Mes regards avec ceux du vulgaire s'étaient portés sur les grandeurs et sur les féeries de la nature, mais là ne se rencontre pas le sujet principal, c'est l'humanité qu'il faut comprendre! c'est l'humanité qu'il fallait contempler! l'humanité misérable et souffreteuse. Oui! les arbres, les plantes, la mer, les rochers, l'herbe, les fleurs, l'azur, la poussière, le soleil sont superbes; mais c'est le côté superficiel de la contemplation. Le côté véritable, c'est l'homme! Tout se résout en lui. Jonathas, je n'entrevois plus le rapport qui existe entre l'idée de souffrance et l'idée de Dieu. Si nous avons commis des crimes durant une vie antérieure, pour quoi n'en avons-nous pas conscience? et comment veut-on que nous nous amendions, si nous ne connaissons pas la faute accomplie? Sommes-nous condamnés pour le péché de nos premiers parents? Non, n'est-ce pas? Ce serait injuste, car combien en est-il parmi nous dont les sanglots et les actes ont racheté cette désobéissance. Je ne comprends pas le but pour lequel nous avons été lancés sur la terre comme une poignée d'objets inertes. Sommes-nous donc des pantins soutenus par une main toute-puissante? Si l'âme humaine est fille d'un Dieu, pourquoi l'a-t-il prostituée? Pourquoi l'a-t-il précipitée sur la terre, ce lupanar où trônent les faussetés, les douleurs corporelles, les larmes et les accidents formidables. Le malheur n'épure pas, il aigrit le cœur auquel la

souffrance donne le coup de grâce. L'amour n'émane pas de Dieu, puisque les trahisons, les lassitudes et les jouissances insondables s'y mêlent. L'amitié aurait effarouché un dieu, puisque des chocs inattendus la font envoler, puisqu'il est de faux amis. L'amour de la patrie procure la mort et les angoisses de la victoire, donc il ne coule pas de source divine. On voit journellement des pères méprisables, des mères infâmes et des enfants ingrats. Jonathas, je te le répète, si nous avons été créés pour l'amusement d'un dieu en enfance, tant pis! nous valons mieux que ce maître, et je dresse la tête; car les plaisirs et les joies humaines n'existent pas pour tout le monde, et sont incessamment fauchés par les déboires et les souffrances de la vie.

JONATHAS.

Monsieur!... monsieur, je vous écoute avec épouvante. Est-ce bien à vous que j'entends crier: Dieu n'existe pas?

DE PONTHAU.

Oui! devant la mort qui m'écoute, cachée ici quelque part, je renie Dieu, et je me courbe, et je m'agenouille devant ma sœur l'humanité que j'ai châtiée injustement. Oh! Jonathas, je sens germer en moi un immense amour pour les êtres errants, pacifiques et malheureux qui peuplent la surface de la terre. Puissent-ils se réunir bientôt, par une belle nuit pleine d'étoiles! Puissent-ils concentrer leurs muettes pensées, fruits de

l'expérience des choses ! Puissent-ils se demander pourquoi la concorde universelle de l'inanimé se heurte aussi violemment au belliqueux tumulte des passions ! Puissent-ils hurler en menaçant le ciel du poing ! Puissent leurs élans de colère monter vertigineux à travers les nuages ! Puissent-ils, ces héros, ruisseler de larmes comme des cascades et se ruer à un suicide prodigieux ! Alors, on verra que le mot Dieu est un mot bien forgé, mais capable d'être brisé ; car au lieu des éclats d'un tonnerre souverain ; car, au lieu des rugissements de honte d'un Dieu impuissant et pris au piège, les heureux, ceux que le hasard a faits grands et sans réflexions, se voileront la face et comprendront au milieu d'un silence et d'un effroi mortels que tout s'anéantit et que la terre appartient aux hommes.

(*Une heure plus tard, de Ponthau est appuyé contre un créneau.*)

JONATHAS, *à part.*

Oh ! comme il halète et comme il souffre ! Pauvre et cher maître !... Tâchons de le distraire de cette incubation lamentable. (*Haut.*) Si j'avais des théories pareilles aux vôtres, je regretterais la vie...

DE PONTHAU.

Tu plaisantes. Quel est l'homme dont l'existence a été complète et qui peut chanter : Gloire à moi, je ne me suis jamais trompé. La pensée du juste

ne pouvant être que pleine d'amertume et de regrets, l'idéal devient l'anéantissement.

JONATHAS.

Moi, je trouve les religions consolantes.

DE PONTHAU.

Parce que tu es lâche, et que malgré tes crimes tu espères obtenir une existence nouvelle et aérienne. Quant à moi, même quand j'avais la foi, je n'ai pas pu comprendre la jouissance parfaite contenue dans l'extase et dans la vision de Dieu. J'ai toujours rêvé une récompense finale, adorable par son secret lumineux.

JONATHAS.

Monsieur, les Turcs ont mieux que l'extase.

DE PONTHAU.

Oui, Jonathas, leur paradis est formé selon leurs désirs terrestres et selon leur intelligence charnelle.

JONATHAS, *joyeusement.*

Autrefois quand je lisais, sous votre direction; la doctrine d'un sage, nommé Pythagoras, me frappa.

DE PONTHAU.

Ta simplicité me réjouit ; parle.

JONATHAS.

La métempsycose prétend que l'âme change de corps comme je change de chaussures. On court, il est vrai, le risque de renaître sous forme d'animal ou de légume, mais les gens dont l'existence fut honorable et les actions dictées par la

la bonne foi, peuvent être, il me semble, à l'abri de cette crainte.

DE PONTHAU.

Tu vaux ton poids d'or, Jonathas.

JONATHAS, *malicieux.*

Voyons, monsieur, décemment, a-t-on le droit de douter d'une religion aussi réjouissante? Ainsi, d'après cette doctrine, avant peu, comme si l'échafaud et la potence n'avaient point existé, nous renaîtrions gais et bien portants... On me pend et je ressuscite, quelques minutes après, à la barbe de mes bourreaux.

DE PONTHAU.

Pas précisément à la barbe, Jonathas.

JONATHAS.

J'abandonne mon ancien corps, vêtement lacéré, pour en endosser un autre, vêtement neuf, (*Un silence.*) Ah ! monsieur...

DE PONTHAU.

Plaît-il ?

JONATHAS.

Nous sommes des anthropophages.

DE PONTHAU.

Mais tu m'insultes, drôle.

JONATHAS.

Dans notre cellule, monsieur, sur une assiette, gisent les restes d'un poulet qui fit peut-être partie de ma famille.

DE PONTHAU.

Digère sans crainte, ami, si ton parent s'est

trouvé en ce jour cuit à la broche, c'est qu'il avait mal vécu.

JONATHAS.

Monsieur, pour un homme de mauvaise vie, il était bien tendre.

DE PONTHAU, *gaiement.*

Admire en cela les décrets de la Providence. — Mais, trêve à ces balivernes.

JONATHAS.

Un dernier renseignement, s'il vous plaît; souffre-t-on beaucoup lorsque... lorsque... la corde se serre... autour... du... (*Il montre son col.*)

DE PONTHAU.

La potence te ménage cette surprise.

JONATHAS.

Je tremble...

DE PONTHAU, *sévèrement.*

Alors, pourquoi m'as-tu accompagné ici ?

JONATHAS.

Ne vous fâchez pas, monsieur, la chair est faible.

DE PONTHAU.

A voir ta face hivernale, on jurerait que tu as passé ta jeunesse à l'ombre d'un goupillon, dans un couvent de nonnes. Ventre-Mahom ! Jonathas, allons commander nos cercueils.

UN DES SOLDATS, *s'approchant.*

Messieurs, il est l'heure de rentrer.

Une chambre dont la voûte se soutient par deux gros piliers en pierre. Au fond s'ouvre une porte bardée de fer. Une lucarne garnie d'un treillage également en fer se trouve à hauteur d'homme. Le soleil entre comme une flèche par une meurtrière et colore les vitres de la lucarne. Jonathas est assis en proie à un ahurissement colossal.

LA PARPAILLOTTE.

A toutes les époques, les Saints ont porté ombrage aux papistes, et ceux-ci ont trouvé commode de s'en débarrasser.

SUZANNE, *avec désespoir.*

Pas une voix, pas une épée, ne se sont élevées pour vous défendre !

LA PARPAILLOTTE.

Ah ! monsieur le comte, vous êtes venu trop tard.

DE PONTHAU.

Asseyez-vous donc, la Parpaillotte, et vous aussi charmante Suzanne. C'est beau de n'avoir pas craint la longueur des routes et de ne m'avoir pas oublié. — Debout, Jonathas.

JONATHAS, *poussant un soupir.*

Je ne dors pas, monsieur.

DE PONTHAU.

Vous pleurez, Suzanne ?

LA PARPAILLOTTE.

Pauvre petite ! si elle était cause de votre malheur, elle ne se désolerait pas davantage.

DE PONTHAU.

Bah ! cette chambre est un peu monotone, mais le soleil est toujours là, et son visage riant nous apparaît même sur le mur des prisons. — La Parpaillotte, vous chargeriez-vous volontiers d'une commission pour moi ?

LA PARPAILLOTTE.

Certes !

DE PONTHAU.

Priez donc, s'il vous plaît, le baron de Ghistelles de venir me voir sur-le-champ. La présence de sa fille me causerait une joie extrême.

SUZANNE, *à part.*

Toujours Hélène !

LA PARPAILLOTTE.

Pauvre mademoiselle Hélène ! vous la trouverez bien changée, bien amaigrie.

DE PONTHAU, *tressaillant.*

(*A part.*) Serait-ce à cause de moi ?

LA PARPAILLOTTE.

Elle pleure la rupture de son père avec M. le comte de Helly.

DE PONTHAU, *tremblant.*

Je voudrais la revoir.

LA PARPAILLOTTE, *à Jonathas.*

Et vous, monsieur Jonathas, n'avez-vous rien à me confier ? (*Pas de réponse.*) Monsieur Jonathas !...

JONATHAS, *en sursaut.*

Plaît-il ?

DE PONTHAU.

Priez encore le baron de Ghistelles de m'envoyer mon plus riche costume de cour. C'est la dernière faveur que je lui demande. Allez, la Parpaillotte, le temps presse.

LA PARPAILLOTTE.

Entendu!

(Exit la Parpaillotte.)

DE PONTHAU.

Que vous êtes gentille d'être venue, Suzanne! — Séchez vos larmes. Il ne vous manque plus que Narcisse pour ressembler à la plaintive Echo, et je préfère l'éternel sourire des grâces aux lamentations de Philomèle. Décidément, votre présence a le talent de me rendre joyeux et dameret.

SUZANNE.

Ne riez pas, monsieur le comte; votre rire fait trop de mal.

JONATHAS, *se levant.*

C'est bien de ne pas nous avoir abandonnés.

SUZANNE, *à de Ponthau.*

Il fallait que je vous parlasse encore une fois. Si vous saviez quel besoin j'ai d'être pardonnée!

DE PONTHAU.

Pardonnée? Qu'ai-je donc à vous pardonner? N'est-ce pas à moi, au contraire, de m'excuser pour n'avoir pas été assez enthousiaste de votre cœur et de votre beauté?

JONATHAS.

Je sais ce qu'elle veut dire, moi.

DE PONTHAU.

Tu n'as donc plus peur, poltron?

JONATHAS.

Je suis redevenu le Jonathas des temps meilleurs. J'ai honte de ma lâcheté quand je pense que moi, le traître, j'ai manqué de courage, tandis que vous, la victime, vous n'avez pas failli un seul instant.

SUZANNE.

Monsieur Jonathas, vous n'êtes pas seul coupable, hélas! Moi aussi, j'ai contribué à la trahison. (*Elle pleure.*)

DE PONTHAU.

Vous m'en vouliez, méchante?

JONATHAS.

Suzanne vous aimait, monsieur. J'étais là quand elle a dit au comte de Helly que vous courtisiez sa fiancée. J'ai vu ses larmes et son désespoir quand elle a connu le danger qui vous menaçait. Ma foi! si je partage votre infortune, c'est parce que j'ai compris son repentir.

DE PONTHAU, *à Suzanne d'un ton très doux.*

Vous m'aimiez?

SUZANNE, *aux genoux de Ponthau.*

Pardonnez-moi!... pardonnez-moi! j'étais si malheureuse quand je vous ai vu parler à cette autre femme. Vous étiez près d'elle, votre voix était calme, et pourtant chacune de vos paroles

me brûlait... Quand vous lui avez pris la main, j'aurais voulu que quelqu'un fût là pour vous poignarder, et cependant... si vous étiez mort, je serais morte aussi. J'ai perdu la tête, j'ai couru après monsieur de Helly, et chacune de mes paroles meurtrissant mon cœur, je lui ai appris que vous aimiez mademoiselle Hélène. On a parlé de crimes, de meurtres, que sais-je!... je me suis méprisée... (*Avec des sanglots terribles.*) Pardonnez-moi... pitié! Quand on vous a emporté, je suis tombée à l'endroit où votre sang marquait votre place vide, ma mère a cru que j'allais mourir... et j'étais heureuse! On souffre tant quand on est jalouse. Ce n'est pas de ma faute si je vous aime.

DE PONTHAU, *très attendri.*

Ne pleurez pas, ma chérie, je vous bénis. La mort est la suprême faveur de la destinée. Grâce à vous, l'éternel repos va m'accaparer, et je ne souffrirai plus, et personne ne souffrira plus par ma faute.

JONATHAS.

Mort, accours! franchis les cimetières, quitte les combats où tu planes, abandonne les chevets où tu ris! Viens! viens! nous t'attendons.

LE GEOLIER, *entrant.*

Messieurs, je vous dérange, soit! mais le devoir avant tout. Dans deux heures on viendra vous chercher.

SUZANNE, *atterrée.*

Dans deux heures!

JONATHAS, *bousculant le geôlier.*

Au moins, si tu prenais des précautions pour mademoiselle ?

LE GEOLIER, *narquois.*

Ah ! j'en ai vu bien d'autres.

DE PONTHAU.

C'est tout ce que tu nous apprends ?

LE GEOLIER.

Que désirez-vous manger pour votre dîner, ce soir ?

DE PONTHAU.

Quelle heure est-il ?

LE GEOLIER.

Midi !

JONATHAS.

Puisque dans deux heures... (*Il fait un geste énergique.*)

LE GEOLIER, *avec un éclat de rire.*

Ah ! c'est vrai ! j'oubliais. (*Il s'en va, puis revient.*) A propos, j'oubliais encore autre chose. J'ai vu à la porte un nommé Beau... un nommé Pot.... Jean Pot, qui demande à être introduit.

DE PONTHAU.

Fais-le entrer.

SUZANNE.

Non ! cachez-moi.

JONATHAS.

Où ? — Ah ! j'ai une idée... restez avec mon maître. Geolier, peux-tu me ménager une

entrevue avec ce Jean Pot, ailleurs qu'ici, bien entendu?

LE GEOLIER.

Ne suis-je pas la providence du prisonnier? Je peux... tout. Venez, et moyennant quelques arrangements pécuniaires, nous finirons par nous entendre.

(*Exeunt le geolier et Jonathas.*)

SUZANNE.

Laissez-moi rester auprès de vous jusqu'à la fin.

DE PONTHAU.

Non, Suzanne.

SUZANNE, *sanglotant,*

Je ne dirai rien... je ne bougerai pas. Est-ce donc vrai? le moment approche. Si vous mourez, c'est par ma faute! Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! (*Elle se roule aux pieds de de Ponthau.*)

DE PONTHAU.

Voilà une enfant bonne, pure et dévouée qui sert de jouet à la douleur! Et c'est à cause de moi que cette fleur éclatante a renoncé à ses couleurs, au grand air, à l'aube, aux rayonnements de son printemps et aux baisers des brises nocturnes. (*Il relève Suzanne.*) Suzanne, explique-moi l'étonnante pitié qui me pénètre. Parle, amie, mon cœur monte vers tes lèvres pour recueillir chacune de tes paroles. Tu pleures, tu souffres, et je suis heureux de te voir pleurer, et ta souffrance a

l'harmonie d'un hymne délicieux. Tu m'aimes! est-ce donc l'amour qui t'arrache des larmes? Mais moi, je ne peux pas t'aimer comme tu le voudrais, et cependant je pleure aussi. *(Il presse Suzanne sur sa poitrine.)*

SUZANNE.

Je voudrais mourir avec vous.

DE PONTHAU.

Tu vas être seule à présent. Ne m'oublieras-tu pas, Suzanne? C'est étrange! les tempêtes sont déchaînées autour de moi et je m'affaiblis, et un calme surprenant baigne mon front plein d'extases.

SUZANNE.

Ne me quittez pas.

DE PONTHAU.

Tu parleras de moi de temps à autre, et tes pensées me réchaufferont dans la tombe. Viens sur mes genoux. Pauvre amie! pauvre amie! *(Il l'embrasse sur la bouche.)*

Une petite cour entourée de trois côtés par des murailles très hautes. A gauche la prison. Un gros tas de neige est appuyé contre le mur du fond. Çà et là se dressent quelques petits arbres aux branches ténues et nombreuses. Des pigeons perchés sur les fenêtres et sur les murs roucoulent et se chauffent au soleil. Le geôlier se tient debout près d'une porte.

JEAN POT.

Salut, monsieur Jonathas.

JONATHAS.

Bonjour.

JEAN POT.

J'ai appris l'arrêt qui vous condamne, et comme les morts n'ont pas besoin d'être riches, je m'enhardis jusqu'à vous demander l'argenterie de la Parpaillotte.

JONATHAS.

Et de quel droit?

JEAN POT, *se grattant la tête.*

Dame! il y en a pour une si forte somme, et ce que j'en fais, c'est aussi bien dans l'intérêt de Suzanne que dans le mien.

JONATHAS.

Tu berces la prétention d'épouser Suzanne?

JEAN POT.

Dame! puisque je n'aurai plus de rival.

JONATHAS.

C'est juste! Mais, as-tu songé aux vices de ta nature obséquieuse? As-tu pensé aux calamités qui accompagnent la fortune? L'homme pauvre et benêt, s'il s'enrichit, peut du jour au lendemain devenir un avare. N'oublie pas ce précepte. Et tu voudrais que moi, au seuil de la mort, je fisse un gredin d'un homme dont je connais la faiblesse de caractère? Non, Jean, non, Pot, ma conscience me le défend.

JEAN POT.

Monsieur Jonathas...

JONATHAS.

Inutile d'insister.

JEAN POT.

Mais puisque vous allez mourir...

JONATHAS.

Tu es donc scellé à la matière? (*D'un ton narquois.*) Si je pouvais être certain d'avance du bon usage que tu ferais de cette argenterie, je n'hésiterais pas une minute à te confier le secret de sa cachette.

JEAN POT.

Je vous jure...

JONATHAS.

Tu manqueras à ton serment.

JEAN POT, *suppliant.*

Mon bon monsieur Jonathas...

JONATHAS.

Je te déteste cordialement, tu le sais. Depuis longtemps, je meurs d'envie de t'administrer une correction magistrale, tu le sais. Eh bien, tourne ta face contre cette muraille, chacun des coups de poings que je te cuisinerai te vaudra un couvert ou une timbale.

JEAN POT, *effrayé.*

Vous voulez rire ?

JONATHAS.

Dirige-toi un peu de ce côté, prends la position indiquée, tu verras! (*Jean Pot se colle silen-*

cieusement contre le mur.) Attention ! (*Jonathas retrousse la manche de son pourpoint.*) Au nombre trois, je commence... Un... deux... et trois ! (*Il frappe.*)

LE GEOLIER.

Ah ! ah ! ah ! Oh ! oh ! oh ! Tapez, tapez. Peut-on aussi gagner, au même prix, quelques-uns de ces fameux couverts ?

JONATHAS.

Volontiers.

JEAN POT.

Je réclame ! tout ou rien.

JONATHAS.

Dans ce cas, le geôlier aura tout.

LE GEOLIER, *au comble de la jubilation.*

Ah ! ah ! ah ! Oh ! oh ! oh ! J'accepte.

JEAN POT.

Décidément, je préfère partager.

JONATHAS.

Continuons alors. Geôlier, prends place auprès de ton compagnon.

LE GEOLIER.

Je vous permets de soigner les coups.

JONATHAS.

Sois tranquille... Un et deux ! (*Les poings de Jonathas s'abattent alternativement sur les épaules de Jean Pot et sur celles du geôlier. Ceux-ci finissent par pousser des hurlements. Soudain la porte s'entr'ouvre et un soldat passe la tête.*)

LE SOLDAT.

Quel tapage !

LE GEOLIER, *désignant Jonathas.*

Monsieur est en train de se fabriquer des héritiers.

LE SOLDAT.

J'en suis.

JONATHAS.

Ouais! Encore quelques concurrents, et je ne suffirai plus.

JEAN POT, *se frottant l'épaule droite.*

J'ai un bras démis.

LE GEOLIER.

Mon dos est une marmelade.

LE SOLDAT, *riant.*

Je me tiens coi.

JONATHAS, *à Jean Pot et au geôlier.*

Je suis satisfait ; mon secret va vous être dévoilé. Ouvrez vos longues oreilles : l'argenterie en question est enfouie derrière la ferme de la la Parpaillotte, au fond..... au fond.... de la rivière. (*Il éclate d'un rire inouï.*)

JEAN POT.

Ah ! gueux, tu nous as trompés.

LE GEOLIER.

Ah! tu m'as frappé par plaisir, attends !

JONATHAS, *prenant des mesures défensives.*

(*A Jean Pot.*) Chut ! musaraigne. (*Au geôlier.*) A bas les pattes, Cloporte! Ne joignez pas à la sottise une brutalité insignifiante.

LE SOLDAT, *à Jonathas.*

Bien joué ! l'ami, je te prends sous ma protection.

LE GEOLIER.

La potence nous vengera.

JEAN POT.

La corde te fera rire d'une autre façon.

LE SOLDAT, *à Jonathas.*

Je t'escorte jusqu'à ton cachot, afin que ces deux gaillards ne puissent te nuire.

JONATHAS.

Je suis de force à les cogner vigoureusement l'un contre l'autre, mais ton intention n'en mérite pas moins un remercîment. Ta main ! Jonathas, je t'estime.

(*Exeunt.*)

Le même cachot que précédemment. Le baron de Ghistelles, Hélène, Suzanne, Jonathas et la Parpaillotte sont debout auprès de la lucarne.

DE PONTHAU.

Je m'étais dévoué, corps et âme, au service d'une religion. J'avais pris pour modèles Socrate et Jésus-Christ. Mon passage sur la terre fut une abomination, parce que ma main droite a brandi un glaive au service d'une cause épouvantable.

LA PARPAILLOTTE.

Vous déshonorez votre vie.

DE PONTHAU.

Non! femme, j'avoue mes erreurs. — Vous qui représentez ici tout ce que j'aime, je vous adjure de publier que j'ai regretté ce passé durant lequel j'ai offert à une divinité sanguinaire un holocauste d'innocentes victimes.

LA PARPAILLOTTE.

J'en ai trop entendu! (*Exit la Parpaillotte*).

DE PONTHAU, *s'agenouillant.*

Je demande pardon à tous de ma conduite inconcevable. Quand je pense que ma vie laborieuse fut employée à une œuvre de fange, ma chair se crispe et ma poitrine s'emplit de remords! On ne doit pas écraser les sentiments et les exigences sociales, on doit les améliorer charitablement, en vue de la concorde et de l'amour universels. La vie future est une chimère capable d'engendrer le découragement et les ouragans populaires. Dieu, tel que vous le concevez, se dresse comme un monstre digne d'être attaché au pilori par l'humanité. Soyez humbles, soyez bons, soyez aimants, et ne plongez plus vos regards dans les choses incompréhensibles, l'avenir est à ce prix. Le fanatisme, c'est Dieu! la bêtise, c'est Dieu! le fantastique, c'est Dieu! Craignez les trois gouffres qui débordent continuellement au milieu de la foule. — J'ai tué; pardon! J'ai menti; pardon! Une volonté savante ne présida jamais à ces crimes. Et cependant, je suis coupable, car je les ai commis. Je trouve ma mort juste comme re-

présaille, puisque je ne crois pas en Dieu. Bientôt peut-être, quelqu'un se présentera devant vous avec des paroles turbulentes et des frissons mystiques ; méfiez-vous de lui. On peut être infâme et ne pas s'en douter. J'en suis une preuve encore vivante. — Quant à moi, je meurs avec la consolation d'avoir inspiré un amour sans bornes et un dévouement à toute épreuve ; le sort m'a donc bien partagé, car je ne méritais pas une pareille faveur. Le Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres ; c'est le plus beau précepte de sa doctrine. Tâchez d'en profiter. (*A de Ghistelles.*) Encore une fois, pardon ! je vous ai entraîné sur une route mauvaise. (*A Hélène*). Pardonnez-moi de vous avoir torturé, en faveur de la passion douloureuse que vous m'avez inspirée. (*A Jonathas*). Ami, pardonne-moi ta mort. — Suzanne, pardonne-moi les larmes que tu as versées et les tourments de ton amour, longtemps incompris. Vous, mes frères, vous qui respirez et qui traînez votre marche pénible sous la voûte du ciel, vous que j'ai souffletés, vous dont les bras inertes reposent dans la terre, vous que j'ai méconnus, vous pour qui je ressens une mansuétude infinie, pardon ! (*Les assistants pleurent. De Ponthau se relève.*)

DE GHISTELLES.

O mon ami, nous vous pardonnons du plus profond de nos cœurs et nous vous plaignons des

tourments que vous ressentez, et aussi... de l'erreur dans laquelle vous êtes plongé.

DE PONTHAU.

Oui, je sais, mon rôle est de n'être pas cru.

SUZANNE.

Oh ! moi, je vous crois.

DE HELLY, *entrant.*

Hélas ! monsieur, le roi m'a refusé votre grâce.

DE PONTHAU.

J'en suis heureux, monsieur, et je vous remercie.

JONATHAS.

Vive la mort !

DE PONTHAU.

M. le baron de Ghistelles, voulez-vous m'accorder une dernière faveur ?

DE GHISTELLES.

Parlez, mon ami.

DE PONTHAU, *très pâle et après un violent effort.*

(*A part*). Alerte, ma volonté ! (*Haut.*) Faites le bonheur de ces enfants.

HÉLÈNE.

Oh ! monsieur, comme vous êtes bon !

DE HELLY.

Comme vous êtes grand !

(*Des voix et des bruits de pas se font entendre.*)

DE PONTHAU.

On vient ! (*A de Ghistelles*) Accordez-moi ma demande.

DE GHISTELLES, *très sombre.*

Oui !

(*La porte s'ouvre et deux juges vêtus de noir se présentent. Le bourreau, ses deux aides parmi lesquels on remarque Barrabas, une troupe de moines blancs et noirs et des soldats les accompagnent.*

UN DES JUGES.

Messieurs, il est temps !

SUZANNE.

Ah ! (*Elle s'appuie chancelante au mur. De Ghistelles, Hélène et de Helly tombent à genoux et prient.*)

DE PONTHAU, *aux juges.*

Permettez-moi de me vêtir pour la cérémonie.

UN JUGE.

Vous en avez la liberté. Suivez-nous.

DE PONTHAU.

Adieu, mes amis ! Adieu, Suzanne.

JONATHAS.

Adieu !

DE GHISTELLES.

Adieu ! adieu ! (*Le cortége emmène de Ponthau et Jonathas. De Ghistelles et de Helly continuent à prier, tandis que Suzanne, les yeux secs, étend les bras vers la porte sans rien dire.*)

Une splendide journée d'hiver éclaire un quai. Des baraques de saltimbanques grossièrement peintes sont échelonnées le long du quai. Derrière ces baraques se devine une place publique plantée d'arbres dépouillés par les derniers

froids de l'automne. Quelques nuages roses se poursuivent dans le ciel. Des paillasses bariolés et des mimes italiens s'escriment sur les tréteaux, les uns avec des cymbales, les autres avec des musettes, beaucoup avec force gestes, grimaces, contorsions et vagissements. Les coups de pied et les giffles bruissent. Plusieurs belles filles de Bohême, au corsage pailleté, brunes, regardent pensivement la foule ou dansent au ronflement des tambours de basque. Un ours, coiffé d'un feutre, un balai entre les pattes, grogne avec fureur appuyé contre une cloison de bois. De grands feux brûlent çà et là. Un homme casse des morceaux de roc à coups de poing. Des mendiants glapissent des *Oremus* au milieu du brouhaha formidable produit par la populace qui circule entre les boutiques des marchands et les tréteaux des escamoteurs. Tout à coup, vingt trompettes à cheval, au pas, le casque en tête, la cuirasse sur le pourpoint rouge, débouchent et sonnent une fanfare de mort. Ils sont suivis par une troupe de moines. Après les moines viennent les deux aide-bourreau; Barrabas et Chanteloup, puis le bourreau lui-même, sa hache luisante sur l'épaule. Il précède le comte de Ponthau et Jonathas. De Ponthau est vêtu d'un justaucorps et de trousses en velours blanc ornés de dentelles d'or. Ses manches et ses bas sont en soie jaune pâle. Un manteau plantureux et long, en satin bleu rehaussé d'argent, lui couvre les épaules et balaye la terre. Il porte un feutre gris à plumes bleues et des souliers gris à rubans blancs. Ses cheveux longs encadrent son visage sur lequel un sourire extraordinaire est empreint. Jonathas, très crâne, s'avance derrière son maître. Deux escadrons de dragons verts et un de chevau-légers ferment la marche, l'épée au poing. Des arquebusiers à pieds forment la haie sur chacun des côtés du cortége.

A peine l'escorte a-t-elle pénétré dans la fête qu'un silence respectueux parcourt la foule. Les vingt trompettes se taisent, et alors, à une certaine distance, on entend la voix claire et incisive d'un charlatan chez qui l'approche des condamnés n'a causé ni frayeur, ni étonnement.

LE CHARLATAN.

Bonnes gens, vous êtes volages. Pourquoi refusez-vous les remèdes que j'apporte ? Ce petit flacon jaune enferme une panacée universelle. Je rêvais une nuit, quand un ange me l'apporta. Elle préserve de tous les maux, excepté de la mort.

Si vous refusez mon remède, craignez la vengeance du messager divin dont je suis le truchement. Si vous l'acceptez, c'est que votre confiance en lui ou en moi, ce qui revient au même, sera sans égale. Mon remède est infaillible ; bonnes gens, prenez mon remède.

DE PONTHAU, *à Jonathas, en lui étreignant la main.*

Entends-tu mentir l'écho de notre passé ? Oh ! Jonathas, voilà ce que nous avons dit à la foule.

(*Exit le cortège.*)

La place Saint-Jean-en-Grève. Une potence et un échafaud s'élèvent au centre d'une triple haie de soldats. La place est pavée de têtes. Vieillards, hommes jeunes, femmes, enfants, toute une cohue murmure, crie et se bouscule, afin d'être mieux placée. Au premier rang, Jean Pot. Des éclats de rire, des propos égrillards, des disputes et des causeries amicales se croisent tandis que la foule attend le supplice. Suzanne se fraye un passage. Elle est si pâle et si tremblante que chacun se range, jugeant que le cœur de cette femme bat plein d'appréhensions.

UNE VIEILLE FEMME.

Comment nommez-vous le gentilhomme qu va être décapité ?

UN SOLDAT.

Je ne sais pas.

UN PRÊTRE.

C'est un huguenot ! Aujourd'hui on leur coupe la tête. Ces mœurs dégénèrent ; autrefois... on les rôtissait, et personne, au bout du compte, ne s'en portait plus mal !

UNE TOUTE JEUNE FILLE.

Est-ce qu'on voit la tête tomber ?

UN PLAISANT.

Oui, et le sang couler.

LA JEUNE FILLE.

Oh ! comme je vais avoir peur !

UN BOURGEOIS.

Hé ! galopin, j'ai des cors aux pieds, prends garde à tes oreilles.

UN JEUNE HOMME.

Jean, regarde à droite ; tu verras deux jeunes filles, seules. Comment les trouves-tu ?

JEAN.

Pas mal ! pas mal !

LE JEUNE HOMME.

Nous les suivrons après l'exécution ; ne les perds pas de vue..

UN PETIT ENFANT, *pleurant.*

J'ai faim !

SA MÈRE.

Patience ! mon chérubin, moi aussi, j'ai faim ; mais il vaut mieux souffrir un peu et assister à cette belle pendaison. Je te montrerai un beau pantin, tout à l'heure, là-bas, en l'air. Dors, mon petit mignon, je te réveillerai quand le bourreau viendra.

(*La foule oscille et pousse des cris à un coin de la place, auprès d'une rue ; la même fanfare sinistre retentit et le cortège des condamnés apparaît, se dirigeant vers l'échafaud.*)

SUZANNE, *en extase.*

Qu'il est beau !

VOIX.

Qu'il est beau ! — Ce jeune homme va mourir ? — Hélas !

DE PONTHAU, *à Jonathas.*

Regarde, Jonathas, on nous accueille avec des regards attendris. Ne dirait-on pas que ces gens sentent combien je les aime ?

JONATHAS.

Nous allons nous quitter, monsieur.

(*Ils sont au pied de l'échafaud. Le bourreau monte sur la plate-forme.*)

DE PONTHAU, *à Jonathas.*

Ami, j'aurais voulu te voir heureux sur la terre.

Tu as préféré ne point me quitter... Ton dévouement me navre.

JONATHAS.

Je vous avais trahi !

DE PONTHAU.

Embrasse-moi.

JONATHAS.

Ne devons-nous donc plus nous revoir ?

DE PONTHAU.

Tout est fini, Jonathas.

JONATHAS.

Je crois en Dieu.

DE PONTHAU.

Alors n'en sois que plus courageux pour mourir. Séparons-nous. (*Jonathas couvre de baisers et de larmes la main de son maître.*)

UNE VOIX.

M. de Ponthau !

DE PONTHAU, *regardant.*

Suzanne !... Considère son visage, Jonathas.

JONATHAS.

Elle a l'air d'une morte. (*De Ponthau la salue, embrasse une dernière fois Jonathas et monte lestement les marches qui conduisent sur l'échafaud.*)

LA FOULE.

Comme il est beau ! Hélas ! hélas !

BARRABAS *tristement, à de Ponthau.*

Bon voyage, monsieur.

DE PONTHAU.

Merci !

LE BOURREAU.

Il est inutile de vous bander les yeux, n'est-ce pas ?

DE PONTHAU.

Tu me connais donc ?

LE BOURREAU.

Quand vous aurez la tête sur le billot, prenez la peine, je vous prie, de relever vos cheveux avec vos mains.

DE PONTHAU.

Je suis à tes ordres. (*Il salue l'assemblée, jette son chapeau, dégrafe son manteau, ouvre son col et s'agenouille, la tête appuyée sur le billot.*)

LE BOURREAU, *bas.*

Êtes-vous prêt, monsieur?

DE PONTHAU.

Frappe. (*La hache s'abat, entame seulement le cou, et de Ponthau se lève tout droit, couvert de sang.*)

JONATHAS.

Miséricorde, mon maître! mon maître bien-aimé!

LA FOULE.

Horreur ! horreur ! A mort, le bourreau ! A mort !

DE PONTHAU, *d'une voix étranglée, au bourreau tremblant.*

Calme-toi, pauvre homme. (*Il se remet sur le billot.*)

BARRABAS.

Çà, bourreau du diable, laisse-moi faire ta besogne! (*Il prend au bourreau sa hache. Celle-ci brille, retombe, et la tête de Ponthau roule, tandis que son corps tombe sur la plate-forme en agitant les bras.*)

JONATHAS, *hurlant et se débattant au pied de l'échafaud.*)

A mon tour! maintenant, à mon tour! Dépêchez-vous. O mon pauvre maître, comme ils t'ont martyrisé! Barrabas, viens vite, j'attends... vite! Mon sang coule par mon nez et par mes oreilles. Mon maître est mort. Hurrah! Ponthau. Dépêchez-vous... à mon tour!

(*Chanteloup et Barrabas descendent et s'approchent de Jonathas.*)

CHANTELOUP.

Suivez-moi, monsieur.

BARRABAS.

Je pleure comme un sot.

JONATHAS.

Laisse-moi baiser le sang de mon maître sur tes vêtements. Oui! je te suis; délivre-moi de la vie, de cette foule et de ces yeux qui me regardent.



JONATHAS

Il mon pauvre maître comme ils t'ont martyrisé

Imp. Salmon — *5e partie — Les hauts faits de Mr de Ponthau* — Derveaux Edt.

Hurrah ! (*Il grimpe l'échelle de la potence. Barrabas lui passe la corde autour du cou et descend. L'échelle bascule et le corps de Jonathas se balance avec Chanteloup pendu à ses pieds.*)

UNE VOIX.

Tiens ! mais voici une femme qui est morte.

JEAN POT, *approchant.*

Oh ! Suzanne...

Les soldats et la foule s'éloignent, et quand la place est vide, dans un couvent dont la chapelle se voit, un orgue hasardeux s'entoure d'harmonie et un chœur féminin entonne avec force le

Gloria in excelsis Deo !

LES VICES PARISIENS

Par Vast-Ricouard.

Première Série

CLAIRE AUBERTIN

Un Magnifique Volume, richement illustré par

Edw. Ancourt.

Nota. — *Demander l'édition illustrée.*

Deuxième Série

MADAME BÉCART

Augmenté d'une Préface par **ÉMILE ZOLA**

Prix : **3** fr. **50**

La 8e Édition est en vente.

Troisième Série

LE TRIPOT

Un Gros Vol. Prix : **3** fr. **5.0**

Nous donnons l'avant-propos de cette préface qui est indispensable à tous les Acheteurs de l'*Histoire d'un crime;* de plus, elle est du même format, afin d'être reliée avec l'ouvrage de Victor Hugo.

AVANT-PROPOS

L'*Histoire d'un crime*, ce récit poignant des jours néfastes de décembre 1851, cet exemple placé, à l'heure de la crise suprême, sous les yeux de ceux que hantait, il y a trois mois, le fantôme des ambitions malsaines, ce livre dont Victor Hugo a pu dire : « Il est plus qu'actuel, il est urgent », et qui aurait pu porter cette épigraphe : « Peuples, ne vous abandonnez jamais », a été traduit dans toutes les langues, lu dans toutes les capitales, admiré de tous ceux qui cherchent dans l'histoire contemporaine un enseignement. En Espagne, c'est le chef incontesté du parti républicain, l'orateur incomparable dont les harangues ont mérité, elles aussi, les honneurs de la traduction à Paris, à Rome, à Londres, à Berlin, le patriote latin, le politique sans reproche, dont le renom égale en son pays celui dont jouit, à si juste titre, de ce côté des Pyrénées, M. Gambetta, c'est l'ancien et le futur président de la République espagnole, M. Emilio Castelar, qui a voulu prêter à Victor Hugo le concours de son magnifique talent.

L'*Histoire d'un crime* a été traduite, en langue espagnole, par le seul homme qui pût garder à l'œuvre du

maître sa saveur et son coloris. M. Emilio Castelar, voulant augmenter par un témoignage personnel le mérite du livre et accentuer, pour ses compatriotes, les enseignements qu'on en peut tirer, a écrit une préface que nous voulons mettre sous les yeux des lecteurs français. C'est une page d'histoire contemporaine, et l'histoire est toujours sincère quand elle est écrite par un étranger, fût-il aussi sincèrement notre ami que le grand orateur espagnol.

Nous avons cru devoir, au moment où paraît la seconde partie de l'*Histoire d'un crime*, traduire en français la préface écrite en espagnol par M. Emilio Castelar.

Nous payons ainsi à l'auteur du livre et à son traducteur le juste tribut de notre admiration.

CAMILLE FARCY.

Une Conversion	VAST-RICOUARD.
La Méprise de Bourdignac (Nouvelle)	PIERRE GIFFARD.
A quoi sert l'Académie française . . , ...	ÉDOUARD ROD.
La Crise (Nouvelle).	E. DEPRÉ.
Causerie dramatique.	CH. GRANDMOUGIN.
La Vérité au Théâtre	ÉDOUARD ROD.
Causerie musicale.	CH. GRANDMOUGIN.

Il ne reste plus de cette collection que vingt exemplaires au prix de 20 francs, chaque collection complète.

Ces vingt exemplaires seront envoyés aux vingt premières personnes qui nous en feront la demande, 32, rue d'Angoulême, contre un mandat-poste de 20 fr.

UN SERMON

POLITIQUE

EPISODE DE L'ORDRE MORAL

PAR

M. LÉON ANDRIEU

1 VOL. IN-18 JÉSUS : 1 FR.

MONSIEUR THIERS

ET LE 16 MAI

DEVANT LA FRANCE ET DEVANT L'HISTOIRE

PAR

J.-B. DE LA JUX-D'UZELLE

BROCHURE SAISIE SOUS LE GOUVERNEMENT DU 16

15 CENTIMES

(*Épuisée*)

Les numéros détachés, de 1 à 10. — Prix, le numéro . . . . » 40

A B C du Dessin, en 29 leçons et sans professeur, par Edw. **Ancourt**, le dessinateur des *Vices parisiens*. Cette méthode, qui contient 20 pages de desseins, est faite pour être démontrée aux enfants par une personne ne connaissant même pas le dessin. — Prix. . 2 »

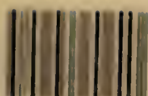
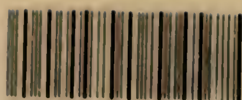
AVIS AUX PATRONS

Loi concernant le travail des enfants et des filles mineures dans les manufactures, une affiche pour être apposée dans leurs ateliers. — Prix franco . . . . » 25

L'article 11 de ladite loi dit formellement que tous les patrons ou chefs d'industrie sont tenus d'afficher ladite loi dans leurs ateliers.

Les Théâtres de Paris, 35 splendides eaux-fortes gravées par P. **Loiseau-Rousseau**. Le tirage de ces eaux-fortes a été limité à 75 exemplaires, et il ne reste que très-peu d'exemplaires au prix de 20 fr. Ces exemplaires sont, en outre, garantis par un élégant carton doré.

2973 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés
64, rue Amelot, 64.



a39003 002483815b